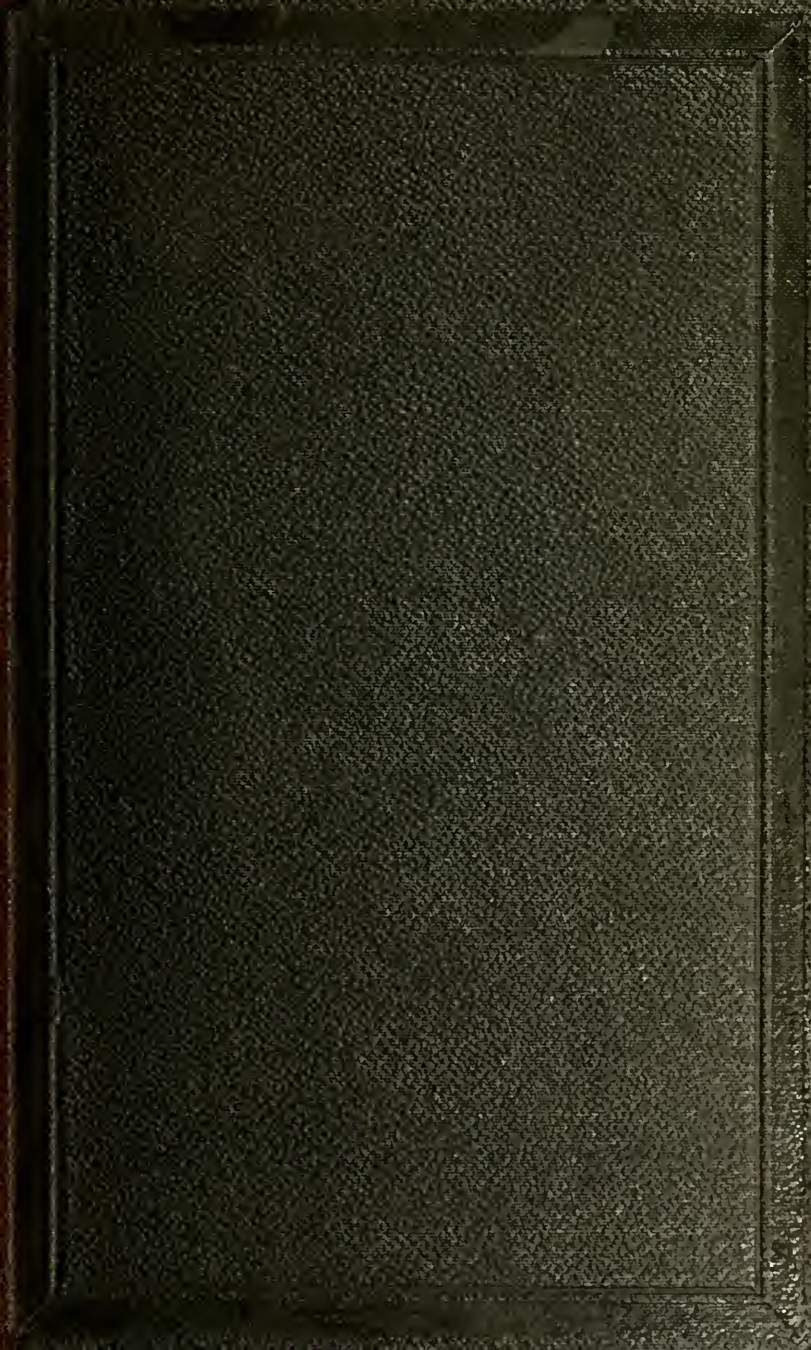




SOUVENIRS

DE

MA JEUNESSE

OUVRAGES DU P. GRATRY

Prêtre de l'Oratoire,

Professeur en Sorbonne, membre de l'Académie française.

ŒUVRES POSTHUMES.

Souvenirs de ma jeunesse, suivis des Derniers Jours et du Testament spirituel du P. Gratry. 4e édition. 1 beau volume in-18. . . . . 3 fr. »

Méditations inédites. 1 volume in-18 . . . 4 fr. »

ŒUVRES PUBLIÉES DU VIVANT DE L'AUTEUR.

La Connaissance de Dieu. 7e édit. 2 vol. in-8°. 12 fr. »
La Connaissance de l'âme. 5e édit. 2 vol. in-18. 8 fr. »
La Logique. 2 volumes in-8°. . . . . . . 12 fr. »
— Le même, in-18. . . . . 7 fr. 50
Les Sources. 1 volume in-18. . . . . . . 2 fr. 50
Lettres sur la religion. 1 volume in-8°. . . 6 fr. »
— Le même, in-18. . . . . 3 fr. »
La Morale et la loi de l'histoire. 2 vol. in-8°. 12 fr. »
— Le même ouvrage, 2 volumes in-18. . . . 7 fr. 50
Étude sur la sophistique contemporaine, ou Lettre à M. Vacherot, Réponse de M. Vacherot, et la Réplique du P. Gratry. 1 volume in-8°. . . . . 5 fr. »
— Le même, in-18. . . . . 3 fr. »
Les Sophistes et la Critique. 1 vol. in 8°. . 6 fr. »
La Philosophie du Credo. 1 volume in-8°. 5 fr. »
— Le même, in-18. . . . . 2 fr. 50
Petit Manuel de critique. 1 volume in-18. 1 fr. 50
Commentaire sur l'Évangile selon saint Matthieu. 2 volumes in-8° . . . . 8 fr. »
Mois de Marie. 4e édition. 1 volume in-18. 2 fr. 50
Crise de la Foi. Trois conférences philosophiques à Saint-Etienne du Mont, 1863. 1 volume in-18. . . 1 fr. 50
Henri Perreyve. 4e édition. 1 volume in-18. 2 fr. 50
Les Sources de la régénération sociale. 1 volume in-18. . . . . 1 fr. 50

Paris. — Typogr. G. Chamerot, rue des Saints-Pères, 19.

LE P. GRATRY

ŒUVRES POSTHUMES

SOUVENIRS

DE

MA JEUNESSE

SUIVIS DES

DERNIERS JOURS ET DU TESTAMENT SPIRITUEL DU P. GRATRY

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS

CHARLES DOUNIOL ET Cie,
29, RUE DE TOURNON.

ADOLPHE LAINÉ,
19, RUE DES SAINTS-PÈRES.

LECOFFRE ET Cie,
90, RUE BONAPARTE.

A. BROUSSOIS ET Cie,
1, RUE DUPUYTREN.

1876

PRÉFACE

DE

CETTE NOUVELLE ÉDITION

Les *Souvenirs de ma jeunesse,* œuvre posthume du P. Gratry, ont paru pour la première fois au mois de janvier 1874.

Ces pages ont déjà fait du bien à beaucoup d'âmes.

Pour les rendre accessibles à un plus grand nombre, nous les publions aujourd'hui sous un format plus modeste.

Nous les avons fait suivre du récit des derniers jours du P. Gratry, et d'une allocution prononcée au premier anniversaire de sa mort (1).

Si ce volume n'équivaut pas à une biographie

(1) Par le P. Ad. Perraud, prêtre de l'Oratoire, aujourd'hui évêque d'Autun.

complète du P. Gratry, on y trouvera du moins l'histoire des événements les plus décisifs de sa vie.

On y trouvera surtout la peinture fidèle de son âme et le meilleur commentaire de son œuvre philosophique et apologétique.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

Les pages que nous publions aujourd'hui font partie d'un travail demeuré malheureusement inachevé.

Le P. Gratry avait entrepris, en 1854, *de faire sur lui-même une étude analogue à celle qu'il devait consacrer, douze ans plus tard, à la mémoire de l'abbé Perreyve. C'est l'histoire intime d'une âme beaucoup plus que le récit d'une vie racontée conformément à la méthode chronologique.*

Si incomplet que puisse être ce fragment, on a pensé qu'il contribuerait à continuer, après la mort du P. Gratry, l'apostolat auquel il avait voué sa vie tout entière, pour conquérir les âmes à la connaissance de la vérité et à l'amour de Notre-Seigneur-Jésus-Christ.

La crise terrible qu'il a traversée de quinze à dix-neuf ans, les dangers qu'il y a courus, les grâces admirables dont il a été l'objet, l'énergie avec laquelle il a répondu à ces grâces : tout ce récit intime nous a paru renfermer des enseignements d'une haute valeur pour la jeunesse.

Elle y apprendra ce que vaut le don inestimable de la foi, et elle admirera ce qu'un jeune homme de dix-neuf ans a osé faire pour se rendre capable de défendre, après l'avoir reconquis, le trésor de cette foi que circonviennent toujours les mêmes sophismes et les mêmes passions.

Un critique éminent, qui était en même temps un grand chrétien, avait eu ces pages entre les mains, il y a six ans, quand il avait reçu le P. Gratry à l'Académie française. Il s'en servit avec une discrétion pleine de délicatesse pour peindre à grands traits la jeunesse de l'ancien élève de l'École polytechnique, devenu prêtre de la sainte Église catholique, et pour rendre compte de sa double vocation philosophique et sacerdotale.

Il y a quelques mois, fort peu de temps avant sa mort, M. Vitet voulut bien, sur notre demande, relire avec le plus grand soin ce manuscrit que nous avions trouvé dans les papiers du P. Gratry, et il nous encouragea de la manière la plus formelle à n'en pas différer la publication.

Elle sera prochainement suivie d'un volume de Conférences *et* Homélies, *et d'un volume de* Fragments.

LES ÉDITEURS.

Paris, le 25 décembre 1873.

SOUVENIRS

DE

MA JEUNESSE[1]

PREMIÈRE PARTIE

Paris, le 1er novembre 1854. Jour de la Toussaint.

AU NOM DU PÈRE, DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT!

I

Qu'est-ce que cet écrit? Est-ce mon testament? est-ce ma confession générale? est-ce l'histoire de mon âme? C'est peut-être tout cela ensemble, et c'est surtout ce que voudra le guide intérieur de mon âme, si je l'écoute.

(1) Le manuscrit original ne porte pas de titre. Celui-ci nous a paru exprimer assez exactement le caractère de cet écrit. (*Note des éditeurs.*)

Mon premier souvenir sérieux remonte à l'âge de cinq ans (1). Ce fut une énergique et profonde impression de Dieu. J'y fais allusion dans le livre *de la Connaissance de Dieu,* par ces paroles : « Je me « souviens dans ma première enfance, « avant l'âge qu'on appelle de raison, « d'avoir un jour senti cette impression « de l'Être dans sa vivacité. Un grand « effort contre une masse extérieure dis- « tincte de moi, dont l'inflexible résis- « tance m'étonnait, me fit articuler ces « mots : Je suis! J'y pensais pour la pre- « mière fois. La surprise s'éleva bientôt « jusqu'au plus profond étonnement et « jusqu'à la plus vive admiration. Je ré- « pétais avec transport : Je suis! Être! « être! Tout le fond religieux, poétique, « intelligent de l'âme était en ce moment « éveillé, remué en moi... Une lumière

(1) Le P. Gratry est né à Lille, le 30 mars 1805. (*Note des éditeurs.*)

« pénétrante, que je crois voir encore,
« m'enveloppait : je voyais que l'Être est,
« que l'Être est beau, bienheureux, ai-
« mable, plein de mystère ! Je vois encore,
« après quarante années, tous ces faits
« intérieurs et les détails physiques qui
« m'entouraient (1). »

En effet, je vois encore clairement le lieu où j'ai reçu cette grâce, il y a quarante-cinq ans. Je vois encore cette petite cour tout éclairée par le soleil. Je vois la porte que j'essayais d'ouvrir, et devant laquelle je suis resté immobile de surprise et d'admiration, pendant un temps fort long pour un enfant. Je vois le petit escalier sur lequel je m'élançai, avec des transports de cœur, pour aller embrasser ma mère : car depuis ce moment je sentis un redoublement d'amour pour elle. Dieu venait de m'inonder de lumière et d'amour.

(1) *Connaissance de Dieu*, t. II, p. 168 (dans le chapitre intitulé : *Procédé infinitésimal*).

J'avais senti je ne sais quelle certitude triomphante qui m'élevait et me fortifiait. J'avais vu avec enthousiasme la beauté de l'Être et de la vie. Mon esprit plongeait dans une lumière indéfinie, irréfléchie, et mon cœur débordait.

Ce grand événement intérieur m'a fait comprendre depuis la parole de mon maître bien-aimé : « Leurs anges voient sans « cesse la face du Père qui est au ciel (1). » Et j'ai compris aussi le sens mystique de l'histoire de Samuel enfant, lorsque le Seigneur l'appela par son nom (2). Il me paraît que Dieu n'appelle pas seulement de sa voix intérieure les prophètes, mais qu'il parle à tous les enfants, comme d'ailleurs à tous les hommes. Je sais aujourd'hui que le plus grand des scandales de la vie présente et de la fausse éducation que donne le monde à l'homme naissant, c'est

(1) S. Matth., VIII, 10.

(2) I[er] livre des Rois, ch. III.

qu'on lui apprend directement ou indirectement que Dieu ne parle pas. On attache aux livres l'œil de l'enfant, et son oreille à la parole articulée. Les livres assurément et la parole articulée sont bons et nécessaires. Mais on oublie de dire à l'enfant ce que lui disait le grand-prêtre : « Allez, « et si l'on vous appelle encore, dites ceci : « Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur vous écoute. »

Au lieu de cela, on défend d'ordinaire à l'enfant d'écouter. On se moque et du guide intérieur, et de l'ange (*Angelus qui loquebatur in me* [1]), et de toutes les traces du ciel que l'on découvre dans l'enfant : car il faut qu'il devienne bien terrestre, bien aplati, bien conforme au type commun. L'humanité agit encore comme ces tribus sauvages, qui aplatissent physiquement la tête des nouveau-nés.

(1) Zacharie, I, 9, 13, 14, 19; II, 3; IV, 1, 4, 5; V, 5, 10; VI, 4.

Mon second grand souvenir est celui de ma première communion. Je n'ai compris que depuis peu tous ses effets. Les suites en sont gravées d'une manière ineffaçable dans ma mémoire; mais je n'y avais jamais assez réfléchi. Aujourd'hui j'en suis frappé d'admiration. Il me semble que je vois maintenant avec clarté, par ces faits d'expérience, que la communion est la réception réelle de Dieu. J'avais été peu préparé à cet acte. Mes parents, excellents d'ailleurs, n'avaient aucune habitude religieuse, si ce n'est de religion naturelle. Mon père n'avait pas fait sa première communion; c'est moi qui la lui ai fait faire, vingt ans après la mienne. Ma préparation à l'église fut très-courte et bien insuffisante : mais Dieu pourvut à tout.

Dieu d'abord m'avait fait arriver à ce grand et saint jour, à douze ans, avec l'innocence baptismale la plus entière. Je n'avais pas menti une seule fois (il est vrai

que je n'ai pas non plus menti depuis). Et. quant au vice terrible qui ruine l'humanité et brûle les germes dans l'âme, dans l'esprit et dans le corps, tout m'était entièrement inconnu, malgré divers dangers fort grands que j'avais courus, mais où Dieu m'avait parfaitement fermé les yeux, pour voir sans voir.

De plus, Dieu m'avait comme préparé, par la religion naturelle, par le culte de ses représentants visibles, mon père et ma mère. Dieu, ce me semble, me les montrait dans sa lumière, non peut-être tels qu'ils étaient, mais tels qu'ils devaient être, tels qu'ils sont, je l'espère, maintenant au ciel; tels qu'ils étaient dans son idéal éternel. Mon père et ma mère m'avaient souvent paru deux anges impeccables, sachant tout et pouvant tout. Ils me représentaient vraiment Dieu, et j'aimais Dieu en eux.

Ma mère m'avait appris à prier et à

aimer la bonté, la vertu et la véracité (1). Mon père m'avait appris à aimer la justice, l'honneur, la vérité, la science. Au moment de ma première communion, l'un et l'autre, ce me semble, étaient devenus comme des ministres de l'autel. Car, on le sait, les pères et mères sont souvent, par état, inspirés de Dieu, pour leurs enfants, en ce qui touche la religion et la vertu, lors même qu'ils sont moins bien inspirés pour eux-mêmes.

Cependant je dois dire ici que, quand je fis ma confession, je ne reconnus pas comme bien graves deux fautes que je me reproche aujourd'hui : l'une, c'est que j'avais, à six ou sept ans, médité un

(1) Dans une homélie prêchée le vendredi saint, à Paris, en 1866, le P. Gratry rappelait cet autre souvenir de sa mère : « Quand j'étais enfant, ma mère me disait en me montrant de pauvres mendiants : « Pense, mon fils, ce « que ce serait, si cette pauvre femme, c'était moi; si ce « pauvre enfant, c'était toi. » Elle m'apprenait ainsi à me mettre à la place de ceux qui pleurent. » (*Note des éditeurs.*)

meurtre; et il y avait eu un commencement d'exécution qui eût pu entraîner la mort. Mon patriotisme enfantin en était cause. Ma famille était en Allemagne, un peu avant la campagne de Russie. Une Allemande dit un jour devant moi que *tous les Français étaient des animaux immondes*. Rien n'égala mon étonnement et ma douleur. Jamais je n'avais entendu l'injure sortir d'une bouche humaine; je fus emporté par une colère immense, qui me parut sainte, légitime, nécessaire. Je crus remplir un devoir sacré, dans lequel je serais soutenu par la France entière, et par Dieu même qui savait que cette femme avait outragé la vérité. Je résolus la mort de la blasphématrice, m'abandonnant moi-même aux conséquences de mon action. Bien heureusement, le lourd projectile qu'un instant après je laissai tomber sur sa tête de très-haut, ne fit qu'effleurer son épaule. Mon père m'apprit par la verge

que je m'étais trompé. La victime, d'ailleurs, demanda ma grâce. Mais il m'a fallu bien des années pour comprendre que j'avais fait mal.

Mon patriotisme du reste ne me réussit pas mieux dans une autre occasion. Rentrant en France après quatre ans d'exil, dès le premier relai, en entendant un enfant parler français, je courus l'embrasser avec transport. Il me reçut par un éclat de rire, ce qui fut un des plus douloureux scandales de ma vie, et m'eût fermé le cœur pour toujours, s'il eût pu l'être.

La seconde faute était une désobéissance envers mon père, désobéissance que j'ai eu bien du mal à réparer. A douze ans, je savais l'allemand comme un Allemand, mon père employait toute son autorité pour me faire parler allemand. Sans vouloir formellement désobéir, je n'obéissais pas. J'étais certain de ne jamais oublier ce que je savais si complétement. Au bout

d'un an, je ne savais plus rien ; et cette langue, qui m'est devenue si nécessaire, et que je possédais comme ma propre langue, j'ai dû la rapprendre à trente ans par le dehors (*auswendig*).

Mais je veux revenir aux effets de ma première communion. Si cet écrit est jamais lu par quelque âme qui ait perdu la foi, qu'elle soit attentive! Il est certain qu'après ma première communion, et pendant plus d'un an, tout se passa en moi comme si Dieu y était venu. Ni avant, ni après, je n'ai rencontré rien de pareil. Je ne m'attendais à rien, je ne cherchais rien, je ne savais rien, et je ne rapportais nullement ces effets à la première communion. C'est aujourd'hui seulement que j'aperçois cette liaison.

Et d'abord, rien ne peut exprimer le besoin d'aimer qui se développa alors dans mon cœur, besoin qui a subsisté, qui subsiste et qui subsistera.

C'est surtout ma mère qui était devenue mon trésor, et que je ne me lassais pas d'aimer et d'admirer. Mais j'éprouvais en même temps pour d'autres êtres une sorte d'amour céleste que je ne saurais comparer qu'à l'amour de saint Joseph, mon patron, pour la sainte Vierge. Cet amour est très-inconnu. C'est celui qui subsistera au ciel, c'est le contraire de l'amour charnel; c'est le pôle opposé; c'est celui que saint François de Sales, qui le connaissait bien, appelle *l'amour intellectuel et cordial.*

Cet amour, par la vertu du sang de Jésus-Christ, qui est aussi celui de la sainte Vierge, unique femme immaculée, cet amour, dis-je, par la vertu du sang virginal et divin, se liait étroitement, dans mon âme, à un goût, à une estime, à une intelligence extraordinaire de la virginité. Savais-je ce qu'était la virginité et son contraire? en aucune sorte; je ne connaissais en rien ni les mots ni les choses : mais c'était un

tel état d'âme, de cœur et de corps, qu'un jour, je ne sais par quelle influence, ayant deviné, entrevu ce que pouvait être le contraire de cette vertu, je fus comme renversé d'horreur, de dégoût, de douleur; le monde entier me parut perdre sa beauté, l'humanité se décolorer, se faner, et en jetant les yeux en esprit sur tous les êtres les plus aimables et les plus beaux que je connusse, mon intelligence et mon cœur s'écrièrent avec un indicible découragement : « Ce ne sont donc pas des anges? » Je tombais du ciel sur la terre. Jusqu'alors j'avais cru vivre au milieu des anges, et dans un paradis...

Plus tard, lorsque les séductions les plus terribles et les plus inévitables occasions s'offrirent à moi, Dieu tint mon cœur, et ma volonté dominait l'occasion et la séduction. Lorsque la volonté, au contraire, était vaincue, car elle l'a été plus d'une fois, Dieu mettait des murailles entre moi

et le danger. L'homme de l'amour, engendré par la communion, n'a jamais été détruit en moi. Je vois, jusqu'à vingt ans et au delà, l'amour de ma mère me protéger et m'envelopper comme le manteau de la sainte Vierge. Je vois avec une clarté parfaite combien cet amour me purifiait et m'éloignait du mal. Je comprends le cénacle, et le passage des Actes des apôtres, et cette description de la société du ciel sur la terre : « Les apôtres persévéraient « dans la prière, et d'un seul cœur, avec « les femmes, et Marie, mère de Jésus (1). »

L'expérience d'une vie entière m'a appris depuis que le sang virginal du Sauveur et de sa mère immaculée est la force surnaturelle, la greffe toute-puissante qui dompte l'indomptable passion, qui transforme le cœur, et l'élève de la terre au ciel.

Je crois, en outre, que la piété croissante

(1) Actes des apôtres, I, 14.

de l'Église catholique envers la Vierge immaculée peut répandre sur le monde de larges bénédictions d'amour, et rendre plus céleste la société humaine en augmentant l'amour et en diminuant la passion. Il y a là, pour le monde, d'immenses progrès possibles. Il y a là d'incalculables ressources de lumière et de paix, de félicité et d'héroïsme.

On pourrait sur ce grand sujet écrire des volumes qui n'existent pas, et dont le genre humain, ce semble, a besoin. Mais peut-être n'y a-t-il au contraire rien à écrire, parce qu'il y a des choses que Dieu seul peut dire. Dites par un homme, on les comprendrait mal.

J'attribue aussi à ma première communion certains développements intellectuels qui eurent lieu en moi peu de temps après. Par exemple, je venais de commencer l'étude du latin. Je n'oublierai jamais qu'une nuit, en un instant, le sens du génie latin

me fut donné. En réfléchissant à une phrase latine, je compris tout à coup l'esprit de cette langue. Je vois maintenant, me dis-je aussitôt, ce que c'est que le latin.

Et de fait, mes progrès furent singuliers ; j'appris le latin du dedans au dehors; il me semble que je le tirais du fond de mon esprit, où il était inoculé. Pendant plusieurs années, j'ai pensé en latin, il m'est arrivé de rêver en latin, de tenir en rêve des discours en vers latins dont je me souvenais au réveil et qui étaient corrects. J'exprimais en cette langue, plus facilement et beaucoup plus nettement qu'en français, les moindres nuances de mes pensées.

Sans doute, je ne crois pas que la communion donne des facultés que l'on n'avait pas. Mais ses effets intellectuels n'en sont pas moins immenses. Elle met en œuvre les facultés qu'on a, les bénit, les déploie,

les greffe et les arrose ; elle les échauffe, les éclaire, les vivifie d'un soleil meilleur. Elle les oriente, elle les dirige vers leur vrai pôle, elle leur donne de célestes mouvements, plus étendus, plus utiles, plus permanents. Telle est l'influence dont je crois avoir éprouvé quelque chose depuis ma première communion.

J'attribue encore à ma première communion un certain état d'âme qui ne fut jamais aussi fort en moi qu'à cette époque. C'est une confiance vigoureuse et courageuse dans la force de la justice et du bon droit. Ce sentiment et ce courage s'affaiblissent d'ordinaire peu à peu, et se perdent enfin complétement à mesure qu'on avance dans la vie. J'espère que Dieu m'en a laissé quelque chose. A cette époque, la vertu de celui qui a vaincu le monde par la folie de la croix était dans mon cœur. Je bravais absolument l'injustice soutenue par la force dans les petites occasions que

m'offrait la tyrannie des mauvais sujets de collége.

Pourquoi faut-il que je n'aie pas grandi et vécu sous cette seule influence ; qu'il ne m'ait pas été donné de croître en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes, et que le scandale et l'erreur m'aient entravé presque dès le début ?

II

J'avais failli, à l'âge de dix ans, être placé comme élève interne au collége Louis-le-Grand. Mon père avait obtenu une bourse. C'était ma perte dans tous les sens du mot. Si j'étais entré au collége, j'aurais commencé le latin trop tôt; et la difficulté et le dégoût m'eussent empêché de l'apprendre jamais : dès lors tout développement intellectuel était arrêté.

En outre, j'aurais connu le mal avant ma première communion; j'aurais probablement mal fait cette grande action; en tout cas, je n'en aurais pas recueilli les fruits dont j'ai parlé.

Mais l'amour que j'avais pour ma mère me sauva. Le jour du départ venu, il me

fut entièrement impossible de la quitter. Mon père renonça au bénéfice de la bourse, et j'eus le bonheur de ne quitter la maison paternelle qu'à seize ans. Avant ce temps, je commençai mes études à Tours, comme externe, d'abord dans une petite pension, puis au collége. C'est là que je fus exposé aux terribles dangers de la contagion des enfants entre eux.

Je dirai d'abord ce qui me sauva, et puis ce qui faillit me perdre, enfin comment le bien l'emporta sur le mal.

Ce qui me sauva, ce fut l'amour du travail et le succès de mes études. Mes parents, sans y mettre aucune combinaison, avaient réalisé pour moi ce que recommandait le père de Pascal : « Tenir toujours l'enfant au-dessus de son ouvrage, » c'est-à-dire ne lui jamais imposer qu'une tâche possible, selon ses forces. On ne m'avait rien imposé jusqu'à douze ans, si ce n'est d'apprendre à lire et

à écrire ; rien de plus. Aussi lisais-je tous les livres que je rencontrais, quels qu'ils fussent. J'avais lu de dix à douze ans, avec le plus vif entraînement et pêle-mêle, *Homère, Plutarque, Don Quichotte, Gil-Blas, Florian* et le livre infâme de Voltaire sur Jeanne d'Arc, auquel, par une étonnante protection de Dieu, je ne compris absolument rien ; quoique je comprisse fort bien les ouvrages que je lisais.

Quand je commençai le latin, je me trouvai avec des enfants de huit, neuf et dix ans qui n'avaient encore rien lu, et ne connaissaient pas la valeur des mots français. En trois mois, je rattrapai ceux qui avaient trois ans de latin ; j'entrai en sixième, où je fus de beaucoup le premier, ainsi qu'en cinquième. Ce succès venait en grande partie de ce que mes condisciples avaient commencé le latin trop tôt, et de ce qu'on les faisait travailler de six heures du matin à huit heures du soir. On

leur imposait une tâche impossible. Ces pauvres enfants faisaient tout au plus semblant de travailler, et prenaient leurs études en horreur. Pour moi, on ne me mettait au travail que de huit heures du matin à quatre heures du soir. A cause de cela même, j'avançais beaucoup plus vite que les autres, bien moins par supériorité d'intelligence, s'il y en avait, que parce que mon travail était possible et réel, le leur impossible et fictif.

Après de brillants succès obtenus en quatrième et en troisième au collége de Tours, je fus placé en seconde à Paris, au collége Henri IV. Là, j'eus quelque mal à gagner la tête de la classe ; mais en rhétorique, l'année suivante, j'eus le second prix d'honneur au concours général. Je redoublai ma rhétorique et fus premier en toutes les facultés, mais sans obtenir de prix au concours général. L'année suivante, j'obtins au concours général, en

philosophie, le premier prix de dissertation française et le second prix de dissertation latine (1).

Il y a trente ans de tout cela. J'en suis encore heureux aujourd'hui, parce que c'est ce travail et ce succès qui, par la grâce de Dieu, m'ont sauvé.

J'avais bien besoin en effet d'être sauvé.

(1) Les *Annales des concours généraux* contiennent les deux dissertations d'Alphonse Gratry couronnées dans le concours de 1824. Le sujet de la dissertation latine était : *De auctoritate sensus intimi et rationalis evidentiæ;* et le sujet de la dissertation française : *De l'association de nos idées et de son influence sur nos habitudes intellectuelles et morales.*

III

J'avais été élevé, sauf l'époque de ma première communion, dans le mépris et dans l'horreur des églises et des prêtres. Je n'oublierai jamais, qu'à dix ans, la vue d'un prêtre dans ses habits sacerdotaux était pour moi l'objet le plus odieux et le plus effrayant. Cette disposition ne fut pas entièrement détruite par ma première communion, et je ne puis rendre l'impression que produisit sur moi, peu de temps après, la vue d'une procession. Les chantres que je regardais comme des prêtres; leur figure, leur tenue, leur ton, leur voix, leur chant lourd, dénué de tout sens, de tout cœur, de tout esprit, de toute beauté; l'air dévot et hypocrite de plusieurs vi-

sages, les chapes, le serpent, les bonnets pointus, tout ce spectacle faillit, en une heure, me faire perdre la foi. Est-ce là, me disais-je, le costume de la vérité, le culte de Dieu ?

Mais en ce temps, je portais encore Dieu dans mon cœur, par l'innocence et par la paix ; rien d'extérieur ne l'en eût arraché.

Mais survint l'époque du scandale. Mon innocence, mon horreur du mal, mon zèle pour l'étude, mes succès plus qu'ordinaires, mon mépris des tyrans de collége, m'avaient fait surnommer l'*orgueilleux*. C'était à tort, en ce temps-là du moins. Mais de plus, il y eut une ligue, ou tacite ou formelle, pour m'apprendre le mal et me le faire aimer. Avec le temps, on parvint à réaliser la première partie du plan. Ce que j'appris me parut être précisément la mort, ou la cause de la mort. Étonnante impression dont je n'ai bien com-

pris la profonde vérité que fort longtemps après !

Cependant, un jour vint où j'eus honte de me confesser. En même temps la ligue tacite continuait pour me faire perdre la religion.

On me disait : « La confession ! tu as « cent fois trop d'esprit pour prendre ces « sottises au sérieux ! » D'un autre côté, on me prouvait que l'Évangile ne pouvait être la parole de Dieu, parce qu'il s'y trouvait des solécismes, comme celui-ci : « *Me-« mento homo* quia *pulvis es et in pulverem « reverteris.* » Or, disaient les écoliers, nous savons tous qu'il faut dire : « *Me-« mento homo te pulverem esse*, » par la règle du *que rétranché ;* ce qui me paraissait incontestable. Et je ne vérifiais pas non plus si ce texte était dans l'Évangile (1). On

(1) Cette parole attribuée à l'Évangile par l'ignorance des jeunes écoliers, est tirée du livre de la Genèse (III, 19). Le *memento homo* a été ajouté par la liturgie de l'Église qui

voit par cet exemple combien nous avions tous d'esprit. Cela se passait en classe de troisième.

En seconde, nous vîmes venir, au commencement de l'année, un nouveau professeur, un bel homme de vingt-quatre ans, qui avait la croix d'honneur! Enthousiasme dans toute la classe! Et l'enthousiasme s'accrut encore lorsque, dans une énergique profession de foi, il nous apprit qu'il était ennemi des tyrans, ami de la vertu et supérieur à toute superstition. Il se moquait beaucoup d'Homère, de la Bible, du Pape ; il racontait les faits de la tyrannie et de l'inquisition. Sur ce, tous les élèves de seconde perdirent la foi. On lisait les *Ruines* de Volney, les *Cultes* de Dupuy et la profession de foi du Vicaire savoyard. On disait : « C'est bien démon-« tré ; tout est faux. Mais y a-t-il un Dieu? »

emploie cette formule dans la cérémonie de l'imposition des cendres aux fidèles. (*Note des éditeurs.*)

Les uns disaient oui, les autres non. Je ne fus jamais dans la négation; mais le doute me tenta un instant.

Le professeur de seconde devint l'idole de ses élèves; le proviseur, qui était un prêtre, s'en défiait : quelques maîtres d'étude soutenaient le proviseur. Un jour je cherchai querelle à l'un d'eux, pour ce motif, et me battis avec lui jusqu'au sang.

Eh bien! ce professeur pour lequel on se battait, qui gouvernait les consciences en maître absolu, qui décidait ce qu'on ferait de Dieu et du christianisme, ce professeur était un pur et simple menteur. Il nous racontait, ainsi qu'à nos familles, de prodigieux hauts faits maritimes dont il se disait le héros : le tout était absolument faux, sans aucune trace de fondement, comme on l'a su lorsqu'il eut quitté le collége.

Or, cette ridicule et pitoyable histoire de quelques polissons est, à mes yeux, d'une

fort grande gravité; car c'est ainsi qu'en France, depuis cinquante ans, la plupart des hommes de la haute classe et de la classe moyenne perdent la foi pendant leurs années de collége.

J'excepte une circonstance : les prédicateurs d'irréligion sont loin d'être tous des menteurs. Un grand nombre sont très-sincères, je le sais par ma propre expérience. Dès cette époque, en effet, je fus saisi d'un grand zèle de propagande irréligieuse.

En outre, comme presque tous les jeunes gens de cette époque, nous maudissions la Charte et les Bourbons, nous admirions les carbonari et les sociétés secrètes; l'Église n'était à nos yeux qu'une officine de mensonge se liguant avec la tyrannie des princes pour abrutir les peuples. Nous étions fous.

Je n'oublierai jamais cet homme considérable, homme d'esprit et de cœur, en-

voyé à Paris, de ma province, pour offrir une couronne d'or à Manuel. Je me rappelle encore comment il admirait, encourageait ma précoce vertu, mon énergie civique, et comment, dans une promenade où nos cœurs s'ouvraient, me montrant le palais et le beau jardin du Luxembourg sous un étincelant soleil, il s'écriait, avec l'accent d'une irrésistible douleur : « Belle « cité ! beau ciel ! belle nature ! faut-il que « cette admirable splendeur soit flétrie, et « les travaux des hommes dévorés, et ce « soleil terni par l'atmosphère de la servi- « tude ! »

Ces discours nous électrisaient. Nous frémissions, nous bondissions, nous ne méditions plus que soulèvements et révolutions.

Oui, nous étions fous. J'avais dix-sept ou dix-huit ans ; sans étude, sans réflexion, sans connaissance de cause, mais d'accord avec parents, amis, voisins, journaux,

condisciples et professeurs, philosophes de renom et célébrités oratoires, me croyant très-libre, très-éclairé, très-indépendant, j'étais emporté par le torrent du jour comme un tronc d'arbre par la masse des eaux, sans nul mouvement propre, sans autre élan que celui des flots qui bondissent. Or je n'étais, pauvre enfant, ni plus fou, ni plus sage, ni plus ni moins instruit en morale, en philosophie, en religion, en science sociale, en connaissance de l'homme et de l'histoire que ne l'était ou ne l'est peut-être encore aujourd'hui la moitié des hommes lettrés de quarante ans.

IV

Mais Dieu a soin des âmes. *O custos hominum!* dit la Sagesse (1). Je ne crois pas que Dieu permette jamais que notre âme boive du poison pur; il ne l'a pas permis pour moi.

Cet homme qui mentait, chose que je n'ai jamais comprise; cet homme qui nous faisait perdre la foi, nous fit d'un autre côté peut-être beaucoup de bien. Il avait de l'élan, de la verve, il n'était pas incapable de conviction; je lui ai tout pardonné depuis longtemps.

De fait, il nous prêchait avec ardeur certaines vertus : la continence, la tempé-

(1) Cette parole est du livre de Job (VII, 20). [*Note des éditeurs.*]

rance, la force, le courage, le désintéressement, le dévouement, la véracité!!! Il voulait qu'on fût chaste et sobre, que l'on fût avide de lumière et de force, que l'on osât tout pour défendre la vérité; que l'on sacrifiât tout pour ses frères; que l'on s'aimât les uns les autres. Du moins, c'était ainsi que nos cœurs naïfs entendaient sa doctrine. On jura de tout partager dans la vie, de vivre et de travailler ensemble pour le bien; la grâce de Dieu aidant, ces idées et ces sentiments enrayaient le mal sur la pente et préparaient un avenir meilleur.

De plus, comme je l'ai dit, je travaillais toujours avec ardeur et un très-grand succès. Je ne dois pas oublier ici quelle fut l'une des causes de ce succès. Un jour, un vieux prêtre, chargé d'inspecter le collége, ce dont le collége se moquait fort, s'approchant de moi, me demanda si j'avais compris ma version. Je lui dis

qu'elle était difficile : sur quoi il me donna ce conseil : « Mon enfant, quand vous « aurez quelque difficulté dans votre tra- « vail, élevez votre esprit à Dieu et priez- « le de vous aider, et Dieu vous aidera. »

Je méditai pendant quelque temps cette parole, qui m'étonnait fort. Je faillis la rejeter d'abord comme une superstitieuse absurdité. Dieu, me disais-je, se mêle-t-il de mes versions? A la fin, il me parut qu'en effet Dieu pouvait se mêler de tout, et de fait je mis le conseil en pratique. Cette pratique m'est devenue de plus en plus habituelle, et il est très-certain que mes succès de collége lui sont dus en très-grande partie, et qu'en tout genre de travaux et de difficultés, dans toute ma vie, cette pratique a été ma force et à peu près mon unique méthode. Lors même que j'eus perdu toute foi, et dans les quelques années où je croyais à peine en Dieu, je persévérais d'une certaine manière : la

prière était moins formelle, moins explicite, mais c'était un ardent désir qui s'adressait indirectement à Dieu et invoquait implicitement son secours. L'effet, ce me semble, n'était pas nul.

Je travaillais donc avec ardeur et succès, surtout lorsque l'on m'eut envoyé à Paris. En seconde, je m'attachai exclusivement à la poésie et à Virgile, accumulant toute mon ardeur sur ce seul point, et ne faisant que des vers latins. Cet exercice, dont on se moque beaucoup aujourd'hui, a eu pour moi cet avantage, de m'apprendre profondément le latin, de m'initier à l'art d'écrire, en commençant à me rendre maître des mots jusque dans le nombre et le poids des syllabes, et de développer en moi la faculté poétique. L'année suivante, en rhétorique, je m'attachai uniquement à Tite-Live, à Tacite et au discours latin. J'écrivais en latin avec bonheur. Je pensais en latin. Comme je l'ai dit, cela me

rapportait tous les succès que l'on peut avoir au collége. Mais cela me rapporta plus encore.

En effet, c'est ce travail qui m'a sauvé. Le travail ardent est une prière de l'intelligence. Cette prière implicite presque continuelle me tenait attaché à Dieu d'une certaine manière, pendant que j'avais horreur de toute religion, pendant que je faisais tous mes efforts pour rendre incrédules tous ceux que je pouvais atteindre, ne cessant d'exprimer mon mépris, mon dégoût, mon horreur pour tout ce qui tenait à la religion.

Une autre cause encore m'a préservé : c'est mon amour extrême pour mes parents, pour ma mère surtout. J'étais au collége, à Paris, loin d'eux. A travers ma bonne humeur et ma joie, leur absence m'était toujours sensible au cœur, parfois jusqu'aux larmes, et tenait mon âme en éveil.

C'est alors qu'arriva le plus grand des événements de ma vie. — O mon Dieu, je vous remercie encore une fois de ce grand don de votre paternelle providence! accordez-moi la grâce aujourd'hui, après plus de trente ans, d'en faire le récit avec vérité et utilité.

V

J'étais alors âgé de dix-sept ans et demi. Je jouissais de tout le bonheur qu'un enfant peut avoir. Je venais de remporter le deuxième prix d'honneur, ce qui me *couvrait de gloire* aux yeux de mes condisciples. J'adorais mes parents, qui étaient heureux et glorieux de mes petits succès. J'avais de très-chers amis de collége; je jouissais de la santé la plus brillante et d'une débordante plénitude de facultés; j'étais plein de confiance et de joie.

C'était un soir d'automne. Nous venions de rentrer au collége après les vacances. Les élèves étaient au dortoir, et chacun venait de se retirer dans sa cellule. Au lieu de me déshabiller, je m'étais assis sur mon

lit, plongé dans mille réflexions agréables sur l'année classique qui s'ouvrait. Bientôt, commença dans mon âme le discours intérieur que voici. L'ensemble et les détails sont gravés dans ma mémoire pour l'éternité, quelle que soit la puérilité du point de départ :

« Me voici en seconde année de rhéto-
« rique; je suis le plus fort de ma classe
« et de mon collége, et peut-être le plus
« fort de tous les élèves de Paris. Aurai-je
« le premier prix d'honneur? Ne pourrai-je
« point avoir tous les premiers prix au
« concours général? *Tous*, c'est difficile;
« mais trois ou quatre; oui! c'est très-
« possible.

« L'année prochaine, en philosophie,
« j'aurai probablement le prix d'honneur.
« Après cela, je ferai mon droit. Serai-je
« le premier parmi les élèves de droit?
« Aurai-je autant et plus de science et
« de talent que celui qui en aura le plus?

« Pourquoi pas? Je le vois déjà : les hom-
« mes travaillent peu ; très-peu d'hommes
« ont de la volonté, de la persévérance et
« de l'énergie. C'est une mollesse et une
« atonie générales. Donc je l'emporterai si
« je le veux bien, à force d'ardeur, de tra-
« vail et de ténacité.

« J'apprendrai à parler et à écrire. Je
« parlerai et j'écrirai aussi bien que ceux
« qui parlent ou écrivent le mieux. Je serai
« avocat, très-bon avocat. Je ne mentirai
« jamais; car c'est absurde, impossible et
« dégoûtant. Quand je défendrai une cause,
« on saura qu'elle est juste; quand je dirai
« quoi que ce soit, on sera certain que je
« le pense. J'acquerrai une belle position
« et une grande fortune.

« Mais un métier ne suffit pas. Il faut
« quelque chose de mieux et de plus grand.
« Il faut faire quelque chose de beau. J'é-
« crirai quelque ouvrage. Ah ! mais à quel
« rang littéraire cet ouvrage pourra-t-il

« me placer? Arriverai-je à l'Académie « française? sans doute. Mais encore à quel « niveau de gloire? sera-ce comme Laharpe « ou Casimir Delavigne? ce serait bien... « mais peut-être que ce n'est pas assez... « Serait-ce comme Voltaire, Rousseau, Ra- « cine, Corneille, Pascal? Oh! ceci est « peut-être trop ambitieux. Enfin, on ne « peut pas savoir.

« Toujours est-il que voilà devant moi « un bel avenir. Quel bonheur! Courage! « courage!

« Mon père, ma mère et ma sœur seront « heureux. J'aurai bien des amis. J'achète- « rai une maison de campagne assez près « de Paris. Je me marierai. Oh! quel choix! « et quel amour! »

Telle fut la première partie de mon discours intérieur, qui s'arrêta ici pour faire place à une espèce de contemplation du bonheur de ma vie. En ce moment, Dieu me donna une imagination étonnante de

lucidité, de fécondité, de mouvement et de beauté. Je voyais se dérouler ma vie d'année en année dans un bonheur croissant; je voyais les personnes, les choses, les événements, les lieux. Je voyais mon château, mes amis, ma famille; la belle, l'admirable compagne de ma vie; mes enfants, les joies, les fêtes, le bonheur intime, le bonheur partagé.

Je ne sais combien de temps dura cette contemplation; c'était magnifique et saisissant. Tout le bonheur possible de la terre était concentré là.

Mais cette contemplation avait son progrès. Tout allait toujours de mieux en mieux: et je disais toujours: Encore! encore! après! après!

Aussi, ne pouvais-je m'empêcher de voir qu'à telle époque de mon bonheur j'aurais tel âge, et je commençai à penser qu'alors mon père serait bien vieux, et que peut-être il mourrait en ce temps-là..... ma mère lui

survivrait, mais peut-être pas plus de dix ans. Et si ma sœur mourait avant moi!! si tel et tel mourait! Si je venais à perdre ma femme!... On a vu des hommes survivre à tous leurs amis, à toute leur famille, même à leurs enfants!... Oh! que ce doit être triste!!!

L'étincelant soleil qui, un instant avant, dorait mon imagination, commençait à donner une tout autre lumière. Un large et noir nuage passait devant le soleil. Tout pâlissait, et il fut inévitable de dire: Après tout cela, moi aussi je mourrai!

Il viendra un moment où je serai couché sur un lit, et je m'y débattrai pour mourir, et je mourrai et tout sera fini.

Dieu donnait toujours à mon imagination la même force. Il me fit voir et sentir et goûter la mort, comme il venait de me faire voir, sentir et goûter la vie. Il est impossible d'exprimer avec quelle vérité je vis la mort, je la sentis tout entière. Elle

me fut montrée, donnée, dévoilée. A l'heure réelle de la mort, je ne la verrai pas plus clairement; peut-être la verrai-je et la sentirai-je avec incomparablement moins de force et de lucidité.

Tout est donc fini! me disais-je; plus de père, plus de mère, plus d'amis; la bien-aimée de mon cœur n'est plus, je ne suis plus... plus de soleil, plus d'hommes, plus de monde! plus rien!

J'ai passé en un instant! Je vois encore d'ici mes années d'enfance, je les vois de mon lit de mort. Il n'y a pas loin de l'enfance à la mort; — c'est un jour qui finit bien vite, c'est un rêve!

Voilà donc la vie! tous les hommes naissent et meurent ainsi! Depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, il en sera ainsi, les générations se succèdent et passent vite; chacune vit un instant et disparaît; mais c'est affreux!

Alors je voyais ces générations passer et

disparaître, comme des troupeaux qui vont à la boucherie, sans y penser ; comme les flots d'une rivière qui approche d'une cataracte, où ils descendent tous à leur tour, mais pour rester sous terre, et ne plus retrouver le soleil.

Je voyais de petits flots, dans ce fleuve, surgir et jaillir un instant, et, pendant la durée d'un clin d'œil, répercuter un rayon de soleil, puis s'enfoncer. Ce flot, c'est moi ; ceux qui ont lui tout à côté sont les êtres que j'ai aimés : mais tout est déjà replongé dans le gouffre.

A cette vue j'étais immobile et comme cloué par l'étonnement et la terreur.

Mais qu'est-ce que tout cela veut dire ? m'écriai-je. Pourquoi ne cherche-t-on pas d'abord l'explication de tout cela ? Personne ne s'en inquiète, on passe sans s'informer de rien ! on vit comme des moucherons qui dansent et bourdonnent dans un rayon de soleil ! à quoi servent donc ces appari-

tions d'un instant au milieu de ce fleuve qui passe? Pourquoi passe-t-on? Pourquoi est-on venu? A quoi bon? — J'étais désespéré. Je regardais toujours avec terreur l'abominable et insoluble énigme.

Le désespoir alors me porta à rassembler mes forces, et à chercher quelque part quelque ressource. Se peut-il que ce soit là tout? Se peut-il que tout soit absurde, inutile, et dénué de sens? Les choses ont-elles un sens, et quel est-il? Si ce n'est pas là *tout*, où est le reste et à quoi sert ce que je vois?

Je ne voyais aucune réponse à ces questions, mais je commençais à penser à Dieu. O mon Dieu! Y a-t-il donc un Dieu?

Et toujours plus désespéré, je fis un nouvel effort : tout mon être éprouva comme une énergique concentration de toutes ses forces vers le centre. Je rentrai dans mon âme, et pénétrai en un instant à des profondeurs que je n'avais jamais

aperçues. Je crois voir encore aujourd'hui cette profondeur sans fond.

Tout à coup, de cet insondable et mystérieux abîme partit un cri aigu, redoublé, déchirant, perçant, capable d'atteindre aux dernières limites de l'univers, et de retentir au-delà dans le vide... ou en Dieu, si l'univers est enveloppé par Dieu..... O Dieu! ô Dieu! criais-je, et je ne criais pas seul. Il y avait un autre en moi qui criait, et donnait à mon cri une irrésistible puissance. O Dieu! ô Dieu! Lumière! Secours! Expliquez-moi l'énigme... ô mon Dieu! je le promets et je le jure, ô mon Dieu! faites-moi connaître la vérité, et j'y consacrerai ma vie entière!

Tout aussitôt je compris que je n'avais pas crié en vain. Je sentis qu'il y avait, ou qu'il y aurait une réponse.

Quelque chose me disait, mais timidement et de loin, qu'évidemment il n'y avait pas d'autre solution possible que la

religion, mais cela me paraissait fade et n'arrêtait pas d'ailleurs mon attention. Seulement, j'étais sorti du désespoir, je sentais que la vérité existait, que je la connaîtrais, que j'y consacrerais ma vie entière.

VI

Il semble que cette grande leçon de Dieu aurait dû transformer ma vie dès ce moment. Il n'en fut rien Hélas ! je sais ce qu'on appelle ne pas répondre à la grâce de Dieu. Je ne tirai presque aucune conséquence immédiate, ni en pratique ni en théorie, de ce que j'avais vu. Je continuais à bien travailler ma rhétorique, en quoi j'étais dans le bon chemin ; mais je ne m'occupais pas de réfléchir sur la grande lumière qui m'avait pénétré, et je n'étais pas beaucoup plus fort qu'auparavant contre le mal. Mon bonheur était toujours d'avoir de bonnes places, et de faire un bon discours latin, et d'aller presque tous les dimanches avec mon père dîner

chez un ami où l'on chantait au dessert les chansons de Béranger. Mon bonheur était de porter toujours sur moi une rose artificielle, fragment d'une parure de bal qui m'avait été donnée. Cette rose, que je regardais de temps en temps, m'inspirait l'amour du travail, l'amour de la vertu, le besoin de la pureté, le désir de la gloire. La donatrice se trouvait d'ailleurs presque tous les dimanches chez cet ami où l'on chantait les chansons de Béranger. Pendant deux ans je l'admirais et l'aimais ardemment, mais je ne lui parlais presque point... je lisais la *Nouvelle Héloïse* et mon cœur se fondait d'amour, et je disais aussi :
« Nos années s'écoulent comme de l'eau...
« et je ne suis point avec toi. »

Je ne me faisais point le moindre scrupule de lire les plus mauvais livres ; et, en ce sens, nous étions bien placés. Nos maîtres nous en donnaient. L'un d'eux avait dans ses matelas un recueil de gravures

obscènes. Il avait permis *aux grands,* dont j'étais, d'entrer dans sa chambre, un à un, pendant son absence, pour les regarder à l'aise; ce maître était aimé et considéré des élèves; surtout parce qu'il passait pour être de moitié dans la façon d'un vaudeville fort sale qui avait du succès. Un autre empruntait les montres des élèves et ne les rendait pas. Je connais tous ces faits avec certitude. De tous les maîtres de cette pension dont j'aie gardé souvenir, un seul était un honnête homme. Quant au chef de l'institution, il me prit un jour à part et me dit : « Mon cher, je ne suis pas plus « bigot que vous, et je ne crois pas plus « que vous à tout cela : cependant je vous « demande de communier à Pâques : cela « est à propos dans ce temps-ci. » — L'abbé de Frayssinous était alors ministre de l'instruction publique. — A quoi je répondis : « Je ne dis pas que je ne crois pas; je dis « seulement que je ne communierai pas. »

C'est dans ce cloaque que nous vivions.

Mais en l'année dont il s'agit, après la nuit lumineuse dont j'ai parlé, j'étais plus sérieux. Bien des choses se passaient en moi, sans moi. L'impression de Dieu subsistait, d'autant plus profonde que je ne la voyais pas; je comprends aujourd'hui qu'il se passait en moi ce que dit l'Évangile : « Lorsqu'un germe a semé, ce germe « croît et se développe, soit que l'homme « veille, soit qu'il dorme (1). » Je dormais, et le germe croissait. Voici la preuve de cette croissance : c'est qu'à dix-huit ans, j'étais aussi profondément pénétré de la vanité de toutes choses que je le suis aujourd'hui. Un jour (on m'avait alors donné une chambre particulière à un étage fort élevé), je regardais à ma fenêtre, et, voyant

(1) Cette pensée ne se trouve pas textuellement dans l'Évangile; mais on peut en déduire le sens des versets 24 et 25 du chapitre XIII de saint Matthieu. (*Note des éditeurs.*)

cette hauteur, je me disais à moi-même avec une grande conviction : « Je ne me « jetterai certainement pas par cette fe- « nêtre; mais si quelqu'un venait m'y « jeter par surprise, il me rendrait un « grand service. » Je n'avais d'ailleurs aucun sujet de tristesse, mais la vie me semblait inutile et dénuée de sens. Quelques mois auparavant, dans mon rêve d'avenir, je désirais tout. Maintenant je ne désirais plus rien. En ce moment même où je pensais à la mort comme à un bien, je me souviens que, faisant ensuite le tour de ma chambre, livré à ces réflexions, je me disais : « Que faire en effet? où y a-t-il « du bonheur? L'argent! allons donc! « Les honneurs? c'est ridicule! Les plai- « sirs? L'ambition? hélas non! Quand je « serais général, ministre, empereur et « roi, que s'ensuivrait-il pour mon bon- « heur? La vie est vide, c'est certain, tout « est ennuyeux. »

En même temps, je commençais à juger les hommes et mon siècle. Je considérais les hommes comme un vil troupeau, et mes camarades, sauf un ou deux, comme des imbéciles. Ce cloaque de stupides gamins, comme je parlais alors, et de maîtres ignobles, m'inspirait le plus profond dégoût et le plus profond mépris. Je commençais à juger les hommes du jour, et, voyant des célébrités qui avaient prêté serment à l'empire, puis à Louis XVIII, puis à l'empire, puis encore à Louis XVIII, je me disais : « Qu'est-ce que tous ces « farceurs-là ? sont-ce là des hommes ? » Puis, considérant la violence et le vide, ou l'inintelligence des discours et des menées politiques, j'en vins à pouvoir comprendre ce mot d'un camarade plus âgé, déjà sorti du collége, et qui avait été carbonaro : « Mon cher, ni ultra ni libéral ! il n'y a de « sagesse d'aucun des deux côtés. » Ce mot, venu à propos, me fit un prodigieux

effet; depuis ce jour, je n'ai jamais pu appartenir précisément à aucun parti. Je commençais aussi à juger le dix-huitième siècle qui continuait toujours. Je me demandais comment un siècle entier avait pu se laisser gouverner par Voltaire! Veut-on rire, ou parle-t-on sérieusement? me disais-je. Si l'on veut rire, à la bonne heure. Mais s'il s'agit de la vérité, ce n'est pas, ce me semble, chez les menteurs et les mauvais plaisants qu'il la faut chercher. Quand j'entendais mon père et de forts beaux parleurs traiter Voltaire de philosophe, rien n'égalait mon étonnement et ma profonde pitié. Un jour, je fus intérieurement saisi d'enthousiasme en reconnaissant avec évidence, avec une certitude triomphante, que moi, pauvre écolier de dix-huit ans, j'avais plus de sagesse, plus de philosophie, plus d'amour et même plus de connaissance de la vérité que Voltaire. C'était vrai. Ce jour-là, je foulai aux pieds

cette idole avec transport ; je me sentis libre, libre de ce joug, ou plutôt de ce bât honteux et ridicule que portait la foule imbécile. Quand je voyais ces idiots adorer l'indigne polisson, comme je parlais alors, qui avait sali la France en voulant déshonorer Jeanne d'Arc, mon cœur bondissait d'indignation, mon sang était en flammes, et je commençais à concevoir quelque sérieux amour de la sagesse. En ce même temps, je lisais les oraisons funèbres de Bossuet, que nous devions apprendre par cœur, et je me consolais avec Bossuet du profond ennui que m'inspirait Massillon. Je trouvais dans Bossuet de l'énergie, chose que je commençais à aimer passionnément, en voyant partout son absence. Quand je lisais dans Bossuet : « Vanité des « vanités, et tout est vanité, » je comprenais cela, je crois, autant que Salomon. Et quand il ajoutait : « Tout est vanité, sauf « l'aveu de sa vanité et servir Dieu, » je

tressaillais à l'espoir de quelque sublime exception à l'universelle vanité, mais je ne comprenais en rien ce que voulait dire : « servir Dieu. » Ce mot pour moi n'avait point de sens. En ce même temps, je me mis à lire les *Mémoires de Sainte-Hélène* ; j'admirais dans le grand homme la force d'abord, puis l'originalité de son génie, indépendant de la platitudedu dix-huitième siècle. Je le voyais avec plaisir aimer Homère et la Bible. (Jamais je n'avais vu une Bible !) Je triomphais en l'entendant parler avec mépris de Voltaire, des idéologues et des avocats ; j'étais ravi de joie en le voyant jeter par terre la stupide tragédie de Mahomet, et s'écrier : « Cet homme ne « connaissait ni les hommes ni les choses. » Napoléon, du reste, n'était pas mort. Je le voyais de loin sur son rocher de Sainte-Hélène. Je me demandais s'il ne serait pas possible de l'aller délivrer et de l'aider à relever l'Europe de son aplatissement.

En ce temps, je pris goût à la solitude; je passais des journées entières, seul, dans ma chambre, ou bien j'allais marcher pendant six ou huit heures avec la plus extrême rapidité, à travers champs, hors des routes et des sentiers.

Au milieu de tout cela, aux yeux de la foi, et selon que je vois les choses aujourd'hui, j'étais depuis cinq ans en état de péché mortel. Or, vers cette même époque un rêve lucide envoyé de Dieu, sans nul doute, me fit une grande impression. Je me voyais étendu sur mon lit, dans ma chambre; et moi, qui alors aimais tant l'énergie, la force physique et morale, je voyais mon corps tout ramolli et mes chairs cuites, en quelque sorte, par je ne sais quel feu mauvais. Une voix intérieure me disait que c'était le feu du péché. Mes mains, toujours dans ce rêve, se portèrent çà et là sur mon corps, et tout fléchissait; j'enlevais des morceaux de chair, sans

douleur ! je découvrais les os, toujours sans douleur ! cette absence de douleur était quelque chose d'effroyable ! Je me réveillai d'horreur ; je me retrouvai vivant, entier, sensible, mais je compris la vérité du rêve, et j'en conservai une profonde et salutaire impression.

VII

J'étais donc dans ces dispositions absolument seul sur la terre ! Seul, en ce sens que mes parents bien-aimés ne pouvaient avoir aucune connaissance de tout ce qui se passait en moi. Je n'en pouvais parler à personne. Je trouvais trop nuls, trop inintelligents tous ceux que je rencontrais. J'étais assommé de la niaiserie et de la fadeur des conversations. J'avais des nausées en entendant les banalités vides de sens, les absurdes préjugés que quelques gens répétaient toujours dans les mêmes termes et du même ton. Je ne rencontrais personne qui aimât la vérité, ni qui eût de l'élan. Je dois dire que je vivais dans un tel milieu que, depuis cinq ans, je n'avais

pas, je crois, parlé une seule fois à un prêtre ou à un chrétien. Tous les prêtres continuaient à m'inspirer le plus profond mépris, et le langage dévot ordinaire le dégoût le plus insurmontable. Jamais je ne mettais le pied dans une église ; et un jour, comme premier de la rhétorique, ayant dû adresser un compliment, très-modéré d'ailleurs, en vers latins, à Mgr de Quélen, archevêque de Paris, qui visitait le collége Henri IV, je m'en repentis ensuite comme d'une lâcheté. Au reste, cette seconde année de rhétorique fut mon année d'orgueil. Chacun comptait sur moi pour le prix d'honneur du concours général. Je l'espérais fort, et aussi tous les autres prix. J'avais fait de très-bonnes compositions dans toutes les parties, et l'on ne doutait pas du succès. Mon maître de pension m'annonça, après la correction, que l'on était certain au moins du prix d'honneur et du prix de discours fran-

çais. Je n'eus pas même un *accessit*. On attribua cet échec invraisemblable à ce que toutes mes compositions avaient été déchirées par ordre supérieur, vu l'énergie indécente de l'esprit révolutionnaire qu'elles exhalaient. C'était bien probablement faux, mais la vérité est que Dieu daigna punir ainsi mon orgueil, qui avait réellement levé la tête. Les cinq premiers prix remportés au collége, mais sans prix de concours général, me parurent un honteux échec.

Mon orgueil, dis-je, avait levé la tête; mais néanmoins pas très-malignement. Il y avait certainement quelque chose de salutaire et de légitime dans l'indignation superbe avec laquelle je m'élevais au-dessus du cloaque où j'avais été jeté. Et il y avait certainement beaucoup de vrai dans mes jugements sur l'état intellectuel des hommes. Aujourd'hui encore, trente ans après, et n'ayant qu'à me louer de tout le

monde, de toutes manières, je vois avec peine l'inattention et l'inintelligence générales. Au reste, je crois que Dieu le souffre ainsi comme moindre mal. Les hommes sont plus inintelligents que pervers, et les méchants sont encore plus aveugles que méchants. Au lit de mort de chacun de nous, et au tribunal de Dieu, le Sauveur des hommes se réserve de dire : « Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne « savent ce qu'ils font. »

Mais je reprends la suite de mon récit. En ce temps donc je ne rencontrais personne dont la parole excitât un instant mon attention. Dès le premier mot, c'était connu, jugé !

Un jour, c'était à la rentrée suivante, je commençais ma philosophie, — un jour, survint dans la pension un nouveau maître d'étude. Le chef d'institution me le présenta comme venant d'obtenir au concours général un accessit de philosophie.

Ce n'était pas sans valeur à mes yeux. D'ailleurs le nouveau-venu était de mon âge. Dès la première visite, ce jeune homme me parut remarquable, parce que, pendant toute la conversation, il ne dit pas une seule sottise et ne proféra pas une seule phrase banale. Je l'engageai à revenir pour causer de philosophie. Il revint quelques jours après, sans empressement, et je ne fus pas moins satisfait de sa conversation. Lorsqu'il s'en allait, je lui dis : « A quoi donc vous destinez-vous ? » Il ne répondit pas. J'insistai. Il me dit : « Vous « comprendrez que je ne reste pas ici ; « j'attends une réponse du ministère de la « marine, je veux vivre sur mer pendant « quelques années. — Et pourquoi faire ? « Je vous expliquerai cela un autre jour, « me dit-il ; il faut que j'aille à l'étude. « Aujourd'hui, un seul mot : je veux ex- « poser ma vie en face de Dieu, et vivre « en sa présence pendant la tempête, au

« milieu du désert de l'océan. Au reste,
« j'ai consacré ma vie au service de Jésus-
« Christ. » Et il me quitta.

Profond étonnement! impression d'ailleurs favorable et agréable. Voilà un homme! m'écriai-je. C'était la première fois de ma vie que j'entendais prononcer avec foi, avec intelligence et avec fermeté le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mon maître bien-aimé qui m'était alors inconnu! Ce nom jusqu'alors n'avait été gravé ni dans mon intelligence ni sur mon cœur. Que veut-il dire? me demandais-je. Et comme ce singulier jeune homme ne revenait ni le lendemain ni le surlendemain, j'allai le chercher le soir du jour suivant et l'emmenai dans ma chambre, où, heureusement, il pouvait me consacrer plusieurs heures. Je lui demandai ce qu'il voulait dire par ces mots : Consacrer sa vie au service de Jésus-Christ!

Alors il prit la parole et parla seul pendant deux heures. Je n'avais, ce me semble, jamais entendu l'accent d'une conviction forte en aucun genre, ni surtout l'accent et l'esprit de la foi vive. Je fus saisi, charmé, dilaté, entraîné. Depuis un an, j'attendais ce qu'il m'apportait. Seulement, comme il appelait cela *le catholicisme,* je n'y comprenais rien d'abord : Mais « enfin, mon cher ami, lui disais-je, l'abru-
« tissement de la superstition, l'éteignoir
« sur toutes les lumières, le fer et le feu
« contre tous les esprits élevés, l'alliance
« avec tous les despotismes, l'insupporta-
« ble laideur d'un culte décrépit, l'ignoble
« hypocrisie des faux dévots, ce n'est pas
« là sans doute ce que vous m'apportez?

« *Lui.* — En aucune sorte, et je déteste
« cela autant que vous ou plus que vous.
« Mais dites-moi, trouvez-vous que toute
« cette masse qui nous entoure est dans le
« vrai ?

« *Moi.* — Non. Elle est dans le faux et
« pleinement.

« *Lui.* — Pensez-vous que ce soit là la
« vie ?

« *Moi.* — Non, c'est un sommeil, un
« délire, un abrutissement.

« *Lui.* — Bien. Vous voulez donc autre
« chose ?

« *Moi.* — Oui, certainement !

« *Lui.* — Eh bien ! mon cher, il faut
« devenir un apôtre de la justice et de la
« vérité.

« *Moi.* — C'est précisément ce que je
« demande.

« *Lui.* — Il faut tout sacrifier, envoyer
« promener le barreau, la tribune, le
« comptoir et le reste, et vivre comme un
« homme en face de Dieu seul et pour le
« bien de l'humanité.

« *Moi.* — Ceci est évidemment beau.

« *Lui.* — Il faut montrer aux hommes
« la vérité et les rendre meilleurs.

« *Moi.* — Ah? oui! mais la vérité, où la « prendre?

« *Lui.* — En Notre-Seigneur Jésus-« Christ.

« *Moi.* — Oui, c'est un noble nom, un « beau nom; mais la foi, je n'en ai pas « trace.

« *Lui.* — Vous en avez plus que vous « ne pensez; allez en avant, le reste vous « viendra.

« *Moi.* — Non, je ne puis rien que par « la vérité et la conviction. Impossible de « faire un seul pas sans y voir. Je vis de « lumière, ou du moins j'en veux vivre, « et ne puis aller au hasard.

« *Lui.* — Vous voulez la lumière? par-« lons-en. Ces masses qui chargent la « terre, ces fourmilières d'hommes qui « vivent sans savoir pourquoi, sont-elles « dans les ténèbres ou dans la lumière?

« *Moi.* — Dans les ténèbres les plus pro-« fondes.

« *Lui.* — Et si vous vous séparez d'eux « pour vivre en face de Dieu, pour cher- « cher la vérité seule et pour leur faire du « bien, serez-vous dans les ténèbres ou « dans la lumière ?

« *Moi.* — Dans la lumière assurément.

« *Lui.* — Aimer Dieu par-dessus toutes « choses et tous les hommes comme soi- « même pour l'amour de Dieu, consacrer « sa vie à cela seul, est ce aller au hasard « et suivre une religion douteuse?

« *Moi.* — Non, certes; c'est entrer dans « la religion infaillible, nécessairement et « absolument infaillible, aussi certaine « que la géométrie.

« *Lui.* — C'est cela. Eh bien ! Jésus- « Christ est-il, oui ou non, le chef, le « maître et le modèle des hommes qui « ont vécu ou qui vivront ainsi ? A-t-il « vécu, a-t-il parlé, est-il mort, oui ou « non, pour ouvrir aux hommes ce che- « min ?

« *Moi.* — Il est le maître et le modèle,
« c'est évident.

« *Lui.* — Alors, si vous vous attachez à
« sa suite, en marchant, comme vous le
« reconnaissez, dans la lumière même,
« cette lumière générale, par la bénédic-
« tion croissante de Dieu, par vos prières,
« vos travaux, les enseignements de ceux
« qui vous auront précédé dans cette route,
« par les inspirations intérieures de Dieu,
« cette lumière générale ne se déploiera-
« t-elle pas nécessairement en détails in-
« finis, en magnifiques applications?

« *Moi.* — J'avoue bien que je n'en puis
« douter, mais où y a-t-il trace de cette
« lumière ?

« *Lui.* — Comment! mais dans la Bible
« d'abord. L'Évangile en est le foyer.

« *Moi.* — Je ne dis pas non.

« *Lui.* — Et les Pères de l'Église,
« hommes prodigieux dont on ne se
« doute pas?

« *Moi.* — Ces hommes prodigieux, il « n'y en a guère aujourd'hui ; je vois « bien des hommes noirs ridiculement « coiffés et habillés, mais qui ne pensent « guère à la vérité, convenez-en.

« *Lui.* — N'en jugeons pas si vite. « Parmi ces hommes si méprisés, il y en a « de grands par l'esprit et le cœur. Je « vous le prouverai peut-être en temps et « lieu. Mais d'ailleurs je vous livre le « clergé.

« *Moi.* — Et aussi l'Église catholique. « j'espère, car vous pensez comme moi, « sans nul doute, que c'est dans le protes- « tantisme que doit se trouver le christia- « nisme pur.

« *Lui.* — Que dites-vous là ? y pensez- « vous ? avez-vous jamais étudié le protes- « tantisme ?

« *Moi.* — Jamais, pas plus que le catho- « licisme.

« *Lui.* — Eh bien ! ouvrez l'histoire :

« vous verrez où sont les sages. Vous
« verrez quels crimes et quelles erreurs
« ont contribué à fonder le protestantisme.
« D'ailleurs, je vous défie de dire ce que
« croit et enseigne le protestantisme. Ce
« n'est ni une Église, ni une doctrine,
« mais une déroute, une tour de Babel,
« une décomposition. L'existence prolon-
« gée du protestantisme en Europe est
« une des grandes preuves de l'inintelli-
« gence et de l'inattention publiques. Le
« protestantisme n'a jamais eu la profon-
« deur de la science, jamais de théologie
« ni de philosophie. Permettez-moi de
« n'en plus parler. Vous jugerez cela
« vous-même, en prenant, où vous vou-
« drez, connaissance des faits historiques.
« Les faits crèvent les yeux.

« *Moi.* — Mais enfin, lui dis-je, venons
« à la pratique. Que puis-je faire, que
« dois-je faire?

« *Lui.* — Il faut avant toute chose vous

« purifier. La lumière et l'amour n'habi-
« tent que dans un cœur pur. « Bienheu-
« reux ceux qui ont le cœur pur, dit le
« maître des hommes, car ils verront
« Dieu. » Et il est dit ailleurs dans la Bible :
« La sagesse n'habitera point dans un
« corps corrompu par le péché (1).

« *Moi.* — Cela me paraît vrai, beau,
« très-fondé.

« *Lui.* — Il faut donc vous purifier ; il
« faut vous confesser.

« *Moi.* — Excellent ! lui dis-je en sou-
« riant, je n'en suis pas là du tout : je ne
« crois à rien, je vous dis que je n'ai pas
« la foi, démontrez-moi...

« *Lui.* — Un moment ! il me faudrait
« trois jours pour vous faire une démons-
« tration, laquelle serait bonne ou mau-
« vaise, et puis ensuite serait ou ne serait
« pas comprise par vous. Puis surtout, il
« faut reconnaître, qu'avec ou sans dé-

(1) Sagesse, I, 4.

« monstration, la foi est positivement un
« don de Dieu. Est-ce que vous ne croyez
« pas que Dieu peut vous pousser inté-
« rieurement, vous parler, vous éclairer
« implicitement? Eh bien! moi je vous dis
« au nom de l'Église catholique : Rentrez
« en vous-même; rougissez de vos iniqui-
« tés et de toutes vos hontes intérieures.
« Soulagez votre cœur en exhalant par la
« parole, par des larmes si vous pouvez,
« et à genoux devant un ministre de Dieu,
« bon ou mauvais, le fardeau qui vous
« opprime. Par cet acte de vigueur et de
« vérité, devenez un autre homme; trans-
« formez-vous. Voilà ce que je vous dis.
« Demandez à Dieu, votre Père, si cela est
« bien, s'il le faut faire. Quand j'aurai
« quitté votre chambre, mettez-vous à ge-
« noux ici, à cette même place. Élevez
« réellement vers lui tout votre cœur et
« tout votre esprit; demandez-lui ardem-
« ment la lumière, la vérité; demandez-

« lui la foi, ou du moins ce qu'il faut de « foi pour faire un premier pas dans la « pratique et dans la vie du christianisme.

« Allez! allez! le premier pas se vérifiera « d'ailleurs de plus en plus par les consé« quences. Vous aimez la science et la lu« mière. Dieu vous les donnera, vous en « comblera, si vous lui êtes fidèle. »

Ainsi fut fait.

Lorsqu'il m'eut quitté, je me mis à genoux, à cette même place qu'on m'avait montrée.

Je criai vers mon Père. C'était comme un écho du grand cri de l'année précédente. Je pressentais la liaison de ces deux prières, de ces deux soirées, et de ces deux voix, l'une intérieure qui m'avait préparé et qui m'avait laissé un germe dans le sein, l'autre extérieure qui venait appeler le germe à la lumière.

Dieu parle. Il parle toujours. Et quand on prie sincèrement et ardemment, il faut

être athée ou absurde pour penser qu'il ne répond pas. Il ne vous dit pas des mots, mais il effectue en vous ce qu'il veut.

Après ma prière, je me mis au lit, et je m'endormis sans savoir quel en serait l'effet; mais le lendemain, sans la plus petite hésitation, mon premier acte fut de sortir pour chercher une église et un prêtre.

VIII

Je ne m'embarrassai nullement de choisir un confesseur. Ne sachant pas où étaient les églises, sauf la plus proche, où je ne voulais pas aller, je pris une rue quelconque; j'entrai dans la première église venue, et me mis au premier confessionnal, où je vis un prêtre. Là, je repassai ma vie dans le côté qui n'était pas propre à nourrir l'orgueil. Il plut à Dieu de me faire rencontrer un vieillard sévère, austère, et qui m'était indispensable en ce moment. Il eut l'heureuse inspiration de me faire attendre pendant plusieurs mois l'absolution et la grâce de la communion.

Depuis cette dernière prière, et ma première confession, il s'était fait dans mon

esprit et dans mon âme un notable changement. J'avais compris l'insuffisance de la logique pure. J'avais cessé de croire que la vérité, que la religion fût une suite de mots, un discours, une théorie. J'entrevoyais que la religion était en outre une force; que la vérité est un être, une substance qui est Dieu, le Dieu vivant. J'avais écrit sur mon petit journal ces mots : « homme littéraire, dangereux et vain ! » Je comprenais d'avance le sens profond d'une parole de la sainte Écriture que je ne rencontrai que bien des années plus tard : « Parce que je sors de la vanité littéraire, j'entrerai dans les profondeurs « de Dieu (1). » Je commençai à bien comprendre la distinction fondamentale entre les idées claires de la région logique et la substance profonde des vérités implicites, mystérieuses, substantiellement inoculées de Dieu à l'âme. La grâce de Dieu

(1) Ps., LXX, 15.

agissant au dedans, et l'effort énergique et profond de mon désir, et de ma continuelle et très-sérieuse méditation, me faisaient entrevoir ce monde nouveau, et je comprenais d'avance, sans la connaître encore, la parole de saint Paul : « La foi « est la substance des choses à venir, et la « preuve certaine de ce qu'on ne voit pas « encore. » Aussi ce n'étaient plus des discours qu'il me fallait, mais des opérations de Dieu, dans l'âme, dans le cœur, dans l'esprit, dans le corps. En ce temps même, je triomphai d'une violente tentation qui, avant cette époque, eût été invincible. Jamais je n'avais résisté à une violente tentation; les hommes éloignés de Dieu ne le peuvent pas. Ils ne résistent jamais. J'étais heureux, étonné. J'écrivis sur mon petit journal : « *Nunc primum, « quia sub Deo !* » ceci était en effet une opération substantielle de Dieu. C'est ce dont j'avais soif : « Mon cœur et ma chair

avaient soif de Dieu. » *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum* (1). Je concevais et j'attendais les effets substantiels des sacrements, surtout de la communion. Mon esprit, ma foi, sous l'influence de Dieu, et au milieu de grands et heureux efforts intellectuels et moraux, fermentaient et se développaient rapidement. Qui m'enseignait la religion? Qui me faisait croire que je recevrais dans la communion le corps et le sang du maître des hommes, du Dieu incarné? C'était Dieu surtout, et cela par une multitude de motifs, de raisons et de sentiments plus clairs et plus forts que ceux qui guident ordinairement les hommes. J'aspirais donc à communier, et à recevoir dans mon âme, dans mon sang, l'âme, le corps, le sang et la divinité de notre Seigneur Jésus-Christ.

Mais ce désir était retardé. Une nuit donc, où je l'éprouvais plus vivement, je

(1) Ps., LXXXIII, 3.

me levai. Je pris du pain, et, adressant à Dieu une prière pleine de foi, je bénis ce pain, et demandai à Dieu de donner à ma bénédiction toute l'efficacité qu'elle pouvait comporter. Puis, je mangeai ce pain en mémoire du Sauveur et dans le désir de la communion. J'ai su, longtemps après, que j'avais fait en ce moment une communion spirituelle; communion qui n'est pas sans valeur, puisque saint Liguori, comparant la communion spirituelle à la communion sacramentelle, appelle cette dernière *un vase d'or*, et la première *un vase d'argent*.

Mais, toujours convaincu de la réalité des opérations de Dieu, du Dieu créateur et vivificateur de l'âme et du corps, je désirais toujours avec ardeur la communion sacramentelle.

Le moment arriva. Enfin je reçus l'absolution de tout le mal que j'avais commis depuis ma première communion. Il en résulta un effet presque physique auquel

je ne m'attendais nullement : la nuit qui suivit, je dormis tout d'un trait comme à mon ordinaire, mais le réveil fut différent. Au réveil, je me trouvai dans un état que j'avais complétement oublié, et auquel certes je n'aurais jamais pu penser si je n'y avais été replacé. Il fallait que j'eusse reçu un nouvel être pour connaître de nouveau ce dont je n'avais plus aucune idée. Cette idée, ce sentiment nouveau, mais dont je retrouvai aussitôt la mémoire, c'était la douceur et la paix de l'état d'innocence. Mon cœur, mon âme, mon sang, mon corps et mon esprit, le tout ensemble sentait de même et tressaillait de joie. Je retrouvais ma douce et pure enfance.

Je m'empressai d'aller à l'église et je reçus la communion du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Je ne pouvais non plus m'attendre en rien à ce qui en résulta. J'attendais tout autre chose. Et d'abord, aucun des effets

que prévoyait l'imagination n'eut lieu. Mais, après un silence, et comme un calme plat d'une heure environ, rentré chez moi, je sentis s'élever dans mon âme la plus furieuse tempête, et le plus terrible combat entre la foi pleine et l'incrédulité radicale, entre la lumière pure et les ténèbres absolues. Ce fut si fort, que ce devint presque une vision. Je vois encore dans le coin de ma chambre que regardaient mes yeux, une sorte de colonne double, lumière éclatante d'un côté, ténèbres épaisses de l'autre : et, dans le premier moment, nul amour de la lumière, nulle horreur des ténèbres, mais pleine indifférence. Je fus tenu en équilibre parfait pendant un quart de minute. Ce fut peut-être le moment le plus solennel de ma vie! je dus choisir par ma liberté seule. Je sentis le moment où j'allais pencher du côté de l'absolue incrédulité. Je serais retombé bien au-dessous du moment où je criais à Dieu : « Seigneur!

« la vérité pour que je m'y dévoue! » J'allais devenir un énergique ennemi de toute religion, un impie à jamais inflexible. Heureusement, un très-faible mais très-difficile mouvement de ma volonté libre qu'aucune grâce, aucune force ne semblait appuyer, que Dieu semblait avoir abandonnée à son néant, un imperceptible mouvement, dis-je, mouvement tout libre, d'esprit et de cœur, m'inclina légèrement de l'autre côté, et de là je m'élançai avec transport dans la lumière, tendant les bras à Dieu, et lui disant : « C'est vous que je « veux! »

Depuis cet instant, je ne puis pas dire avoir jamais eu de sérieuse tentation contre la foi.

IX

Ceci se passait pendant mon année de philosophie. Or, ces révolutions de mon âme étaient singulièrement favorables à mon intelligence. Je ne puis assez dire quelle sérieuse et féconde année de philosophie me procura ce retour à Dieu. Oh! je saurai toujours si la foi détruit la raison, ou si elle la redresse et l'élève. Je m'habituais à voir, à comprendre, à juger les opinions, les grands hommes et leurs systèmes, autrement que dans la suite des mots et la surface du texte Je cherchais à voir en moi-même les idées d'autrui. Je m'orientais par le texte, pris en gros. Je tâchais d'apercevoir intérieurement l'idée qui avait produit le texte, puis j'expliquais

le détail du texte par l'idée. Je devins moins contempteur des grands génies, des anciens, des idées et des questions traditionnelles qui passent de siècle en siècle. Je m'étonnais d'entendre parler avec le plus profond mépris d'Aristote, de Platon, de Leibnitz, de Malebranche, des Pères de l'Église, des scolastiques, et citer leur doctrine comme absolument ridicule et dénuée de sens. Il me parut que la philosophie ne pouvait pas n'avoir été découverte que vers la fin du dix-huitième siècle. La seule faute intellectuelle que j'aie à me reprocher cette année-là, c'est d'avoir pris Condillac en considération, lui qui croyait précisément avoir tout découvert à partir de rien. J'en suis honteux et humilié aujourd'hui encore. Cela me prouve mon extrême insuffisance et mon inconséquence intellectuelle.

Mais ma faiblesse commençait à s'appuyer sur des secours nouveaux. Je lisais

l'*Imitation* avec bonheur, avec délices. Ce prodigieux style tout compacte, tout substantiel, plein de vie, de sens, d'intuition, me charmait. Le profond dégoût de la phrase, de l'amplification, déjà très-sensible en moi depuis deux ans, augmentait toujours; et je ne trouvai bientôt plus de saveur véritable qu'au style concentré, consommé, radical de la Bible ou de l'*Imitation*. Je remercie Bossuet, Pascal, Tacite, et en général le nerf et la concision du génie latin, de m'avoir amené par degrés à cette disposition.

Donc, je laissais les mots pour aller aux choses; et n'aimais plus les mots que lorsqu'ils étaient des calques vrais, vivants et simples des choses et de la vérité. Mais alors je les aimais beaucoup, — et je les aime encore, — car à cet état ce sont presque des sacrements (1).

(1) M. Olier dit quelque part que les créatures sont

Mes idées en même temps prenaient une autre forme, et, si je puis m'exprimer ainsi, elles devenaient *stellaires,* je veux dire qu'elles se concentraient en des unités simples, en des centres vivants, d'où jaillissaient des rayons en tout sens. Quand une question de philosophie m'était proposée, je cherchais son étoile, et quand l'étoile était trouvée, je n'avais que l'embarras du choix des rayons et des développements, qui étaient d'ordinaire jugés solides et originaux. Je me rappelle que mon rival en philosophie, garçon plein d'esprit et de cœur, sans nulle envie ni jalousie, m'admirait hautement et s'écriait avec enthousiasme : « Où va-t-il chercher « tout cela? » Souvent cette étoile, vraie source de la question, était un texte de la sainte Écriture ou de l'*Imitation,* que je ne citais pas, mais dont je faisais la tra-

comme une sorte de sacrement qui, tout à la fois, cache et manifeste Dieu. (*Note des éditeurs.*)

duction philosophique et littéraire. Tels sont les secours qui suppléaient à ma faiblesse.

Mais surtout je priais avec ardeur. Un jour mon père me surprit lisant l'*Imitation*. Sa colère fut égale à son étonnement. — « Ah ça, monsieur, qu'est-ce que cette « capucinade? Vous allez donner votre « temps à ces sottises! Déjà l'année der- « nière point de prix au concours! Voulez- « vous finir vos études par une chute? » — Lorsque mon père eut quitté ma chambre, je me mis à genoux et je priai Dieu ardemment et instamment de ne point permettre que cette année, marquée par mon retour à la religion, fût une année stérile pour mes études; je le priai de m'accorder un grand succès pour répondre à mon père!

C'est ce qui eut lieu. J'eus à la fin de l'année, au concours général, ce qu'on appelle aujourd'hui le prix d'honneur de

philosophie, et le second prix de latin; et au collége le second prix de français, et le premier prix de latin, qui était alors le prix d'honneur.

X

Un autre effet de cette année de philosophie et de la lumière nouvelle de la foi fut de développer dans mon esprit ce que j'appellerai la puberté scientifique. Je sentais, comme je viens de le dire, le besoin de laisser les mots pour aller aux choses. J'avais besoin de savoir ce qui est : qu'est-ce que la terre, le ciel, le corps humain? qu'est-ce que la lumière? qu'est-ce que l'électricité, l'attraction et toutes les autres forces de la nature? qu'est-ce que notre physique moderne et nos mathématiques? J'apercevais beaucoup de gens s'enfoncer dans l'irréligion, l'athéisme, le matérialisme, sous prétexte de physique, d'anatomie et de mathématiques; et je commen-

çais à mesurer l'orgueil de bien des savants incrédules. De plus, j'eus le bonheur de lire à cette époque les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, du comte de Maistre. Cet énergique esprit, plein d'éclairs de génie, malgré ses paradoxes et ses erreurs, me fit comprendre l'union possible et nécessaire de la science et de la religion. Un mot surtout de ces *Soirées* exerça une grande influence sur ma vie. Le voici : — « Attendez que l'affinité naturelle de la science « et de la religion les ait réunies l'une et « l'autre dans la tête d'un homme de gé- « nie !... Celui-là sera fameux et mettra fin « au dix-huitième siècle, qui dure encore. » Je vis dans ces paroles l'annonce prophétique d'une ère nouvelle, à laquelle je n'ai depuis jamais cessé de croire. Je ne me rappelle point avoir jamais pensé, dans aucun moment d'orgueil juvénile, ni alors, ni surtout depuis, que je pusse devenir cet homme fameux ; mais je sentis une grande

ardeur pour entrer dans cette voie, et pour contribuer à cette transformation intellectuelle de l'Europe.

Pour cela, je ne pouvais me dissimuler qu'il me manquait plus de la moitié du nécessaire, ayant sans doute quelque commencement par les lettres et le goût de la philosophie, mais n'ayant aucune teinture d'aucune science. Je commençais à remarquer que les lettrés n'ont aucune science, et les savants aucune philosophie. Je résolus d'apprendre les sciences. J'entrerai dans cette citadelle, me disais-je, et nous verrons si on a droit de n'y pas croire en Dieu et de se moquer du catholicisme.

Mais l'entreprise était très-difficile; et, sans une résolution d'une extraordinaire ténacité, sans l'enthousiasme religieux, je ne l'aurais pas mise à fin. Et d'abord, comment obtenir de mes parents, fort peu riches, la permission d'étudier encore pendant trois ans, après ma philosophie? Puis.

supposant que ce temps me fût donné, où seraient mes maîtres? Chez qui, comment travaillerais-je?

Je comprisaussitôt que, sorti du collége, libre et seul, sans règle ni organisation, je ne travaillerais pas lés sciences, et qu'il n'y avait pour aller à mon but qu'un seul moyen : c'était d'entrer à l'École polytechnique. Mais je ne savais pas faire une multiplication, je ne savais pas la table de Pythagore, je n'avais jamais assisté à aucune leçon de mathématiques. Or, j'avais dix-neuf ans et demi, et l'on n'entre pas à l'École après vingt ans; et il faut d'ordinaire pour y être reçu trois ans d'études.

Je résolus cependant d'y entrer; car, regardant de près les règlements, je vis d'abord que j'avais encore un an pour me préparer, et je savais que, quand on veut, on peut beaucoup en un an. Mais pour arriver à l'École, il faut suivre deux cours préparatoires : l'un, par lequel on com-

mence, est le cours de mathématiques élémentaires; l'autre, plus avancé, est le cours de mathématiques spéciales. Et ces deux cours se tiennent comme les anneaux d'une chaîne. Le premier seul ne correspond qu'à la moitié de l'examen d'entrée : le second suppose le premier et en découle comme conséquence. Or la durée de chacun des deux est d'un an. Je n'avais qu'un an, et il fallait choisir. Évidemment, si je voulais comprendre quelque chose, il fallait suivre le premier; mais, si je voulais être reçu, il fallait suivre le second. Je résolus d'entrer dans le second et de comprendre néanmoins.

J'avais, entre ma philosophie qui s'achevait et l'ouverture du cours de mathématiques, six semaines de vacances.

Je décidai que ce temps serait employé à parcourir les mathématiques élémentaires, et que du reste, arrivé en présence des énigmes du cours spécial, je ferais des

efforts surhumains pour les deviner. Les hommes sont paresseux (me disais-je); ayons un peu d'énergie, et d'ailleurs appuyons-nous sur Dieu, et nous ferons ce qui semble impossible.

XI

Mais, quand il en fallut venir à l'exécution, les difficultés se dressèrent. D'abord, on me traita de fou. Amis et camarades me représentèrent que c'était une entreprise impossible, et une année perdue pour arriver au bout à un échec. Je tins bon, mais voici qui faillit me faire lâcher prise.

J'avais un amour passionné de la philosophie, de la vraie poésie, de l'éloquence de la vérité manifestée par la beauté mâle d'une parole forte : de plus je croyais sentir en moi la séve du talent fermenter avec une puissance toute nouvelle. D'incroyables éloges m'avaient été donnés par un homme célèbre pour mes compositions au concours général et pour mon style : mais,

à part même toute vanité, j'étais attaché par ma vie, et comme par mes entrailles, à ce travail fécond de la pensée philosophique et littéraire, et à mille germes prêts à éclore avec la plus facile culture, culture qui faisait du reste mon grand bonheur. Or il fallait rompre absolument avec toute cette vie dont j'étais plein! Laisser cette séve et ses beautés, et tout usage de ces belles facultés de l'esprit déjà si animées, si fières de leurs forces naissantes, si confiantes dans les riantes promesses et dans l'étincelante lumière de leur printemps! Quitter tout cela, y renoncer absolument pendant trois ans! laisser perdre cette étincelle! laisser mourir ce feu! ne plus regarder ce soleil! entrer dans une froide caverne, pâle demeure de l'algèbre, pour y vivre de craie et de figures géométriques!

Je faillis reculer. Mais, reprenant tout mon courage, et me rappelant qu'il s'agis-

sait de souffrir pour la science, pour la vérité, pour le service de Dieu, je fis à Dieu par un acte énergique et douloureux le sacrifice de ces fleurs, de cette séve, de ce soleil, de ce printemps, de ces promesses et de cette joie! Seigneur! vous me rendrez tout cela peut-être! disais-je, mais aussitôt, au moment de la rupture, je tombai à genoux en sanglotant, et en versant des larmes abondantes.

Ce renoncement en amenait un autre. Il fallait quitter la musique. J'avais appris la musique depuis l'enfance, mais sans beaucoup de travail, sans suite, ni grand succès. Cependant, à dix-sept ans, le sens musical se développa en moi, sous l'influence d'un ami, profond musicien, qui me fit connaître Urhan et quelques autres artistes sérieux. Je buvais avec ravissement et enthousiasme non-seulement le vigoureux nectar des anciens classiques, mais surtout les prodigieuses harmonies du ré-

cent Beethoven que, pour sa part, cette petite école s'efforçait d'introduire, sans s'effrayer de la clameur publique. Là, je devins tout à coup musicien d'esprit et de cœur. J'appris à transposer en musique ce que je savais en littérature et en philosophie. Je vis et sentis les concordances de la musique. Je compris l'identité de la critique littéraire et de la critique musicale. La musique, dès cette époque, est devenue pour moi une compagne, une admirable et ravissante amie, dont l'absence trop prolongée nuit d'ordinaire à mon travail, à mes facultés et même à ma santé (1). Une de mes grandes consolations dans les moments de tristesse et de mélancolie, — car j'étais sorti de la grosse bonne humeur continue, — c'était de prendre mon violon et, bien enfermé, de me laisser aller pen-

(1) Voir dans le livre des *Sources*, au chapitre intitulé *le Soir et le Repos*, ce que le P. Gratry a écrit plus tard sur la musique. (*Note des éditeurs.*)

dant plusieurs heures à tous mes senti ments. Il m'était impossible de choisir le ton ni le mouvement, cela était impérieusement donné du dedans par le cœur.

C'est à quoi il fallait encore renoncer. Mais cela était peu de chose. Voici le plus difficile. J'avais toujours cette fleur qui m'avait été donnée, et je vivais principalement d'amour, d'un amour d'autant plus immense, enivrant, pénétrant, qu'il était absolument pur. Un bel et céleste idéal planait devant moi dans la lumière; et sans oser y réfléchir, je supposais implicitement que c'était là la compagne de ma vie, quoique ce fût, sous tous les rapports, d'une absolue impossibilité. Ce sentiment s'était maintenu à travers les révolutions successives qui s'étaient opérées dans mes idées et dans mon âme. Dieu m'avait fait profondément sentir et voir la vanité de toutes choses! mais j'aimais!

Après avoir promis de consacrer toute

ma vie au service de Dieu, après avoir même pratiquement commencé par le douloureux sacrifice de mes anciennes études, j'avais encore cette chaîne, que rien n'avait jamais essayé d'entamer. Le maître qui me conduisait, l'ange qui traçait ma route, n'avait jamais encore osé, si je puis le dire, toucher à cela !

Mais, peu de jours après le premier sacrifice, étant dans cette même chambre solitaire, où j'avais sangloté en rompant avec ma vie littéraire passée, je fus intérieurement appelé à une vive attention. Je pensais à consacrer en effet ma vie entière à Dieu, bravement, généreusement, à vaincre pour cela toutes les difficultés et à rompre tout lien qui voudrait m'arrêter. Vivre libre pour Dieu : indépendant des hommes, dépendant de Dieu seul !... Tout à coup j'aperçus, pour la première fois, je crois, que mon amour était un lien et un obstacle. A cette vue, je fus consterné, et

sentis mon impuissance absolue à rompre cette chaîne vivante de mon cœur. Je ne le voulais pas. Quant à cela, non ! non !

Mais voici qu'une espèce de souffle vivifiant m'entourait et pénétrait dans ma poitrine, et qu'une voix tout intérieure, d'une extraordinaire noblesse et d'une douceur incomparable, me disait lentement et gravement avec un accent d'une insondable profondeur : — « Ah ! si tu voulais !
« — Je ne peux pas vouloir, répondis-je
« avec beaucoup de douceur et de respect,
« vous voyez bien que c'est impossible. —
« Pourtant si tu voulais! » reprenait la douce voix toujours plus caressante et vivifiante. — Et moi, je faisais la même réponse, en prenant à témoin le ciel entier que c'était impossible. — « Tu n'es point
« obligé à cela, semblait me dire ou l'ange
« ou la céleste Reine qui parlait, mais ce-
« pendant si tu voulais !... » C'étaient toujours les mêmes mots, mais avec un sens

grandissant. Je voyais les immenses conséquences de cette volonté libre, de ce sacrifice qu'on ne m'imposait pas, mais qu'on me conseillait avec d'admirables promesses.... et la merveilleuse conversation se poursuivait ainsi toujours, avec la même demande et la même réponse. D'abord, je ne voulais pas vouloir. Quelque temps après, je voulais bien vouloir, mais sans vouloir encore. Il y avait toujours impossibilité. Mais sous l'insistance croissante de la voix, sous l'émotion de la douce haleine qui me remplissait la poitrine et me gagnait le cœur, j'en vins à dire : « Je ne « puis, mais je ne m'y oppose pas : faites « vous-même; prenez, coupez. . » Et alors, comme si on m'avait mis dans la main un fer tranchant, et comme si on m'avait poussé le bras et pressé la main, je coupai l'artère principale de mon cœur. Je crois encore sentir le froid de cette coupure. C'était fini.

Dans toutes ces scènes intérieures, je n'imaginais rien ; je ne demandais nullement aux anges et au ciel de me faire entendre aucune voix : c'étaient de saisissantes et très-énergiques réalités auxquelles je ne m'attendais nullement, et que je ne préparais assurément par aucun ressort. C'est aujourd'hui seulement, en écrivant ces lignes trente ans après, qu'il me semble que cette voix était peut-être celle de la Sainte Vierge. Oserai-je dire, pour ceux qui liront peut-être cet écrit après ma mort, que j'ai encore le souvenir du son de cette voix, qui d'ailleurs n'avait rien de physique? C'était une incomparable voix de femme d'une beauté, d'une noblesse, d'une douceur, d'une tendresse, d'une intelligence!... sans aucune trace d'imperfection en aucun genre.

XII

Le lendemain de ce jour j'entrai dans une église, l'église de l'Assomption, et je fis vœu de pratiquer les conseils évangéliques. Je fis vœu de ne me point marier, de ne prendre aucun état ; de ne jamais devenir riche ; de ne point m'occuper de mon avenir en ce monde, de chercher uniquement le royaume de Dieu et sa justice ; de rester libre à l'égard de toutes choses, hors la volonté de Dieu, sa justice et sa vérité. Je fis vœu de travailler toute ma vie pour connaître et faire connaître la vérité, et pour tirer de leurs ténèbres le plus grand nombre d'hommes qu'il me serait possible.

Depuis trente ans je n'ai jamais regretté

ce vœu un seul jour. Ce vœu a fait le bonheur de ma vie. J'ai pu pécher de mille manières contre les vertus auxquelles j'avais voulu me vouer, mais je n'ai jamais désiré rompre mes vœux. J'ai toujours voulu les maintenir. J'ai agi en maintes circonstances très-difficiles conformément à ces promesses, de tout mon cœur et de toutes mes forces; j'ai toujours arrangé ma vie pour y être fidèle, et ce vœu a été le sel, la lumière, la force, la bénédiction de ma vie et la source d'une longue jeunesse dans tous les sens du mot.

Au milieu de tout cela, je n'eus pas même la pensée de devenir prêtre. J'avais toujours pour les prêtres le plus profond mépris.

Cependant, avec le respect de Dieu, le respect du genre humain m'était revenu. Je recommençais à croire qu'il y avait eu ou qu'il pouvait y avoir des hommes vraiment grands, et très-élevés dans la lu-

mière. Mais, je les croyais très-rares, très-inconnus, très-cachés.

Un jour, ce jeune homme qui avait été mon apôtre, et qui depuis était entré au séminaire de Saint-Sulpice, me conduisit mystérieusement, et après m'avoir fait attendre cette faveur pendant des semaines, dans une petite maison d'un faubourg où résidait un sage. Lui et moi nous avons cru longtemps en effet que c'était un sage et un homme inspiré de Dieu. C'était en tout cas un homme d'une irrésistible éloquence. Il nous parlait de science, de philosophie et de religion. Il nous répétait souvent avec fermeté : « Quoi qu'il arrive, « ne vous détachez jamais de l'Église « catholique. » Ce mot me donna confiance. Il nous parlait de prodigieuses découvertes scientifiques qu'il avait faites, et d'une grande influence qu'il espérait exercer tôt ou tard pour le bien du genre humain.

Cet homme nous charma pendant longtemps, nous excita au bien, au travail, au dévouement pour la justice et la vérité. J'étais bien souvent obligé de tempérer ses assertions par le correctif du bon sens, de la saine raison, de la foi orthodoxe. Mais il exerçait sur nous une influence profonde, jusqu'au jour où nous découvrîmes, dans la plus irrésistible évidence, que cet homme était un menteur, en même temps un fou et un hérétique. Cependant je dois dire ici qu'à sa mort, il a rétracté tout ce qu'il avait pu jamais dire ou écrire de contraire à la foi, et qu'il a demandé et reçu les sacrements de l'Église catholique. Cet homme avait reçu de Dieu d'étonnantes facultés d'intelligence et de volonté. Il avait les germes du génie et de la sainteté. Par quel prodige s'est-il réduit au rôle d'un admirable charlatan?

J'ai aujourd'hui encore l'humiliation

d'avoir été longtemps séduit par son entraînante éloquence. Souvent, il est vrai, j'avais des doutes sur ce que pouvait être cet homme. Je me demandais : Ne suis-je pas dupe, mais dupe de quoi? Quel mal peuvent me faire ses paroles? Tant qu'il me dira de belles et bonnes choses, je m'en réjouirai, et même, j'en profiterai, Y a-t-il au fond du venin? mon intention est droite, Dieu m'en préservera. « Ceux qui croiront, dit l'Évangile, s'ils boivent quelque breuvage mortel, le poison ne pourra leur nuire (1). » C'est ce qui est arrivé. Je n'aperçois pas le mal que me fit cette fréquentation. J'en retirai au contraire beaucoup de bons fruits. Ce fut une grande grâce de Dieu ; car cet homme eût pu me faire d'irréparables torts. D'ailleurs, si je l'avais écouté sur plusieurs conseils personnels qu'il me donna, et par

(1) Saint Marc, XVI, 18.

lesquels il voulait m'entraîner dans ses travaux et ses entreprises, il eût brisé ma voie et annulé ma vie.

Mais un jour nous découvrîmes en lui le mensonge ; le mensonge formel, soutenu, direct, incontestable. A cette heure même, cet homme cessa d'exister pour moi.

Or, pourquoi avais-je couru ce danger? parce que je méprisais les prêtres, parce que je connaissais mal l'Église, parce que je cherchais les hommes qui parlent en leur nom, et non pas ceux qui parlent au nom de Dieu. Cet homme me séduisait, parce que je le croyais savant et auteur de fort grandes découvertes. Et je méprisais les prêtres, parce qu'ils n'avaient rien inventé. Je ne voyais pas que cet homme qui avait inventé tant de choses, inventait la vérité, pendant que ces prêtres qui n'inventaient rien, se bornaient à transmettre la vérité reçue.

J'étais dans cette erreur que condamne l'Évangile : « Moi, je viens au nom de « mon Père et vous ne me recevez point. « Si quelqu'un vient en son propre nom, « vous le recevez (1). » Je voulais le génie qui découvre la vérité et non l'homme simple qui la transmet. Je ne croyais pas assez en détail à l'Église catholique. Je croyais à ses articles de foi, à ses sacrements, aux livres saints dont elle est la dépositaire ; mais je ne connaissais pas assez le détail de son enseignement, ni son ministère quotidien. Je ne soupçonnais nullement la grandeur et la profondeur de la théologie catholique, ni l'importance des choses que répètent de mémoire, si l'on veut, les pauvres prêtres sans les comprendre.

Il y avait évidemment de l'orgueil dans cette disposition ; mais Dieu daigna me

(1) Saint Jean, v, 43.

conduire de manière à combattre et à détruire en moi, autant que possible, la hideuse et désastreuse racine d'orgueil.

XIII

Je me préparai à l'École polytechnique. Je travaillai cette année-là énormément. Encore perdis-je beaucoup de temps à chercher la philosophie des mathématiques. Ce n'était pas le moment. Arrivé au jour de l'examen, avant de m'y rendre, je me mis à genoux en disant : « Seigneur, mon Dieu ! c'est pour vous « que j'ai travaillé cette année ; je livre le « reste à votre Providence ; si c'est votre « volonté que j'entre à cette École, vous « me ferez recevoir. Sinon, vous me ferez « refuser. » Je fus reçu.

Mais, à peine entré à l'École, je fus éprouvé d'une manière terrible. D'abord le régime était dur. On travaillait depuis

cinq heures et demie du matin jusqu'à deux heures et demie : c'est-à-dire neuf heures de travail continu, interrompus seulement à sept heures et demie par une récréation d'une demi-heure, pendant laquelle on mangeait un morceau de pain. Le premier repas était à deux heures et demie. Mais que travaillait-on? l'algèbre et tout ce qui s'y rapporte. Je l'avais bien prévu. C'était une effroyable privation, et une révolution dans toutes mes facultés. Toute ma séve devait abandonner le côté de l'esprit qu'elle avait vivifié pour nourrir de tout autres organes. Tout donc autour de moi devenait sec, aride, géométrique. Plus d'idées, plus d'élan, plus de poésie, plus d'harmonie, plus de musique, plus de couleur, plus de cœur, plus de vie... la vie devenait un dessin linéaire. Pas un seul ami de cœur à l'École! pas un compagnon intellectuel possible! on était trop loin de s'entendre! Certes, si j'avais pu

descendre jusqu'au fond des cœurs, j'y aurais trouvé des amis; mais les cœurs sont cachés, les surfaces sont souvent impénétrables.

Ce n'est pas que je n'eusse aucun goût pour les mathématiques, ni aucun zèle pour parler de religion et de vérité à mes camarades. Au contraire.

Quant aux mathématiques, j'y entrevoyais de belles choses, et l'expérience suivante donnera une idée de la facilité que j'y avais : je suivis, les yeux fermés, sans voir le tableau, ni prendre aucune note, une leçon d'algèbre de M. Ampère, qui dura près de cinq quarts d'heure. M. Ampère couvrit deux ou trois fois de calculs l'immense tableau. A la fin de la leçon, j'avais retenu l'ordre et la suite des raisonnements et des calculs. J'écrivis le tout.

Pour ce qui est de mes camarades, je leur parlais de choses sérieuses en toute

occasion. Si quelqu'un semblait me regarder de travers à cause de ma religion hautement manifestée, je lui demandais aussitôt un rendez-vous, et je lui reprochais de vivre sans connaître et sans chercher la vérité. Malgré cela, peu de jours après mon entrée à l'École, je fus pris de la tentation d'en sortir. Je résistai à cette tentation. Dieu même, je n'en puis douter, m'éprouvait en ce moment afin de me purifier de mes fautes et de mon orgueil. Ce que je souffris ne saurait s'exprimer et ne peut être compris que de ceux qui auraient souffert les mêmes choses. C'était une tristesse mortelle, ou plutôt c'était une mort. J'avais rompu avec tout ce que j'aimais, et voici même que certains liens se brisaient entre mon âme et celle de mes parents. Je sortais d'un monde où ils voulaient rester.

De plus, je rompais avec mon siècle dans toute la force du mot. Le siècle dont

les passions, les préjugés, les illusions, les enthousiasmes, m'avaient bercé, porté, enivré, m'était maintenant contraire comme je lui étais opposé. Tout était lutte, rupture, brisement, contradiction. Pendant un an, j'avais lutté avec une allégresse triomphante; Dieu remplissait mon cœur de joie et d'espérance. Maintenant, Dieu semblait me livrer à moi-même, me laisser seul, nu, dans les ténèbres et sous le froid. Je vis et je sentis avec terreur mon isolement, ma faiblesse, et je fus privé de toute espérance. Tout était fini pour moi sur la terre. Jamais je n'y aurais une demeure, une famille, un foyer. Et d'ailleurs qu'importait cette terre d'un jour? tout cet univers, toute notre terre ne me paraissait plus qu'un amas de poussière et de boue, et mon corps une plante fanée, jetée sur cette poussière ou cette boue. Je ne voyais plus devant moi que la mort.

Et ce n'étaient pas là des réflexions, c'étaient des impressions. Les réflexions ne sont rien, mais les impressions sont des réalités énergiques qui tuent ou vivifient. J'avais une si universelle terreur, que je me réveillais la nuit en sursaut, croyant que le Panthéon s'écroulait sur l'École polytechnique, ou que l'École était en flammes, ou que la Seine s'engouffrait dans les Catacombes, et que Paris s'y engloutissait. Et quand ces impressions étaient passées, tout le long du jour, sans relâche, c'était une incurable et intolérable désolation. Je touchais au désespoir.

Ma foi, qui était mon trésor et ma vie, ma foi était sondée et comme agitée avec force par l'épreuve; l'espérance était supprimée; l'amour enlevé comme la chaleur dans un rude hiver; l'âme et le cœur glacés, contractés par le froid.

J'étais tenté de dire à Dieu : « Mon « Père, mon Père! pourquoi m'avez-vous

« abandonné? » Je me croyais, en effet, repoussé de Dieu, perdu, damné!!! J'éprouvais quelque chose des souffrances de l'enfer. Je me disais : Nul enfant de Dieu n'a jamais éprouvé cela. C'est le signe malheureusement certain, ou plutôt c'est le commencement réel de la réprobation.

Avant cela, je ne pensais pas même à l'enfer; mon esprit ne s'était jamais porté de ce côté; jamais discours ni réflexions ne m'avaient frappé en ce sens. Je ne tenais pas compte de l'enfer. Maintenant, et tout à coup, je souffrais en quelque sorte ce qu'on y souffre.

Mais ce qui était encore plus affreux peut-être, c'est que toute idée du Ciel m'était ôtée : je n'en pouvais rien concevoir. Le ciel ne me paraissait pas valoir la peine qu'on y allât; c'était comme un lieu vide; un Élysée mythologique, un séjour d'ombres, moins réel que la terre; je n'y

concevais aucune joie, aucun bonheur. Bonheur, joie, lumière, perfection et amour, tous ces mots étaient maintenant vides de sens. Sans doute, j'aurais pu parler encore sur ces choses, mais j'étais devenu incapable d'en rien sentir, d'en rien comprendre, d'en rien espérer, d'en rien croire. Là était la grande et inconsolable douleur!

Un ciel abstrait sur un rocher nu; voilà donc ma demeure éternelle et ma demeure présente!

Je n'apercevais plus, et ne concevais plus en rien l'existence du bonheur ou de la perfection.

Un jour j'eus un moment de consolation, parce que je rencontrai quelque chose qui me parut accompli. C'était un pauvre tambour qui battait la retraite dans les rues de Paris : je le suivais en rentrant à l'école, le soir d'un jour de sortie. Cet homme battait la caisse de telle

manière, du moins en ce moment, que, si difficile et chagrin que je fusse, il n'y avait absolument rien à reprendre. On n'eût pu concevoir plus de nerf, plus d'élan, plus de mesure et de netteté, plus de richesse dans le roulement ; le désir idéal n'allait pas au delà. J'en fus surpris et consolé. La perfection dans cette misère me fit du bien ; je le suivis longtemps. Le bien est donc possible, me disais-je, et l'idéal parfois peut prendre corps !

La possibilité de réaliser le bien en tout sens, le bien pur, la perfection, la félicité pleine, c'était là pour moi la question. Mon désespoir venait de n'y plus croire.

Cet état se prolongeait. Il me paraissait impossible d'en sortir jamais. J'étais consumé de tristesse ; je maigrissais et pâlissais. Après avoir vécu, depuis mon retour à Dieu, dans une immense joie, dans une espèce de plénitude et d'en-

thousiasme habituel, j'étais subitement privé de tout. Dieu m'avait porté et me laissait maintenant aller seul. Dieu m'avait accueilli comme l'enfant prodigue, par une grande fête. C'était maintenant le temps de l'épreuve.

J'étais comme un initié que l'on reçoit d'abord par une fête magnifique, et par un splendide festin. Puis, viennent trois jours de jeûne et de solitude dans les ténèbres d'un caveau. Tout à coup une voix crie : « Soyez fort ; saisissez cet « anneau de fer scellé dans le rocher, et « attachez-vous-y, quoi qu'il arrive. » Aussitôt tout l'édifice semble crouler ; le sol manque sous les pas, l'initié se cramponne à l'anneau, le tonnerre gronde, une tempête se déchaîne ; un vent épouvantable s'engouffre sous la voûte, un torrent envahit les fondements du temple ; les eaux montent : l'initié n'attend plus que la mort ; cependant, s'il se désespère et aban-

donne l'anneau, son épreuve est manquée, il est rejeté du temple. S'il tient bon, il triomphe, et devient le héros d'une seconde fête plus belle que la première.

Pour moi, l'anneau c'était la foi, et la pratique des Commandements de Dieu. Je m'y cramponnai avec force au milieu de terreurs morales que je ne saurais exprimer. Presque sans voir et sans vouloir, je croyais avec ténacité. J'étais comme attaché à Dieu par je ne sais quel acte ou état de l'âme, ou racine de l'âme, plus profond que l'intelligence et que la volonté.

Je communiais tous les dimanches pour trouver quelque force dans le corps et le sang du Sauveur crucifié. De plus, j'avais une soif et une faim continuelles de cet autre corps du Christ qui est l'Écriture sainte et l'Évangile. La vigueur divine du texte inspiré me ranimait un peu.

D'un autre côté, je serais mort s'il m'a-

vait fallu vivre d'algèbre seule. Je pris donc la résolution hardie et difficile de partager, contre tout règlement et même toute possibilité apparente, ma journée en deux parties : l'une pour les études de l'École polytechnique, et l'autre pour me recueillir, pour rentrer dans mon âme, m'occuper de Dieu, lire l'Évangile et méditer en écrivant. Depuis le matin jusqu'à deux heures et demie, je travaillais la science, et le reste du temps jusqu'au soir je ne m'occupais plus que de religion et de philosophie. Je lisais avec avidité l'Écriture sainte, et j'écrivais le journal de mon âme. Là je retrouvais mes anciennes pensées, et je continuais ma vie intérieure. J'écrivais en latin, un peu contre les indiscrets, un peu par goût. Je regrette bien d'avoir brûlé ce journal.

Je continuai cet emploi du temps pendant toute l'année, et n'en passai pas moins mes examens d'une manière suf-

fisante pour monter en première division. J'avais une telle avidité pour l'Écriture sainte que, le lendemain du jour où commencèrent les vacances de la première année, privé que j'étais de solitude depuis un an, je m'enfermai pendant toute la journée dans la chambre d'un hôtel garni pour être seul avec mon Évangile et le lire à mon aise. Ce jour me parut comme une heure. Ce fut un bonheur vrai, profond, une fête.

Mais je reviens à la terrible épreuve. Dieu, ce semble, voulait visiter mon orgueil et l'éteindre dans la souffrance. Je l'affirme, rien ne me faisait alors plus de mal que le souvenir d'une parole ou d'une action entachée d'orgueil. Si quelque pensée de vanité m'arrivait par surprise, c'était comme une douleur aiguë dans tout mon être et dans mon corps. Oui, dans mon corps, et je suppliais Dieu de me délivrer de ce surcroît de souffrance!

Mon unique consolation, et ce qui adoucissait un peu ma souffrance, c'était donc la communion et la lecture de la sainte Écriture. Les hommes n'y pouvaient absolument rien, non plus que mes propres réflexions. Je cherchais dans l'Écriture sainte des lumières pour expliquer ma tristesse mortelle, et pour découvrir, s'il se pouvait, que ce n'était pas le signe ou le commencement de ma réprobation. Je ne conçois pas pourquoi je ne pensai pas même à m'appliquer cette parole du Sauveur mourant en croix : « Mon Père ! « pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Il ne m'entrait pas dans l'esprit d'établir aucune comparaison entre la vie du Sauveur et la mienne. J'ignorais combien notre Rédempteur est homme, et combien il a voulu se faire semblable à nous, et combien nous devons répéter sa vie. Je ne comprenais pas que, venant en moi par la communion, et tombant, lui, Dieu de

pureté, au milieu de mon orgueil et de mon indignité, il avait à souffrir en moi. Je ne savais pas que je ressentais ses souffrances, auxquelles j'étais uni, et qui ne m'étaient tolérables que parce qu'à son tour il les supportait avec moi.

Je répétais toujours : Jamais saint, jamais juste, jamais enfant de Dieu n'a pu souffrir cela ; et je cherchais si quelque prophète, si David, par exemple, n'avait rien souffert d'analogue.

Enfin, je trouvai deux textes qui me furent une consolation, du moins pour ma raison ; car l'impression de la douleur demeurait invincible.

Dans un psaume je trouvai ces paroles qui exprimaient absolument mon état : « Les douleurs de la mort m'ont enveloppé ; « les torrents de l'iniquité m'ont désolé. « — *Les douleurs de l'enfer m'ont cerné*, les « filets de la mort m'ont saisi (1) ! »

(1) Ps. XVIII, 5.

Ce vigoureux texte décrivait mon état purement et simplement. C'était cela. De sorte que le prophète avait souffert les mêmes douleurs que moi.

Mais qu'ajoutait le texte sacré ?

« Dans ma douleur, j'ai invoqué mon « Dieu, j'ai crié vers mon Dieu ! Et Dieu, « de son sanctuaire, a écouté ma voix. »

La parole de Dieu était donc pour moi. Je pouvais espérer. Je pouvais et devais prier. Et je priais avec une force extraordinaire, mais presque sans espoir : « Sei« gneur! si c'est encore possible, écoutez« moi ! »

Non, je n'étais pas fou ; je n'étais pas fou ni malade. Mais je n'en puis douter, je souffrais quelque chose des douleurs de l'enfer, selon le texte du psaume. Je souffrais quelque chose de ce que les âmes souffriront en purgatoire. Quiconque n'a point éprouvé cela ne peut s'en faire une idée.

O mon Dieu! dans votre miséricorde paternelle, dans votre prédilection pour mon âme, vous avez daigné m'envoyer cette épreuve et ce feu purificateur. Comment se fait-il que cette épreuve ne m'ait pas entièrement purifié? Comment se fait-il que j'aie péché depuis?

Enfin je trouvai dans les lamentations de Jérémie la description détaillée de mon état : pas un seul mot qui ne répondît aux détails des saisissantes réalités intérieures qui m'écrasaient. Voici ces strophes terribles et ces plaintes contre Dieu (1) :

« Je suis un homme qui voit sa misère,
« sous la verge de ton indignation.
« Il m'a guidé et m'a fait arriver aux
« ténèbres, et non à la lumière.
« Il a tourné et retourné sa main sur
« moi pendant le jour entier.

(1) Lamentations de Jérémie, chap. III.

« Il a desséché ma peau et ma chair ; il a
« brisé mes os.

« Il m'a emprisonné, il m'a enveloppé
« de fiel et de douleur.

« Il m'a plongé dans un lieu de ténèbres
« comme les morts pour l'éternité.

« Il a bâti une voûte autour de moi et
« contre moi, afin de m'enfermer ; il a
« doublé le poids de ma chaîne.

« Si je crie, et si je le prie, il chasse loin
« de lui ma prière.

« Ce sont des blocs de pierre qui m'em-
« prisonnent, et qui m'ont fermé tout pas-
« sage.

« Il est devenu pour moi comme un
« ours, comme un lion qui s'élance de son
« repaire.

« Il a bouleversé ma vie ; il m'a brisé ;
« il me laisse désolé.

« Il a tendu son arc et il m'a pris pour
« but de ses flèches.

« Il a percé mes reins des flèches de son
« carquois.

« Je suis devenu pour la foule un objet de
« dérision.

« Il m'a rempli d'amertume ; il m'a eni-
« vré d'absinthe.

« Il a brisé mes dents ; il m'a nourri de
« cendres.

« Mon âme a été repoussée de toute
« paix ; j'ai oublié l'existence de tout bien.

« J'ai dit : Mon avenir est détruit ; mon
« espérance en Dieu perdue.

« Vous avez opposé un nuage pour em-
« pêcher ma prière de passer.

« Ma vie est tombée dans un gouffre,
« un rocher a été mis sur moi !

« Les eaux ont enveloppé ma tête ; j'ai
« dit : Je suis perdu ! »

Telles étaient les paroles terribles dont aucune n'était perdue pour moi. Toutes, sans exception, décrivaient avec la plus

étonnante précision, comme avec la plus saisissante énergie, les détails de ma souffrance; détails que je voyais et sentais en moi, pendant que je les retrouvais dans Jérémie. Les hommes ne connaissent pas ces choses. L'Esprit saint peut seul les décrire.

Mais j'attendais la fin, et je trouvai ceci :

« Seigneur! regardez enfin ma misère,
« cette expulsion, ce fiel et cette absinthe!
« Je ne conçois plus que douleurs, et
« mon âme se consume en moi.
« Mais en les recueillant dans mon
« cœur, j'y trouverai mon espérance.
« C'est sa bonté qui fait que je ne suis
« pas encore consumé. Sa bonté n'a pas
« défailli.
« Je commence à le voir : il faut se con-
« fier à lui.
« Mon partage c'est Dieu, avait dit mon

« âme, c'est pour cela que j'attendrai
« Dieu.

« Dieu est bon pour celui qui espère en
« lui, et pour l'âme qui le cherche.

« Il est bon d'attendre en silence le salut
« qui vient de Dieu.

« Il est bon à l'homme de porter le joug
« de Dieu dès sa jeunesse.

« Il se tiendra assis, et solitaire, et en
« silence, pendant qu'il grandit en lui-
« même.

« Il collera sa bouche dans la poussière,
« il demandera s'il faut espérer!

« Il présentera la face aux coups, et se
« rassasiera d'opprobres.

« C'est pourquoi Dieu ne le repoussera
« pas cruellement.

« S'il m'a rejeté, sa bonté sans bornes
« me reprendra

« Ce n'est pas pour son bon plaisir qu'il
« humilie et qu'il rejette les enfants des
« hommes.

« Il n'aime point à fouler aux pieds les
« captifs de la terre.

« Il ne sait point refuser justice à l'homme
« qui paraît devant lui.

« Mais pourquoi murmure-t-il, l'homme
« qui souffre pour ses péchés ?

« Scrutons nos voies, cherchons bien et
« retournons à Dieu.

« Levons nos cœurs vers Dieu, au ciel,
« levons les mains vers lui.

« J'ai vécu dans l'iniquité, et j'ai pro-
« voqué sa colère : c'est pour cela qu'il est
« inexorable.

« Il m'a enveloppé comme d'un nuage
« pour empêcher ma prière de passer.

« Il m'a déraciné et rejeté.

« Mais, ô Seigneur, j'ai invoqué ton nom
« du fond de l'abîme.

« Et tu as entendu ma voix ; ne détourne
« donc plus ton oreille de mes cris et de
« mes sanglots !

« Tu te rapproches enfin quand je

« t'invoque, et tu me dis : « Ne crains « pas. »

« Tu vas juger ma cause, la cause de « mon âme, ô Seigneur, Rédempteur de « ma vie ! »

Ces prodigieuses paroles me saisirent d'étonnement. J'y vis tout mon état et toute mon espérance. Il me parut certain que l'on pouvait sortir de l'état affreux où j'étais. Et vers ce temps, le retour de la vie et de la lumière se fit sentir. Mais ce ne furent point même ces textes qui me guérirent : ce ne pouvait être qu'une opération intérieure et réelle de Dieu. C'est Dieu qui me rendait la vie.

La vie donc revenait peu à peu, après quatre ou cinq mois de mortelles souffrances.

Mais comment, sous quelle forme, avec quels sentiments et quelles idées la vie revenait-elle ?

XIV

O mon Dieu! faites-moi bien retrouver le détail de vos grâces! faites-m'en retrouver l'impression! Aujourd'hui, et plus d'un quart de siècle après, je viens de traverser une nouvelle épreuve qui a ressemblé en quelque chose à la première, et la vie me revient encore sous les mêmes traits. Faites, ô mon Dieu, si mes iniquités n'ont pas été trop excessives, que la vie me pénètre en entier! faites, ô mon Dieu, que j'en puisse verser quelque chose dans quelques âmes! faites, ô mon Dieu, que la vie se répande sur la terre!

La vie donc, ô mon Dieu bien-aimé, la vie me revenait sous forme d'amour : et elle me revenait sous forme d'amour du

prochain. La vie ne me revenait pas sous forme d'amour mystique et solitaire d'un Dieu caché, régnant au loin dans le ciel invisible. Mais elle me revenait sous forme d'amour de mes frères, présents et visibles sur terre. Vous cherchiez à me mettre dans le cœur, ô Jésus, mon maître adoré, mon frère visible, mon divin ami, vous qui depuis deux ans m'aviez nourri plus de cent fois de votre chair et de votre sang, vous cherchiez à me mettre au cœur votre loi, votre loi, dis-je, telle qu'elle est déclarée dans l'Évangile (1); loi d'après laquelle seule on sera rejeté ou sauvé; loi dans laquelle vous nous enseignez que les hommes, les pauvres et les malades, les captifs et les affamés, sont *vous-même,* sont vos propres membres, sont comme le sacrement de votre adorable présence; que celui qui les néglige vous néglige; et que

(1) Saint Matthieu, xxv, 34-46.

celui qui les aime vous aime, que celui qui les sert vous sert.

Et ce n'est pas, ò Dieu, par des discours semblables à des discours humains, que vous cherchiez à ranimer ma vie; c'était par des sentiments substantiels, et des visions pleines de lumière. Ou, pour mieux dire, c'était une seule vision et un seul sentiment.

Peu à peu, j'entrevis, et je vis de plus en plus clairement, presque continuellement, pendant deux ou trois mois, une cité, une ville dont tous les habitants s'aimaient! O Seigneur! ces simples paroles : « une ville « dont tous les habitants s'aimaient », je les ai souvent prononcées au dehors, je les ai racontées de mon mieux (1). Mais elles n'ont jamais fait à personne l'effet qu'elles ont toujours produit et qu'elles

(1) Plusieurs fois, en effet, soit dans ses livres, soit dans ses discours, le P. Gratry a décrit cette cité idéale. (*Note des éditeurs.*)

produisent encore sur moi. On n'a pas vu cette ville. Moi, je l'ai vue.

Dieu d'amour! Dieu d'amour vrai, réel, présent, actuel, substantiel, éternel! vous avez voulu me laisser entrevoir quelque chose de cette Cité où vous régnez. Pendant trois mois, je voyais, je sentais, je portais dans mon cœur et dans ma poitrine, dans mon intelligence et dans mon imagination avec toute la lumière et toute la force de poésie que vous savez donner, quelque chose des beautés et des félicités de cette admirable patrie.

Mais, Seigneur, cette cité n'était pas le ciel même. Oh! non, je n'ai point vu le ciel. J'ai seulement entrevu sur la terre une plus grande réalisation qu'on ne l'a vue encore de votre divine prière : « Que « votre règne arrive; que votre volonté « soit faite en la terre comme au ciel. » J'ai entrevu ce qui pourrait se passer sur la terre si l'on pratiquait l'Évangile, selon

ce qu'enseigne saint Augustin, lorsque dans sa Cité de Dieu il s'écrie : « *Et terras* « *vitæ præsentis ornaret sua felicitate respu-* « *blica, et culmen vitæ æternæ beatissime re-* « *gnatura conscenderet* (1). La société hu- « maine, dans la vie présente, deviendrait « l'ornement de cette terre par sa félicité, « et s'élèverait vers le ciel pour y régner « éternellement. » Oui, Seigneur ! si dans une ville toutes les âmes pouvaient avoir l'amour que vous me donniez alors, il en serait ainsi. Cette ville embellirait la terre, et s'élèverait vers le ciel pour y régner toujours.

Je vivais dans cette ville avec une incroyable félicité. J'en voyais les maisons, les rues, les habitants. Il n'y avait pas là un seul menteur, pas un seul traître ; tous se fiaient à tous ; tous se soutenaient, se défendaient avec ardeur ; la moindre souf-

(1) *De civ. Dei*, l. II, c. 19.

france, la moindre peine accumulait vers celui qui souffrait toute l'énergie de tous les cœurs. Tout était noble, tout était digne, généreux, courageux; tout était plein d'une lumineuse sérénité. La mort régnait encore, puisqu'on était sur terre, mais avec quel espoir, et au milieu de quel amour, de quelles tendresses, de quels hymnes et de quels adieux s'en allaient les mourants! La mort arrachait au mourant et aux vivants une larme et un sourire, et l'on relevait aussitôt la tête avec confiance pour reprendre la marche sacrée, le travail saint vers Dieu. — Dans cette céleste ville, où tous les habitants s'aimaient, tous se rencontraient avec joie, connus et inconnus, et tous voyaient en tous des frères, des sœurs, de même cœur, de même âme, de même sang.

Mon âme entrait dans le détail et rencontrait les hommes dans les rues ou les

places. Je n'oublierai jamais ce groupe de femmes que j'aperçus devant cette petite et humble maison d'un faubourg. C'étaient des moindres de la cité. Mais quelle surnaturelle beauté! quelle royale dignité! quelle gracieuse et sainte contenance! quelle clairvoyante sagesse dans leur regard! quelle lumière purificatrice dans leurs yeux! quelle musique du ciel dans leur voix! quel amour! quel amour dans leur accueil, lorsque je m'avançai vers elles plein de confiance, de bonheur et d'admiration! Je pus comprendre dans leur regard, l'esprit, la vie, et la félicité de la ville sainte.

Je ne puis pas ne pas me souvenir ici de ces grandes paroles de l'Apocalypse: « *Vidi* « *civitatem sanctam, Jerusalem novam, des-* « *cendentem de cœlo a Deo* (1). » J'ai vu la Cité sainte, la Jérusalem nouvelle, des-

(1) Apocal., XXI, 2.

cendre du Ciel et envoyée de Dieu. Et cet hymne de l'Église :

> Cœlestis urbs Jerusalem.
> Beata pacis visio (1).

« Jérusalem! Cité céleste! O bienheu- « reuse vision de paix! » Oui, ce que Dieu me donnait, c'était une bienheureuse vision de paix. C'était l'intelligence, et comme la vue des biens que l'Église de Dieu, la nouvelle Jérusalem descendue du ciel sur la terre, pourrait répandre sur le monde, si les peuples lui obéissaient. Mon cœur et ma raison, mon âme, mon imagination, je dirai presque mes yeux voyaient, sentaient, aimaient, comprenaient ce spectacle. Cette ville était devant moi comme vivante, pendant des mois entiers. L'impression en fut encore très-forte et très-fréquente pendant bien des années ; et du

(1) Office de la fête de la Dédicace.

reste, elle n'a cessé de faire comme le fond de ma vie, de mes idées et de mes sentiments. J'élève toujours mes regards vers cette bienheureuse ville, pour comprendre la vie, la mort, le monde, l'histoire, l'Eglise, l'avenir.

Cette vision m'a rempli d'une joie indomptable et d'une espérance inflexible; malgré les plus cruelles épreuves, cette joie, cette espérance n'ont pas été vaincues jusqu'aujourd'hui. O mon Dieu! faites que je les conserve jusqu'à ma dernière heure, et qu'alors il me soit donné de voir combien cette joie et cette espérance étaient vraies.

XV

Mon Dieu! il faut que je m'entretienne encore un peu devant vous de cette grande grâce que vous m'avez faite. Son principal effet fut l'amour. La joie et l'espérance n'étaient que les compagnes et les suites de ce don principal. Je regardais le monde et le genre humain d'un œil nouveau. Depuis mon enfance, et surtout à l'époque de la première communion, j'avais cru vivre dans une espèce de paradis terrestre, et au milieu des anges. Les hommes me semblaient des anges. Quand j'ai compris ce qu'était le péché, mes yeux se sont ouverts; le ciel et les anges ont disparu. A dix-huit ans, j'avais le plus profond mépris pour tout le genre humain; le monde entier me paraissait une pitoyable vanité, et

il me semblait bon d'en sortir au plus tôt par la mort. Mon retour à Dieu avait été accompagné du désir de travailler pour le bien des hommes. Il y avait zèle, non plus mépris; mais l'épreuve de la tristesse mortelle m'avait comme enlevé l'espérance et la vue de tout bien. Ce monde, et moi-même avec lui, me semblait un rebut, une plante pourrie. Je ne voyais aucun avenir pour la terre, je ne comprenais pas le ciel. Mais, après la céleste vision, je revis le monde et l'humanité dans leur beauté possible, possible au Ciel et sur la terre. Sous la plante fanée, j'ai vu les germes, tout l'éclat possible des fleurs, toute la saveur des fruits à venir. A partir de ce moment, il m'a été impossible de comprendre que l'homme pût employer sa vie à autre chose qu'à cultiver la terre pour la défendre du mal. « *Ut operaretur et custodiret illum* (1) ! » J'ai compris la mission d'Adam, le devoir

(1) Genèse, II, 15.

de l'homme sur la terre. J'ai compris le mot de saint Chrysostome : « Vous n'avez « pas seulement à vous occuper de votre « propre salut, mais vous avez à rendre « compte du monde entier. » (*Non de vestra tantum salute, sed de universo orbe vobis ratio reddenda est*) (1). J'ai compris le Sauveur regardant la moisson terrestre et disant : « Il y a peu d'ouvriers (2). » Je n'ai cessé, et ne cesse de gémir de ce que, dans l'état actuel du monde, un si petit nombre d'hommes comprennent ces choses, et s'y dévouent. On se trompe sur la vie, on se trompe sur le bonheur. La vie est donnée à chaque homme pour qu'il puisse dire à la fin, avec notre maître Jésus : « Mon « Père, j'ai accompli l'œuvre dont vous « m'avez chargé. » *Opus consummavi, quod dedisti mihi ut faciam* (3). Ceci est le devoir.

(1) De Sacerd., l. VI.
(2) S. Matthieu, IX, 37.
(3) S. Jean, XVII, 4.

Mais c'est en même temps le bonheur, l'unique bonheur possible et le plus grand des bonheurs concevables, au-dessous de la félicité du ciel.

Lorsque, dans la Sainte Écriture, Salomon crie : « Vanité des vanités et tout est « vanité (1), » il étonne par la manière dont il semble tout rejeter, même la science, même la sagesse, pour nous apprendre à ne chercher que la joie et le bonheur. Eh bien! cela est sublime et tout divin. C'est l'éternelle et absolue vérité. C'est la vie telle qu'elle me fut montrée alors. C'est la vie telle que je la comprends plus que jamais, un quart de siècle après ce premier enseignement. « J'ai enfin re-« connu (dit le sage) qu'il n'y a rien de « mieux que la joie, et l'œuvre de la vie... « J'ai compris qu'il n'y a rien de mieux « pour l'homme que de puiser le bonheur

(1) Ecclésiaste, I, 2.

« dans son œuvre. Voilà son partage (1). » Cette œuvre est celle dont nous devons tous dire avec notre modèle. « Mon Père, « j'ai achevé l'œuvre dont vous m'avez « chargé. » Voilà la vie! voilà le bonheur!

O mon Dieu! ne pas comprendre que votre terre est cultivable! que vos âmes sont des germes! Ne pas comprendre que l'humanité est le champ de Dieu! (*Dei agricultura estis*) (2); que Dieu le Père est le laboureur (*Pater meus agricola est*) (3), et que nous sommes ses serviteurs, ses amis, ses ouvriers dans ce travail! « *Dei adjutores sumus* (4). » Ne pas voir les immenses progrès implicites, moraux, intellectuels et sociaux qu'a déposés le christianisme dans le monde! Ne pas voir toutes les grandes choses possibles dans toutes les

(1) Eccles., III, 12; III, 22.
(2) I Cor., III, 9.
(3) S. Joann., XV, 1.
(4) I Cor., III 9.

âmes! Ne pas voir l'opération du Verbe qui cherche à les éclairer toutes, en tout temps, en tout lieu! Ne pas voir, dans l'ame, l'image de Dieu, et la capacité de posséder Dieu! Ne pas aimer d'amour toutes les âmes! Ne pas voir que Jésus dit et a dit à chacun : Je t'aime! Je veux verser mon sang pour toi!

Permettre, quand on peut l'empêcher, que les hommes se méprisent, se haïssent et se tuent! Que les nations soient divisées par d'indignes aveuglements et des haines incurables! Que les hommes, au lieu de se soutenir tous entre eux contre la nature rebelle, contre les fléaux et la mort, et avant tout contre le mal, source des grands fléaux et de la mauvaise mort, que les hommes, dis-je, consument leurs forces à se détruire, chacun par la luxure et par la volupté, et à détruire autrui par l'avarice, l'orgueil, la colère et la haine!

O Dieu! je ne demande pas que tous les

hommes, je ne demande pas que beaucoup d'hommes, dès aujourd'hui, comprennent ces évidences plus visibles pourtant que le jour! Non, ce serait trop. Mais je demande, ô Dieu! qu'un plus grand nombre d'hommes, que les meilleurs, que ceux qui sont déjà sur le chemin de la lumière, ouvrent les yeux, et voient enfin où est la vie, la joie, l'amour, le chemin, le devoir, le bonheur.

Et quant à l'espérance de voir, sur terre, les hommes meilleurs et plus heureux; d'y voir quelque rayon du ciel; de voir la république terrestre, par sa félicité, faire l'ornement de ce beau monde que Dieu nous a donné à cultiver, et commencer à montrer quelques traits de la divine cité; pourquoi cette espérance n'emplit-elle pas le cœur et ne le fait-elle pas bondir?

O mon Dieu! au moment où j'écris ceci (1854), voici le monde bien accablé; la

terre entière est enveloppée par le fléau du choléra ; la famine nous désole ; une guerre cruelle soulève l'Occident contre l'Orient ; toutes les nations sont divisées ; la guerre sociale est toujours prête à éclater, toujours de plus en plus terrible. La haine contre l'Église devient en beaucoup d'hommes acharnée, inflexible, invétérée. Eh bien ! c'est en ce moment même que le vicaire de Jésus-Christ, loin de désespérer du monde, élève la voix, et ose en face de l'univers entier demander ceci : « De « mettre fin aux guerres dans le monde « entier, d'apaiser toutes les divisions entre « les puissances chrétiennes, de donner « aux peuples la paix, la concorde, le re- « pos, de donner aux puissants le zèle « pour propager la Foi, source de tout « bonheur pour les hommes; de délivrer « enfin les peuples de tous les maux « qui les accablent, et de verser partout « la joie et la prospérité, et tous les

« dons du ciel pour ramener à Dieu les « cœurs (1). »

O divin cri d'espérance sorti de la bouche du chef spirituel du monde! N'est-ce pas Dieu, n'est-ce pas Jésus-Christ qui parle par cette bouche? Qui osera dire encore : Le monde est fini; — la terre est perdue, flétrie, ruinée sans ressource; — il n'y aura plus d'ordre, plus de paix, plus de foi; — couvrons notre tête d'un linceul, et gémissons sur les ruines du globe, en attendant la dernière heure? — Qui osera encore parler ainsi?

(1) Deum orare et obsecrare non desistimus ut auferat bella usque ad finem terræ.

XVI

C'est donc ainsi, par cette céleste et bienheureuse vision, que Dieu me rendit la vie, la santé, l'espérance, la joie, l'amour, et me combla de tous les biens.

Une seule chose aujourd'hui me demeure incompréhensible et trouble mon bonheur. C'est que j'aie pu pécher depuis, et que je n'aie, ce me semble, jusqu'à présent, tiré aucun parti de toutes ces grâces. Qu'ai-je fait de toutes ces divines données, de toutes ces admirables préparations de Dieu? Qu'ai-je fait de cette joie, de cette ardeur, de cet élan, de cet amour dont Dieu remplissait ma jeunesse?

J'ai à faire une bien triste réponse; je suis plein de larmes, plein de honte et de

douleur ! Mais il faut le dire et le confesser pour l'utilité d'autres âmes que Dieu pourrait conduire par la même voie. Je le déclare donc : j'ai perdu une partie de ces dons, partie peut-être immense, parce que je suis demeuré pécheur, et ne suis pas devenu saint.

Qu'est-ce qu'un saint? C'est un homme à qui Dieu fait des grâces analogues à celles que j'ai rapportées, et qui y correspond. Cet homme alors devient un instrument de Dieu pour le salut des hommes, il influe sur son siècle et sur le monde. (*Dabo ei potestatem super gentes*) [1]. Et moi, ô Dieu! j'ai paralysé la plus grande partie de ces grâces ; et j'ai été paralysé par mes péchés dans presque tout le bien que j'eusse pu faire.

Si quelqu'un lit ces lignes après ma mort, ou même avant, qu'il ait pitié de moi et prie pour moi! — Mais il faut dire

(1) Apocal., II, 26.

aussi que les hommes sont souvent paralysés par autrui, et que le travail même des ouvriers, dans le champ de Dieu, est détruit et enlevé aussitôt par les méchants (*Qui abstulerunt labores eorum*) [1]. Peut-être beaucoup de mes efforts ont-ils été ainsi neutralisés. Si donc je n'ai jamais rien fait de bon, d'utile en apparence, du moins je ne veux pas pour cela perdre courage : peut-être ai-je contribué parfois, par certains efforts de prière et de bonne volonté, à la résistance générale de l'Église contre le mal, et à son travail secret dans les fondements de la société. Peut-être aurai-je été ce soldat qui n'a rien fait, mais qui s'est tenu à son poste, qui a offert et exposé sa vie, et qui, en cela, a pu contribuer au succès d'une bataille. Dieu le veuille!

(1) Sagesse, v, 1.

XVII

Après l'heureuse issue de la terrible épreuve et le retour de la paix et du bonheur, je terminai ma première année, puis ma seconde année d'études à l'École polytechnique, et je fus admis dans les services publics. Mais je donnai ma démission sans consulter personne; et malgré ma famille et mes amis, et les instances du gouverneur de l'École, je persistai dans cette démission. Je n'étais plus du monde, je ne pouvais absolument suivre aucune de ses carrières.

Là, il me fut cruellement douloureux d'avoir à contrister, presque à désespérer, mon père, ma mère et ma sœur. Mes parents, sans aucune fortune, s'étaient épui-

sés pour me donner, jusqu'à vingt-deux ans, la plus complète éducation. J'avais entre les mains la carrière la plus recherchée; j'avais *l'épaulette d'or,* ambition de toute la jeunesse. Je rompais absolument tout mon avenir visible, par un acte qui avait presque le caractère de la folie. Passer pour fou m'était indifférent, mais contrister ceux que j'aimais était affreux.

Il me fallait une ténacité, une énergie, et même une violence de résolution qui, aujourd'hui, m'étonnent et m'effrayent presque. Mais je devais obéir à Dieu, je n'avais pas le choix. Je suppliai Dieu, en mon cœur, d'avoir pitié de mes parents, de les consoler, de les éclairer, de ne jamais les laisser manquer de rien sur la terre, de pourvoir à l'avenir de ma sœur, puisque j'étais maintenant comme mort pour eux. Et de fait, un an après, mon père fit un héritage inattendu qui le mit complètement à l'aise, et lui permit de quitter un

emploi fatigant ; et ma sœur, presque en même temps, se maria d'une manière très-heureuse à un homme de bien qui lui apportait plus de fortune que mes parents n'en espéraient.

D'ailleurs, j'avais prévu ces déchirements de cœur, et c'était une des causes de ma mortelle tristesse de l'année précédente. Je supportai la douleur présente avec courage. Je dis à mon père que je n lui demanderais plus d'argent ; qu'en conscience je n'en voulais plus recevoir ; e j'entrai dans ma carrière inconnue sans rien posséder que quelques livres et mes vêtements, sans aucun but déterminé, sinon de ne travailler que pour Dieu.

Plein de joie de retrouver la solitude, l'Écriture sainte, la méditation libre, je m'enfermai dans une petite chambre d'un hôtel garni, d'où je ne sortais que pour aller voir quelques amis, afin de les ramener à Dieu. J'attendais d'ailleurs, et cher-

chais à quoi il plairait à Dieu de m'employer. J'attendis ainsi pendant six mois, priant beaucoup Dieu de m'éclairer. Je passai surtout la semaine sainte dans ma chambre à prier, dans une retraite sévère, ne mangeant que du riz cuit à l'eau, sans autre assaisonnement que du sel, sans pain, sans autre boisson que de l'eau. C'est pendant ce temps, ou très-peu après, que la Providence parut m'indiquer la voie. Un vénérable prêtre vint me voir et me raconta avec chaleur, qu'il y avait à Strasbourg un groupe composé de quelques jeunes hommes de mon âge, qui vivaient en commun, et avaient précisément les mêmes dispositions, les mêmes désirs que moi. D'après tout ce qu'il me dit, je crus entrevoir qu'il y avait là comme une oasis où l'on cherchait à réaliser quelque chose de la ville sainte que j'avais rêvée, et dont la vue m'avait rendu la vie. J'y courus, et c'est là que je trouvai ces jeunes gens, au

nombre de cinq, ainsi qu'une admirable et sainte personne que j'appellerai simplement Marie, et qui était alors âgée de soixante ans. Elle avait au plus haut degré l'habitude du recueillement, une surprenante intelligence, le goût de la science, et, ce qui me plut et me frappa surtout, un grand espoir dans l'avenir du monde et de l'Église.

Voici en peu de mots son histoire (1).

(1) La personne dont il est question ici est Mlle Humann, sœur de l'ancien ministre des finances, sous Louis-Philippe. Ce fut elle qui, par ses entretiens, eut le bonheur de ramener à la foi chrétienne M. Adolphe Bautain, alors professeur de philosophie à la faculté des lettres de Strasbourg. Devenu prêtre, l'abbé Bautain fut le chef de ce petit groupe de jeunes hommes auxquels s'adjoignit Alphonse Gratry, en sortant de l'École polytechnique. Dans un des ouvrages qu'il a publiés peu de temps avant sa mort (*la Chrétienne de nos jours*, lettre 15e), M. l'abbé Bautain, vicaire général de Paris, a donné les plus touchants détails sur Mlle Humann et fait connaître l'influence bénie qu'elle exerçait sur les âmes. La mémoire de cette sainte personne est restée en vénération dans la ville de Strasbourg. M. l'abbé Carl, ancien directeur de Juilly, et mort prêtre de l'Oratoire, était son neveu. (*Note des éditeurs.*)

Pendant la Terreur elle avait vingt ans. Un saint prêtre, qui fut depuis évêque de Mayence et qui exposait chaque jour sa tête pour continuer son ministère à Strasbourg, lui avait confié une mission bien extraordinaire, celle d'être dépositaire du Saint-Sacrement, et de le porter sur son cœur. L'âme de la jeune fille s'éleva dans ce contact à un ardent amour de Dieu : elle fit vœu d'être à Dieu seul, et de consacrer toute sa vie et toutes ses forces à son service. Elle fut fidèle à ce vœu. Tant que vécut l'évêque de Mayence, elle s'employa aux œuvres qu'il lui prescrivait; mais, quand ce saint évêque fut mort, elle se retira bien attristée, à Strasbourg, dans une petite maison qui lui appartenait, pour y prier et se reposer, en attendant l'heure où Dieu l'appellerait aussi à lui. Mais là, son frère (homme connu, qui fut depuis ministre de Louis-Philippe) lui amena un jour un jeune et brillant professeur de philoso-

phie fort éloigné de la religion, et que toute la ville admirait. Le professeur commença à exposer éloquemment le tissu d'erreurs, d'ignorances, de malentendus, et de raisonnements abstraits, qui forment le fond ordinaire de l'esprit antireligieux. La sainte se mit à pleurer, ne répondit rien, et pria bien ardemment pour le pauvre jeune homme. Mais, peu de temps après, elle le soigna dans une cruelle maladie, puis peu à peu lui révéla une science supérieure de l'homme et de l'âme, le soumit à l'Évangile et l'adopta, devant Dieu, comme son fils. Celui-ci, entièrement changé, voulut se consacrer à Dieu tout entier, et ne tarda pas, dans son ardent prosélytisme, à entraîner dans la même voie plusieurs jeunes hommes, âmes nobles et fortes qui avaient été ses élèves. Ceux-ci m'ont dit depuis qu'ils avaient été entraînés beaucoup moins par le professeur que par la sainte. C'est ce qui m'ar-

riva aussi. Je n'avais pas, comme on l'a vu, à être attiré au service de Dieu, mais j'avais à chercher où je le servirais. Dès mon arrivée, ces messieurs m'avouèrent leur projet déjà concerté avec l'évêque d'entrer dans l'état ecclésiastique, de vivre en commun, de consacrer leur vie à l'étude chrétienne des lettres et des sciences, et à l'éducation. Le premier point était précisément mon but. J'admis l'autre comme excellent. Au même instant, je vis que rien ne s'opposait à mon entrée dans la même vie, et je pris aussitôt ma résolution.

Rien n'était plus distingué que cette réunion. Ces jeunes hommes avaient tous renoncé à un bel avenir; plusieurs étaient riches, ce qui, comme je l'ai remarqué depuis, est un obstacle presque absolu au dévouement complet de toute la vie, et de toutes les forces. Mais eux avaient vaincu même la richesse, ce que j'ai peu retrouvé depuis. Tous étaient remplis d'esprit et

d'instruction, et jamais je n'ai rencontré ailleurs tant d'ardeur, ni pareille générosité.

On s'était donné sans réserve jusqu'à la mort et jusqu'au sang pour la vérité, pour Dieu. J'étais peu digne, en bien des choses, d'être comparé à ces belles âmes; mais je ne restai point en arrière de dévouement, et je me donnai tout entier, avec un indicible enthousiasme, à cette œuvre naissante où je voyais une immense portée pour le bien. — De fait, c'était un germe que la main de Dieu, je le crois encore, avait planté, et arrosait de ses bénédictions. Impossible de dire ici tout ce que ce petit groupe renfermait d'amour, d'espérance, de ressources en tout genre, ce qu'il y avait d'ardeur, ce qu'il y avait d'élan, et quelle atmosphère du ciel enveloppait et couvait cette moisson.

Mon cœur débordait de joie. Me voici donc, en effet, dans le ciel et au milieu des

Anges, me disais-je. Et de temps à autre, je remerciais Dieu du fond de mon âme, de verser tant de grâces sur ses enfants dévoués.

Quant à la sainte, que nous appelions notre mère, l'autorité de sa vertu, de sa piété profonde, de sa belle intelligence et de son grand cœur était sans bornes. Elle était l'âme, la chère âme de notre petite réunion. Elle était pour nous ce que furent autrefois pour d'autres sainte Gertrude, sainte Brigitte et sainte Catherine de Sienne. C'était, comme ces grandes saintes, une mère des ouvriers de Dieu. C'est par elle surtout, après Dieu, que cette divine parole : « Ils n'avaient qu'un cœur et « qu'une âme, » tendait à se réaliser parmi nous. Dieu du moins le voulait, et nous donnait pour cela bien des grâces.

La pieuse et généreuse mère, voyant le grand amour que nous avions tous pour elle, craignait parfois que l'on n'agît trop

pour lui plaire, et pas assez simplement pour Dieu ; et elle employait divers moyens pour éprouver la force d'âme de ses fils, et voir s'ils étaient capables de vivre, d'agir, de mourir pour Dieu seul. Voici un jour le moyen qu'elle employa à mon égard.

« Je sais, me dit-elle, votre extrême af-
« fection pour vos frères et pour moi ; mais
« je crains que notre union ne soit pour
« vous un but plutôt qu'un moyen. Je ne
« sais si vraiment vous aimez Dieu par-
« dessus toutes choses, et si vous avez la
« force de vivre et de travailler pour lui
« seul, sans tendresses humaines, comme
« aussi sans gloire humaine.

« Ici votre cœur est heureux, et par vos
« travaux vous pouvez espérer quelque
« réputation parmi les hommes. Auriez-
« vous la force de sacrifier tout cela, si
« c'était la volonté de Dieu ? Or, je pense
« parfois que votre vocation est de mener

« une vie très-humble, très-cachée en pré-
« sence de Dieu seul. Peut-être êtes-vous
« appelé à vivre d'une vie tout intérieure,
« à ne jamais rien écrire, à sacrifier toute
« votre science, et tous vos goûts philoso-
« phiques, à ne jamais parler de Dieu qu'à
« de pauvres gens de la campagne. Par
« exemple, vous avez vu à l'entrée des
« Vosges le pauvre couvent du Bischen-
« berg (1). Aimez-vous assez Dieu pour
« vivre et mourir là, si Dieu le veut? Je
« vous demande d'y penser. Je crois que
« cette vie serait bonne, que le sacrifice
« serait grand et agréable à Dieu; et je
« pense qu'il faut essayer. Ne vous en-
« gagez pas cependant; faites un noviciat,
« et éprouvez votre vocation. L'année ré-
« volue, vous vous déciderez, après m'en

(1) C'était un couvent de Rédemptoristes (congrégation de saint Alphonse de Lignori). Les religieux viennent d'être dispersés par ordre du gouvernement prussien. (*Note des éditeurs.*)

« avoir parlé. Mais d'abord, prenez vingt-
« quatre heures de réflexion pour me dire
« si vous voulez ou non essayer ce novi-
« ciat. Et il ne faut l'essayer que si vous
« êtes décidé à rester, dans le cas où Dieu
« le voudrait. »

Eh bien! Dieu, en effet, m'avait fait la grâce de l'aimer, du moins en ce temps, par-dessus toute chose. Provoqué au nom de l'amour de Dieu seul, je me recueillis profondément, et, la nuit suivante qui fut à peu près sans sommeil, je discutai la terrible question. Puis-je, oui ou non, pour l'amour de Dieu, m'enterrer pour toute ma vie dans cette solitude? C'était pour moi la même chose que de consentir à mourir le lendemain. — Soit! la question est donc celle-ci : puis-je donner ma vie pour Dieu? Puis-je la donner demain? J'eus le bonheur de répondre — *oui*. Dès ce moment, sans aucune arrière-pensée, je dirigeai mon cœur et mon esprit dans ce

sens, avec la conviction que je passerais ma vie entière au Bischenberg.

Je me présentai donc dans l'humble cloître comme postulant. Mon principal sacrifice était de quitter ma mère et mes frères. J'avais perdu, l'année précédente (1828), la bien-aimée mère de mon enfance. Grande et profonde épreuve ! Mais là, dans le recueillement et la solitude, je retrouvai ceux que j'aimais plus vivants, plus réels, plus aimés, que lorsque je vivais au milieu d'eux. C'est là que je compris surtout la communion des âmes, et ces espèces de lignes électriques qui mettent souvent les hommes comme en contact, sans égard aux distances. Je continuai réellement à vivre d'une vie commune, intérieure et profonde, avec les âmes et les esprits de ma chère famille adoptive.

Je n'ai jamais été si heureux de ma vie que pendant cè séjour au Bischenberg. Tout, au dehors, y était rude, pauvre, en-

nuyeux, stérile en apparence; mais je vivais d'une vie intérieure véritable. J'étais en société intime avec mes amis, et peut-être avec des âmes inconnues ; j'étais plein de joie, surtout le vendredi, jour de grande solitude et de grand silence. J'étais même gai et rieur comme un enfant.

Une fois, dans un rêve, il me sembla qu'un ange me disait d'une voix pénétrante ces mots : — « Renoncement complet ! » — Et cette voix dont je me rappelle encore l'effet, répétait ce mot ; et dans son ton et son accent, était exprimée toute la profondeur du sens mystique de ces mots : renoncement complet ! c'était un sens terrible ! c'était la pleine acceptation de la mort; mais d'une mort, il est vrai, pleine de promesses et d'avenir, d'une mort qui est la mort de la mort, et le commencement d'une vie pleine. Je fus mis en demeure d'accepter cette mort. Je l'acceptai. Et, toujours dans le rêve, je m'étendis sur la

terre pour mourir, et la mort passa sur moi.

C'est aussi dans cette maison qu'un matin, ayant une faim des plus vives, je reçus comme un ordre intérieur de jeûner. Cela me parut presque impossible; mais j'obéis. Alors je pris l'Écriture sainte et je lus pendant toute la matinée. Je voulus relire une bonne fois l'épître de saint Paul aux Hébreux, qui était pour moi un scandale; car elle me paraissait dénuée de sens. Je pris le texte grec et à côté la Vulgate. Je relus d'un bout à l'autre l'épître. L'inintelligible épître était devenue un fleuve de lumière. Cette lecture a déposé pour toujours une idée mère dans ma vie : l'idée du temps comparé à l'éternité, et de la vie présente comparée à la vie à venir.

O mon Dieu! je me souviens trop bien, et je consigne ici le souvenir des rares époques de ma vie où j'ai été pour un moment fidèle à vos grâces et à vos inspira-

tions. Et je ne parle pas de cette perpétuelle indocilité, de cette habituelle lâcheté qui fait que je n'ai presque rien compris de ce que vous avez voulu me dire, et presque rien réalisé de tout ce que vous vouliez de moi. O mon Dieu! faites que maintenant, pendant les jours qui me restent à vivre, je sois moins indocile et moins lâche. Faites que les longues époques d'un coupable sommeil ne reviennent plus! faites surtout que *jamais* le péché ne vienne rompre et briser ma vie! Pardonnez-moi, Seigneur, mes péchés et mes crimes! Réparez, s'il se peut, tout le mal que je me suis fait, et que j'ai fait à votre cause.

XVIII

En 1830, quelques jours après la révolution de Juillet, les religieux du Bischenberg se dispersèrent. D'un autre côté l'évêque de Strasbourg (1), voyant venir des temps difficiles, proposa à notre petite réunion une œuvre de dévouement. « Venez « m'aider, mes chers amis, nous avait-il « dit; venez tenir mon petit séminaire : « votre science, votre zèle, serviront uti- « lement la religion. » On accepta. Je fus rappelé par l'évêque et aussi par *la mère de famille :* on me chargea de professer la rhétorique au petit séminaire, ce que je fis pendant quatre ans.

(1) C'était Mgr de Trevern. (*Note des éditeurs.*)

Mais je me hâte de reprendre le récit de l'histoire intérieure de mon âme.

La vie intérieure est plus réelle que la vie extérieure. La vie, à la surface, est moins vraie, moins pleine qu'au centre. Répandu dans toutes les choses du monde par son corps et ses sens, on n'aime pas, on ne sent pas; on dort, on végète, on ne vit pas. Recueilli dans son âme, séparé de toutes choses en apparence, mais rapproché de Dieu, on sent, on aime; on aime Dieu, les idées, les hommes, les âmes, les choses, la nature, la vie. Pourquoi les hommes ne cherchent-ils pas davantage à vivre ainsi? Pourquoi se trompe-t-on toujours si grossièrement sur le bonheur? On en poursuit l'ombre, on on perd la substance. Cela est connu, mais néanmoins on va toujours, on reste dans les traditionnelles stupidités de la routine de ce monde; on ne travaille point à relever le monde, la famille, la cité, le genre humain entier vers une vie

plus vraie, vers celle qu'apporte l'Évangile et dont on ne veut pas.

Mais c'était là par la grâce de Dieu, depuis plusieurs années, tout mon désir, tout mon espoir. J'avais donné à cette cause, à ce travail de l'Église sur le monde, mon esprit, mon cœur et ma vie. Or, dans cette vie mystique dont je viens de parler, je ne déviais pas, j'étais en pleine activité pour ce but, j'agissais, je souffrais, je priais, je pensais, et j'aimais selon mes forces pour l'*édification de la ville sainte*. Les efforts intérieurs des volontés, la prière des esprits, le cri des cœurs, tout cela n'est jamais perdu ; ce sont là, au contraire, les sources vives des forces qui peuvent soulever le monde vers une vie plus élevée. L'état d'une âme et son mouvement intérieur se répand jusqu'aux extrémités de la terre, et entre, comme force composante, grande ou petite, dans tous les mouvements de l'univers. Donc nos ardents désirs et nos ardentes

prières, à cette époque, n'ont sans doute pas été perdus.

Je disais, et je me suis toujours dit : Il doit sortir de l'Évangile une science et une société. Et là, au milieu de ces belles âmes et de ces belles intelligences, je m'attachais avec ardeur, avec espoir, avec la plus incroyable ténacité, à la solution de ce problème : *les hommes peuvent-ils s'entendre et s'aimer?* Les hommes peuvent-ils s'aimer et n'avoir qu'un cœur? Peuvent-ils s'entendre et n'avoir qu'un esprit? Peuvent-ils, en arrivant à l'unité d'esprit et de cœur, fonder la divine cité que j'ai vue, fonder cette science et cette société qui doivent sortir de l'Évangile? Et j'entendais tout cela sans trop d'utopie, et j'entrevoyais des possibilités que j'entrevois encore aujourd'hui, et auxquelles je crois aujourd'hui plus que jamais.

Nous nous aimions; et si l'union, seulement à ce degré, était plus répandue sur

la terre, ce serait un grand don du ciel. Nous nous aimions et nous cherchions à nous entendre. Mais il est encore plus difficile de s'entendre que de s'aimer. Néanmoins, il y avait entre nous de grandes facilités à l'union intellectuelle. Et je croyais avoir devant les yeux la pure et belle lumière dans laquelle nous nous unirions, dans laquelle nous travaillerions en commun toutes les sciences, pour les ramener à leur source, selon le mot de saint Paul : « *instaurare omnia in Chri-* « *sto* (1). »

Cet espoir me comblait de joie, et j'étais bien décidé à tout faire et à tout souffrir pour le réaliser.

Pour le moment, nous donnions toutes nos forces à la direction du petit séminaire de Strasbourg. Ce qu'on y déployait de vigueur et de zèle, ce qu'on y supportait

(1) Ephes., I, 10.

de fatigue n'est pas croyable. Quand je commençai à professer la rhétorique, j'étais convaincu que la parole ne fatigue pas. Je pouvais parler avec chaleur pendant une journée entière. J'en abusai. Je faisais quatre heures de classe par jour; je tenais l'étude, je surveillais la récréation, je conduisais les élèves à la promenade. En promenade, en récréation, je causais continuellement avec eux, je faisais la prière du soir qui durait un quart d'heure, je disais mon bréviaire à haute voix. Aussi, à la fin de la première année, j'avais les organes de la voix blessés et ulcérés. Le repos eût pu me guérir. Mais le chef, qui sous ce rapport s'est d'ordinaire cruellement trompé, n'ayant jamais connu par lui-même la fatigue, m'engagea au nom du dévouement à continuer. Et moi, voyant mon dévouement mis en question, et sachant bien d'ailleurs que j'étais blessé, que les organes de la voix étaient

ulcérées jusqu'au sang, et que chaque mot et chaque syllabe me coûtait un douloureux et dangereux effort, que ma brillante santé était perdue si je continuais, et enfin que ma vie était en danger, je continuai pourtant. Un jour, sentant que le fardeau me tuait, je dis en moi-même : Pourquoi pas? Si j'étais officier d'artillerie, je devrais mourir sur mes pièces, sauf contre-ordre. C'est ce que je dois faire ici. — Un soir, après m'être roidi pendant tout le jour contre une fatigue extrême, je tombai sans connaissance par épuisement. Je fis une petite maladie et repris mes fonctions.

XIX

A travers mes quatre années de labeurs classiques au petit séminaire, j'avais de mon mieux poursuivi la recherche intérieure du vrai. Mais déchargé de ce fardeau, et fort peu employé au pensionnat, je commençai à travailler seul, à écrire, à méditer de la manière la plus féconde. Dieu daigna bénir six années de travail théologique, philosophique et scientifique qui commencèrent alors. Je travaillais la théologie et la philosophie réunies, la scolastique et la mystique prises ensemble, et le tout comparé à toutes les sciences que je pouvais connaître, ou que j'apprenais pour combler les lacunes. Je travaillais avec prières, avec larmes. Je suppliais

Notre-Seigneur de me donner la lumière sainte, la lumière utile. Ces mots du Seigneur : « Sans moi vous ne pouvez rien « faire (1), » étaient sans cesse présents à mon esprit.

J'étudiais, j'écrivais, en demandant sans cesse au Verbe divin de m'éclairer. Quand mon travail semblait devenir moins fécond, je tombais à genoux et suppliais Notre-Seigneur, avec d'ardents soupirs et les plus vives instances, de revenir et de m'éclairer. Je travaillais en vue de la mort, en vue des souffrances du monde. Je demandais à Dieu un peu de lumière, de lumière chaude et vivifiante, afin de pouvoir en communiquer quelque chose aux pauvres hommes si malheureux, si aveugles, si abîmés dans les ténèbres. Je demandais surtout l'amour, et la connaissance des conditions dans lesquelles les hommes peuvent s'unir.

(1) Saint Jean, xv, 5.

Ce qui est admirable, ô Seigneur, c'est qu'à travers ces douze années où j'étais surchargé de travail extérieur, vous n'avez pas laissé tarir le cours vivant de ce travail intérieur de mon intelligence vers vous. Vous m'avez fait la grâce de fournir en même temps deux carrières, de vivre de deux vies, l'une au dehors, l'autre au dedans. Surtout pendant les six dernières années, surtout pendant les deux dernières, le cours d'eau vive que votre bonté me donnait était devenu un torrent. Le besoin du travail, de la prière et de la méditation ; le besoin de voir de plus près et d'écrire ce que j'apercevais, était devenu irrésistible ; le mouvement du travail intérieur durait toujours ; très-souvent il durait la nuit pendant le sommeil. Et le jour, au milieu des enfants, je les regardais de mes yeux, mais en même temps je continuais à voir le beau spectacle intelligible qui me suivait partout.

J'avais peu d'heures libres chaque jour. Cependant j'avais le matin trois heures de suite, de sept à dix. Je n'oublierai jamais avec quelle impatience j'attendais celui qui, à sept heures, me rendait la liberté; la profonde douleur que j'éprouvais lorsqu'il tardait de trois minutes, et ma reconnaissance lorsqu'il venait deux minutes trop tôt. Je remontais dans ma chambre avec la plus agile impétuosité : je déjeunais, je crois, en moins de deux minutes, et en même temps je prenais la plume pour écrire les choses dont j'étais plein.

C'est alors que j'écrivis environ quinze ou vingt grands cahiers in-folio, sans rature et comme sous la dictée : on les trouvera dans mes papiers; c'était pour moi seul; ce n'étaient parfois que de simples études sur des questions douteuses; je méditais en cherchant, non en dogmatisant. Dans ces pages, il y a des contradictions. Souvent j'arrivais à l'inverse de

ce que j'avais d'abord supposé. Mais j'écrivais toujours dans un ardent amour de la vérité, avec prières presque continuelles, avec soupirs et avec larmes(1). Dès que la lumière pâlissait ou semblait disparaître, je tombais à genoux et disais avec un ardent désir et une foi vive : — Venez, Seigneur ! sans vous je ne puis rien faire.

Je ne puis douter que dans ces prières Dieu ne m'ait plus d'une fois béni, et ne m'ait montré la lumière.

L'ai-je bien vue ? N'y ai-je rien mêlé ? C'est ce dont je ne suis pas juge. . . .

. . . .

. . . .

Plus tard, dans les dernières années de sa vie, le P. Gratry entreprit d'achever ce travail, et particulièrement de classer d'une manière méthodique les résultats auxquels il était arrivé par trente années de

(1) A cette époque de la vie du P. Gratry (1830-1842) appartiennent les *Méditations inédites,* que nous publierons aussitôt après le présent volume. (*Note des éditeurs.*)

méditations théologiques et philosophiques. Ce fragment trouvera sa place dans un volume de Mélanges *qui sera ultérieurement donné au public. Contentons-nous de dire ici, au moment où cette biographie est interrompue, que, après la dispersion du groupe de Strasbourg, le P. Gratry vint à Paris et fut chargé de la direction du collége Stanislas, qu'il garda jusqu'en* 1847, *époque à laquelle il fut nommé aumônier de l'École normale, par Mgr Affre.*

Les pages qui suivent font connaître les principaux incidents de sa vie et ses œuvres depuis cette année 1847 *jusqu'à sa mort.*

LE P. GRATRY,

SES DERNIERS JOURS,

SON TESTAMENT SPIRITUEL,

PAR LE

P. ADOLPHE PERRAUD,

Prêtre de l'Oratoire et Professeur en Sorbonne.

LE P. GRATRY

SES DERNIERS JOURS

SON TESTAMENT SPIRITUEL

Testor Jesum et sanctos ejus, me nihil in gratiam, nihil more blandientium loqui, sed quid dicturus sum pro testimonio dicere.

(S. HIERON., *Ep.*, 108, nº 2.)

Les nombreux amis du P. Gratry savent que j'ai eu la triste consolation de passer auprès de lui les neuf derniers jours de sa vie, de lui donner au moment décisif les suprêmes bénédictions de l'Église, de recevoir son dernier soupir, et de lui fermer les yeux.

Beaucoup d'entre eux savent également ce que le P. Gratry était pour moi depuis le temps de ma jeunesse.

Pour ce double motif, de tous côtés, dès

que sa mort a été connue, on s'est adressé à moi ; on m'a supplié de recueillir mes souvenirs et de ne pas garder pour moi seul les trésors dont m'avait enrichi un si long et si intime commerce avec cette grande âme. En outre, j'étais à peine arrivé de Montreux, que Mgr l'archevêque de Paris, qui, à mon départ pour la Suisse, m'avait chargé de ses plus affectueuses recommandations pour l'illustre malade, m'invitait à écrire le récit de cette mort dont il m'avait été donné d'être le témoin. Comment ne pas obéir sans retard au désir exprimé par notre vénérable archevêque ? Comment ne pas répondre à l'attente anxieuse de tant d'amis qui, n'ayant pu faire leurs adieux au P. Gratry, étaient d'autant plus impatients de connaître des détails sur lesquels la mort a mis une sorte de consécration ?

C'est donc la douce et paternelle autorité de notre premier pasteur, ce sont les

légitimes exigences de l'amitié, qui me mettent la plume à la main et vont me dicter ces pages.

Moi-même, d'ailleurs, je veux demander à ce travail une consolation et un adoucissement à ma douleur. Si les souvenirs que je vais évoquer me font mieux mesurer l'étendue de notre perte, ils me donneront aussi, par un contact plus intime avec ce grand cœur, la force de soutenir sans défaillance la dure épreuve de la séparation. Après sa mort, comme pendant sa vie, plus encore peut-être, le P. Gratry sera toujours l'apôtre de l'espérance. En conversant encore une fois avec lui par ces pieuses réminiscences, je compte recevoir pour moi, et je voudrais partager avec d'autres, ces élans de courage que le Père savait si bien communiquer à tous ceux qui l'entouraient, et qui faisaient de son commerce un perpétuel *sursum corda !*

Bien entendu, il ne peut s'agir ici de

raconter la vie du P. Gratry, ni de se livrer à une étude de critique philosophique et littéraire, pour analyser ses ouvrages et marquer la place qu'ils tiendront dans le mouvement intellectuel de ce siècle. Ces travaux viendront à leur heure, et ils demanderont autre chose que ces pages hâtives, écrites au lendemain des funérailles.

Je viens seulement aujourd'hui payer un tribut de reconnaissance et d'affection filiale au prêtre vénéré que Dieu mit sur mon chemin dans les jours de ma jeunesse, pour me conduire à la grâce inestimable du sacerdoce. Je veux recueillir quelques souvenirs qui aideront à le mieux connaître; et, m'inspirant d'une des plus constantes préoccupations de celui que nous pleurons, je voudrais, avec la grâce de Dieu, faire tourner au bien, à la consolation, au solide progrès des âmes qu'il a tant aimées, ce que je vais essayer de dire de la sienne.

I

J'ai commencé à connaître le P. Gratry l'année qui suivit sa nomination à l'aumônerie de l'École normale, et où j'étais moi-même admis à cette école dans la section des lettres (1847). Il venait de quitter la direction du collége Stanislas, dans laquelle il avait succédé à ce regretté Mgr Buquet que nous conduisions, il y a trois semaines, à sa dernière demeure. On dirait que le premier des deux amis, parti de ce monde pour s'aller reposer au sein de Dieu, a fait signe à l'autre de le suivre, et l'a comme pris par la main.

C'étaient en effet deux amis; et déjà, pour tous ceux qui ont connu Mgr Buquet, ce cœur si sacerdotal et si bon, auquel

Mgr l'archevêque rendait naguère l'hommage le plus autorisé et le plus touchant, ce sera faire l'éloge du P. Gratry de dire que son prédécesseur dans la direction du collége Stanislas, devenu vicaire général de Paris, puis évêque, était resté pour lui l'ami dont la fidélité inébranlable, suivant la parole des Livres saints, fut pour le Père une protection, une consolation et une force (1). Personne n'avait été plus à même que Mgr Buquet, pendant son long passage aux affaires, d'apprécier les inestimables services rendus à la religion et aux âmes par cet apologiste, dont les ardentes convictions s'alliaient à une charité plus ardente encore ; qui n'employa jamais d'autre violence pour attirer les hommes à sa foi que de leur faire sentir qu'il les aimait; qui sut toujours montrer dans la doctrine de Jésus-Christ, non-seu-

(1) Amicus fidelis, protectio fortis : amicus fidelis, medicamentum vitæ et immortalitatis. (Eccli., VI, 14, 16.)

lement la vérité éternelle, mais aussi et surtout la loi de l'éternel amour.

Il n'y a pas encore six semaines, je rendais visite au vénérable prélat dans son modeste appartement de la rue Férou. Il sentait déjà un malaise précurseur de la maladie qui devait nous l'enlever si rapidement. Je me rappelle dans quels termes affectueux il me demanda des nouvelles du pauvre malade de Montreux, et avec quel cordial abandon il m'exprima son estime et sa sollicitude pour lui. L'évêque de Parium est mort le mercredi 17 janvier; le P. Gratry est mort le mercredi 7 février. Je puis le répéter : l'un des deux amis semble n'avoir précédé l'autre que pour lui préparer une place auprès de lui dans le royaume de la lumière et de la paix : *Vado parare vobis locum.*

Quand je commençai à connaître le P. Gratry à l'École normale, en 1847,

j'avais dix-neuf ans, il en avait quarante-deux. Chose étrange, dans un siècle si fécond en précocités intellectuelles qui, pour avoir eu trop grande hâte de se produire, ne produisent rien de durable et de bon, et n'aboutissent la plupart du temps qu'à de pitoyables avortements; chose plus étrange encore pour un homme déjà préparé à la difficile mission d'écrivain, le P. Gratry n'avait encore rien publié. Jusqu'alors, sa vie s'était tout entière écoulée dans la paisible obscurité des établissements d'éducation.

Élève très-brillant des colléges de Tours et de Paris, lauréat des concours généraux de 1823 et de 1824 (1), élève de l'École

(1) En 1823, prix d'honneur de rhétorique; en 1824, second prix d'honneur de philosophie, plus le premier prix de dissertation française. On trouvera dans les *Annales des concours généraux* les deux dissertations couronnées. Le sujet de la première était : *De auctoritate sensus intimi et rationalis evidentiæ*; le sujet de la seconde : *De l'association de nos idées et de son influence sur nos habitudes intellectuelles et morales.*

polytechnique, longtemps professeur de rhétorique au petit séminaire de Strasbourg, aussi versé dans les sciences mathématiques et naturelles que dans les lettres antiques et modernes, doué d'un esprit très-actif et très-préoccupé des besoins du siècle, il semble que l'abbé Gratry aurait dù, depuis longtemps déjà, être mêlé à ces grandes luttes d'idées et de doctrines où il était appelé à conquérir la première place.

Mais, par une modestie dont le charme rehaussait singulièrement son talent, l'abbé Gratry ne semblait nullement pressé d'attirer l'attention du public. En attendant que la Providence lui donnât le signal et lui frayàt sa voie, il se préparait en silence, accumulait par l'étude les richesses intellectuelles dont il devait plus tard faire part à ses frères, et creusait au dedans de lui-même, par de continuelles méditations, ces sources d'eaux vives

qui devaient jaillir un jour avec une si grande abondance et désaltérer tant d'âmes (1).

Toutefois, sans avoir encore rien écrit pour le public (2), l'abbé Gratry jouissait d'une grande autorité sur le personnel de l'École normale (3). Maîtres et élèves, tous sentaient en lui un homme supérieur, admirablement préparé à remplir le ministère délicat que lui avait confié Mgr Affre.

(1) Aqua profunda ex ore viri, et torrens redundans fons sapientiæ. (Prov., XVIII, 4.)

(2) Son premier ouvrage, publié en 1848, lui fut inspiré par la sanglante tragédie des journées de juin et la mort de Mgr Affre. Il était intitulé *Catéchisme social*, et était précédé des lettres d'approbation de trois évêques, membres de l'Assemblée constituante : Mgr Le Graverend, évêque de Quimper ; Mgr Parisis, évêque de Langres, et Mgr Fayet, évêque d'Orléans. Ce petit volume passa presque inaperçu. Il a été réimprimé l'année dernière sous le titre de *les Sources de la régénération sociale* (Paris, Girard, 30, rue Cassette). On y trouve en germe la plupart des grandes idées morales que le Père devait reprendre et développer plus tard dans ses autres livres.

(3) L'école avait alors pour directeur M. Dubois (de la Loire-Inférieure), ancien député, et pour sous-directeur des études littéraires, M. Vacherot.

En effet, si exigeant qu'on pût être en fait d'érudition scientifique, il fallait compter avec cet ancien élève de l'École polytechnique, auquel étaient familiers les plus hauts problèmes des mathématiques et de l'astronomie, et qui allait souvent s'en entretenir avec ses illustres amis Ampère et Cauchy. Si versé qu'on fût dans les lettres et dans la philosophie anciennes, on s'apercevait bien vite que l'aumônier de l'École connaissait Aristote et Platon aussi bien que saint Augustin et saint Thomas, et les classiques de la Grèce et de Rome à l'égal de nos grands auteurs du dix-septième siècle. Par-dessus tout, il avait le don de parler à un auditoire difficile le langage le plus propre à concilier aux idées chrétiennes le respect et l'estime de ceux mêmes qui n'avaient pas encore le bonheur de les partager.

Ce sont ces conférences du P. Gratry à la chapelle de l'École normale qui,

en me révélant son âme, m'attirèrent à lui (1). Sa parole, simple, forte, vibrante, toute nourrie de la substance de l'Évangile, pleine à la fois de science et de poésie, d'enthousiasme et de raison, éloquente sans phrases, belle de forme comme l'antique, conciliait admirablement avec les dogmes immuables ces idées et ces aspirations qui s'approprient aux besoins de chaque siècle et qui ont rendu l'Église apte à instruire, à guérir et à sauver tous les temps. C'était bien l'apôtre qui, suivant la parabole évangélique, savait faire sortir de son âme, pour enrichir les autres âmes, les trésors anciens et les trésors nou-

(1) Que de fois il nous a cité ces lignes de Joubert : « Il n'y a de beau que Dieu, et après Dieu, ce qu'il y a de plus beau, c'est l'âme, et après l'âme la pensée, et après la pensée la parole. Or donc, plus une âme est semblable à Dieu, plus une pensée est semblable à une âme, et plus une parole est semblable à une pensée, plus tout cela est beau. » (*Pensées de Joubert*, II, p. 38.) Je trouve dans ces lignes la définition très-exacte et comme la photographie de la parole du P. Gratry.

veaux : *Profert de thesauro suo nova et vetera* (Matth., XIII, 52).

J'avais entendu auparavant de grands orateurs, et j'avais senti plus d'une fois le glaive de leur éloquence aller, comme dit saint Paul, jusqu'à la moelle de l'âme (1). Je dois dire cependant que cette parole du P. Gratry, qui n'était qu'une conversation sur les choses de Dieu, me pénétrait et me remuait davantage. Vis-à-vis de lui, il n'y avait point à se mettre en garde contre les artifices de la rhétorique ; il les ignorait ou les dédaignait, et, précisément à cause de cela, il atteignait très-sûrement ce fond des cœurs où sa parole laissait après elle je ne sais quel inexprimable malaise mêlé aux plus fortes émotions, un profond dégoût de tout ce que la vie présente a de vulgaire et d'incomplet, avec le besoin de

(1) Vivus sermo Dei, et efficax, et penetrabilior omni gladio ancipiti et pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus, compagum quoque ac medullarum. (Hebr., IV, 12.)

contempler de plus près, et de posséder plus intimement celui qui est à la fois la souveraine vérité, la beauté idéale et le souverain bien.

Quand on l'avait entendu, on voyait le christianisme sous un jour tout nouveau ; on apercevait les harmonies de la doctrine révélée avec tout ce qu'il y a de plus grand dans la raison, on se sentait invinciblement attiré par le désir de devenir meilleur et plus pur, afin de pouvoir pénétrer plus avant dans l'intelligence de cette divine philosophie.

J'ai dit ailleurs (1), et je demanderai la permission de rappeler ici en peu de mots, dans quelle situation religieuse le mouvement de 1848, qui suivit de quelques mois mes premières relations avec l'abbé Gratry, avait mis l'École normale.

(1) Dans la notice nécrologique que j'ai consacrée à la mémoire de l'abbé Cambier, mort en Chine, mon condisciple à l'Ecole normale, et plus tard mon confrère à l'Oratoire.

C'était le temps de ces universelles et interminables discussions auxquelles on aurait pu donner pour titre comme à certaines thèses fameuses du moyen âge : *De omni re scibili.* En effet, je ne sache pas une question de littérature, de morale, de politique, de philosophie, de religion, d'économie sociale qui ne fût agitée dans cette réunion de cent et quelques jeunes gens arrivés tous à l'âge où les grands horizons de la pensée et de la vie se dévoilent presque tout d'un coup à l'homme de vingt ans, lui inspirent le désir de tout savoir, et mettent l'intelligence dans cette sorte d'ivresse où l'on peut dire que, tour à tour et tout à la fois, elle aime à douter de tout et ne sait douter de rien.

On pense bien que les mystères du christianisme, son histoire, ses institutions, ses pratiques, ne trouvaient pas plus grâce que le reste devant cette ardeur de critique et cette liberté de discussion qui pou-

vaient changer d'objet, mais ne changeaient pas de méthode. N'avions-nous pas alors un maître de conférences qui employait plus de vingt leçons, d'une audition un peu pénible, à nous démontrer la non-authenticité des œuvres d'Homère et la non-existence du personnage connu sous ce nom? Le procédé qu'une critique plus ennuyeuse que dangereuse appliquait à ces vieux problèmes d'érudition classique, d'autres s'en emparaient et s'en faisaient des machines de guerre contre le caractère révélé du christianisme et contre la divine mission de son fondateur. Mais, si l'Évangile avait des contradicteurs et des adversaires passionnés, il comptait aussi des soldats et des défenseurs résolus. De là, un travail incessant de polémique auquel on apportait de part et d'autre toute la franchise et toutes les audaces d'un âge qui n'a pas encore appris à se ménager par intérêt, qui a en horreur les

démarches cauteleuses, les réticences hypocrites, les opinions dissimulées, et rachète du moins par sa sincérité ses intempérances d'opinion et de langage.

Au milieu de ces luttes de tous les instants, ceux qui tenaient à honneur de défendre le drapeau de la foi chrétienne sentirent bien vite le besoin de concerter leurs efforts ; et, pour ne pas laisser le dernier mot aux objections des incrédules, de travailler à fond ces grands problèmes religieux autour desquels se livraient de si ardents combats.

L'abbé Gratry ne demandait pas mieux que de nous seconder dans une entreprise qui répondait si bien à ses aptitudes d'apologiste et à son zèle d'apôtre. Habitués par nos travaux de l'École à aller toujours droit aux textes originaux et aux sources, nous n'avions qu'à être guidés par un théologien pour apprendre la tactique de cette sorte de guerre sacrée. Avec quelle

ardeur on étudiait ces questions! Quelle joie, quand un de nous avait trouvé dans l'Écriture et dans les Pères quelque réponse victorieuse à la difficulté soulevée la veille! Archimède n'aurait pas dit avec un enthousiasme plus sincère son fameux εὕρηκα, quand nous avions mis la main sur ce texte décisif dont on nous avait contesté l'existence, et notre cher aumônier n'était le dernier ni à être informé de nos découvertes, ni à nous apprendre le secret d'en tirer parti.

C'est alors, et grâce à cette fermentation intellectuelle, que plusieurs d'entre nous entrevirent ce qu'il y aurait de fécond pour l'apologétique et pour le développement de la science chrétienne, dans une association libre d'hommes habitués aux recherches de l'érudition fécondée par la prière, qui se réuniraient pour travailler en commun tous ces problèmes religieux et moraux si violemment controversés de

nos jours, et qui, forts de la bénédiction promise par le Sauveur « à ces deux ou trois rassemblés en son nom (1), » formeraient un groupe d'ouvriers évangéliques, uniquement voués à la mission de défendre et de propager la foi par la parole et par la plume.

Cette idée ne fut d'abord qu'un germe latent dont la forme définitive n'apparaissait clairement à personne, pas même à celui qui nous encourageait le plus à la garder fidèlement dans nos cœurs. C'est cependant cette idée qui, fécondée par la grâce de Dieu, devait décider de la destinée et de la vocation de plusieurs d'entre nous.

J'ai déjà dit ces choses lorsque, il y a six ans, j'ai écrit quelques pages sur un témoin et un acteur de ces événements, notre camarade Cambier, sorti de l'École normale en 1851, et mort quinze ans après en Chine, où il avait été, comme mission-

(1) Matth., XVIII, 20.

naire apostolique, porter la lumière de l'Évangile.

Mais j'y dois revenir aujourd'hui, pour essayer de faire comprendre ce que notre vénéré maître était pour nous, quelle influence son caractère, sa foi, ses convictions exercèrent sur plusieurs des âmes confiées à ses soins ; jusqu'à quel point il fut, dans cette aumônerie de l'École normale, un apôtre tout dévoré de zèle pour la vérité chrétienne, et soufflant de son cœur dans d'autres cœurs la flamme dont il était consumé lui-même : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur?* (Luc., XII, 49.)

Oui, vraiment, c'était en paroles de feu qu'il nous exhortait à porter nos pensées et nos désirs au-delà des fragiles espérances de cette vie, nous apprenait au prix de quels combats et de quels déchirements intérieurs il avait passé de l'incrédulité à la foi, et de la simple profession de cette

foi au besoin de la communiquer par l'apostolat, et enfin qu'il nous décrivait la joie profonde, toujours grandissante, dont la source s'était ouverte en lui le jour où il s'était consacré pour toujours à Jésus-Christ et aux âmes dans le sacerdoce.

Près de vingt-cinq ans se sont écoulés depuis ; mais ces paroles de notre maître se sont gravées au fond de mon âme en caractères ineffaçables, et je redirais encore aujourd'hui ce que nous nous disions alors les uns aux autres, lorsque, comme les disciples d'Emmaüs, nous échangions nos impressions : « Est-ce que nos cœurs ne brûlaient pas au dedans de nos poitrines tandis qu'il s'entretenait avec nous dans le chemin et qu'il nous expliquait les Écritures? » *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur nobiscum in via et aperiret nobis Scripturas* (1) ?

Mais que dire de cette action plus ca-

(1) Luc, XXIV, 32.

chée, qui s'exerce, non plus par le discours public destiné à tous, mais par l'exhortation individuelle allant directement aux besoins de chaque conscience, et créant ce commerce intime des âmes sur lequel le christianisme a mis une auréole toute divine, et dont il a fait une des plus grandes forces qui soutiennent le monde moral ?

C'est alors que l'abbé Gratry commença d'être pour plusieurs d'entre nous ce qu'il demeurera toujours, même à travers l'abîme de la mort et de la tombe, un père, un vrai père; c'est-à-dire, non-seulement le conseiller le plus sûr et le plus compatissant, l'ami le plus ferme et le plus tendre, mais l'homme à la parole féconde qui forme et développe Jésus-Christ dans les âmes, pour les conduire à la virilité de la vie chrétienne.

Monter, monter plus haut, monter encore, monter toujours ;

Aller de l'égoïsme au sacrifice, de la vie naturelle à la vie transfigurée, du bien au mieux ;

Creuser dans son âme par le recueillement et par une attention plus fidèle à la grâce divine de nouvelles profondeurs ;

Se renoncer toujours davantage pour entrer davantage dans la vie universelle de la charité ;

Nourrir sa pensée de la substance de la pensée divine, en faisant chaque jour à la lecture des saintes Écritures, et particulièrement de l'Évangile, une place privilégiée au milieu même de la vie la plus laborieuse ;

Trouver dans la prière, dans la pureté de la vie, dans des relations plus fréquentes avec Jésus-Christ vraiment présent dans l'Eucharistie, le moyen infaillible de connaître mieux la vérité et de devenir plus capable de la communiquer aux âmes ;

Avoir pour ces âmes rachetées du sang d'un Dieu, un amour généreux, tendre, dévoué ;

Ne rester étranger à aucune des souffrances de l'humanité, et se pénétrer à leur égard des sentiments de celui qui avait « compassion des foules » : *Misereor super turbam !*

Telle était bien la direction que l'aumônier de l'École normale imprimait à ces jeunes catholiques de vingt à vingt-cinq ans, qui venaient étudier avec lui le secret de leur vocation, et auxquels il rappelait souvent tout cet ensemble d'idées par ce mot de l'Évangile : « Mon ami, montez plus haut ! » *Amice, ascende superius !*

O maître et père bien-aimé, il y a peu de temps, elle m'est revenue au cœur, cette parole que vous nous répétiez aux jours déjà lointains de notre jeunesse ! C'était l'avant-veille de votre mort ! Déjà vous étiez entré dans le grand silence. J'étais

agenouillé près de ce lit qui allait devenir le théâtre de votre agonie ! Je ne sais comment je fus amené à vous rappeler quelques-uns des souvenirs de notre vie d'autrefois, et à vous remercier de tout le bien que vous aviez fait à mon âme, puisque Dieu s'était servi de vous pour l'appeler à l'honneur inestimable et à l'immense bonheur du sacerdoce. Avant de vous demander votre bénédiction, je vous redis, pour vous encourager dans vos angoisses et vos souffrances, la parole du béni Sauveur : « *Amice, ascende superius !* »

Le surlendemain, cette même parole était doucement murmurée à l'oreille de votre âme ; mais ce n'était plus une bouche mortelle qui vous l'adressait, c'était l'ange libérateur qui venait vous dire, de la part du maître : « Mon ami, montez plus haut ! »

Et vous nous avez quittés !

II

Quelques années après, cette idée de travail en commun, au service de la science chrétienne, n'était plus seulement une vague idée et une généreuse aspiration de quelques jeunes gens, encore indécis sur leur vocation définitive. Dieu nous donnait de la voir réalisée dans cet Oratoire à la fondation duquel le P. Gratry prit une si grande part en 1851 et 1852.

Ici, il vaut mieux que je le laisse parler lui-même. Dans le beau livre qu'il a consacré à la mémoire d'Henri Perreyve, il a raconté, mieux que je ne saurais le faire, ce que furent les commencements de cette entreprise :

« Il se trouva qu'un jour, avec une émo-

tion profonde et une joie qui ne peut se décrire, ce groupe d'amis unis en Dieu prit possession de sa terre promise, laquelle était un humble toit capable d'abriter sept personnes. Le rêve était réalisé, en son germe, du moins. C'est là qu'ils allaient vivre ensemble, prier ensemble et travailler ensemble.

« Alors se déroulèrent, dans l'enthousiasme d'une vie naissante, quelques années de vrai bonheur, de vie intime et fraternelle, d'amitié sainte, de véritable fécondité d'esprit et d'âme.

« Là, les intelligences sentaient qu'elles étaient bien pour étudier ensemble la vraie philosophie à la fois théorique et pratique, et pour entrer dans la théologie à la fois par le cœur et par l'esprit (1). »

Certes, ceux qui ont connu intimement, comme moi, Henri Perreyve et le P. Gratry, peuvent se faire une idée du réel

(1) Le P. Gratry, *Henri Perreyve*, p. 106.

bonheur de cette vie dont ces belles âmes étaient comme le foyer lumineux et ardent. Non, il est impossible de se rappeler sans une émotion profonde ces ravissants souvenirs, cette bienheureuse vision de paix, *beata pacis visio,* cette cité intellectuelle et cordiale « où tous se comprenaient et s'aimaient », où tous avaient la ferme volonté de devenir d'humbles serviteurs de la vérité chrétienne, en attendant que les plus jeunes pussent, à l'exemple de leurs aînés, en devenir les apôtres.

De plus en plus, dans ce commerce intime des esprits et des cœurs, notre maître devenait un père pour nous, un vrai père, qui nous faisait vivre de la vie de son intelligence, et nous associait à ses travaux, non comme ses ouvriers et ses serviteurs, mais comme ses enfants.

Il achevait alors d'écrire sa *Connaissance de Dieu.* Il y a tel chapitre de ce livre dont la rédaction n'a été définitivement arrêtée

par sa plume qu'après que chacun de *« ses enfants »* y avait apporté son contingent de recherches, de textes trouvés dans les livres, ou de pensées dues à la méditation. C'est par cette méthode que furent étudiés en particulier tous les problèmes de philosophie et de théologie impliqués dans la haute et délicate question des rapports de la foi avec la raison.

Plusieurs jours étaient donnés à chacun pour y penser dans le silence de la prière et dans le recueillement du travail. Puis on se réunissait, on examinait les divers points de vue de la question, on les discutait, et d'ordinaire on tombait d'accord sur la solution définitive. Alors le Père, se renfermant pendant ses longues matinées de travail, écrivait ces pages où son âme et sa pensée, suivant une comparaison qui lui était familière, était comme un épi tout plein d'autres pensées et d'autres âmes, et, par là même, d'autant plus fécond.

Sos une autre forme, ses homélies à la chapelle de l'Oratoire étaient une heureuse provocation au travail en commun sur les grandes idées de la foi. Mais alors le petit cénacle s'élargissait. Nous, *les enfants*, employés aux cérémonies du saint sacrifice, ou cachés derrière l'autel, nous buvions avidement ces paroles qui renouvelaient chaque dimanche dans nos cœurs les meilleurs souvenirs et les plus généreux enthousiasmes du premier appel. Les fidèles aussi recevaient leur part du travail et de la méditation en commun. Le Père recommandait instamment à ses auditeurs qu'ils eussent grand soin de lire d'avance pendant la semaine, et d'étudier pour leur compte, la page de l'Évangile qui devait être commentée dans l'homélie du dimanche suivant. Il voulait par là établir entre son auditoire et lui une véritable communion de pensées et de sentiments, et rendre plus efficace l'action de

la parole apostolique en la faisant précéder et préparer dans chaque âme par ce travail de recherche et de prières personnelle. Cela revenait toujours au procédé fondamental de nos grands mystiques : ramener les âmes du dehors au dedans, pour les élever ensuite, de degré en degré, à des hauteurs nouvelles, *ab exterioribus ad interiora, ab interioribus ad superiora.*

Les homélies de la chapelle de l'Oratoire ont été faites plusieurs années de suite (1). Dire qu'on s'y écrasait est à peine une métaphore. Partout où une chaise pouvait être placée, et souvent jusque sur les degrés de l'autel, on introduisait un auditeur de plus. M. Guizot fut vu plus d'une fois dans cette humble chapelle où se pressait l'élite intellectuelle et politique de

(1) J'ai recueilli par des notes très-complètes celles qui furent faites depuis le premier dimanche de l'Avent 1853 jusqu'au jour de la Pentecôte 1854. Je ne tarderai sans doute pas à donner au public ces vingt-cinq homélies, qui me paraissent destinées à faire encore beaucoup de bien.

la société parisienne. M. de Montalembert était un des plus assidus à venir entendre cette parole si vivante, dont le grand orateur politique et l'ami du P. Lacordaire faisait tant d'estime. Le 4 décembre 1853, deuxième dimanche de l'Avent, le P. Gratry avait commenté le chapitre de l'Évangile de saint Matthieu où Notre-Seigneur Jésus-Christ appelle saint Jean-Baptiste « plus que prophète ». L'homélie achevée, et le Père rentré dans sa chambre, on lui remit une carte; c'était celle de M. de Montalembert. L'illustre comte y avait écrit au crayon ces paroles, expression si délicate de son admiration émue : *Plus quam prophetam !*

Plus tard, le 12 mars 1854, second dimanche de Carême, on venait d'apprendre la mort sinistre de l'infortuné M. de Lamennais, et tout Paris était consterné. Le P. Gratry expliqua l'évangile de la Transfiguration où il est question du possédé

qui se jetait tantôt dans l'eau et tantôt dans le feu, que les apôtres ne purent guérir, et qui fut amené au Sauveur. Le Père fit une saisissante application de ce passage à l'homme qui, après avoir, en 1818, presque nié les droits légitimes de la raison sous le prétexte dangereux d'exalter ceux de la foi, avait fini par méconnaître tout ensemble l'autorité de la foi et les principes de la raison, et s'était définitivement jeté dans le plus dangereux des panthéismes et dans le socialisme le plus exalté. « Les disciples, disait le P. Gratry, ne purent guérir ce malheureux possédé, et Jésus leur reprocha de n'avoir pas eu assez de foi. Et nous aussi, sans doute, si nous avions eu plus de foi, nous aurions guéri ce malade. Mais qui nous dit que le Sauveur Jésus ne l'a pas guéri au dernier moment? Oui, peut-être à la dernière heure, Jésus aura touché ce pauvre malade et chassé le démon : peut-

être, alors, il sera redevenu libre et il aura bien choisi ! »

Dans les accents de cette foi si vive et de cette incomparable charité on a tout entière l'âme du P. Gratry.

Une autre fois, le Père s'adressait spécialement aux jeunes gens mêlés dans l'auditoire, les conjurait de dédaigner les faux biens et les fausses joies de ce monde, de poursuivre avant tout l'avénement du royaume de Dieu, d'avoir faim et soif de justice et de vérité. Et à ceux qui venaient lui promettre de faire en ce sens un effort sérieux, à quelque temps de là, il remettait, en souvenir de leur engagement, une petite croix d'argent sur laquelle il avait fait graver ce mot du Sauveur dans l'Évangile : *Esurivi,* « J'ai eu faim. »

Chère petite croix, je ne doute pas qu'elle ne soit encore fidèlement portée sur plus d'un noble cœur. Si ces lignes tombent sous les yeux de ceux qui reçurent alors

des mains du Père ce symbole d'une croisade toute de lumière et de charité, prêchée pour vaincre les ténèbres et le mal, que ceux-là, en souvenir du bien-aimé Père, renouvellent devant sa mort et devant sa tombe le serment d'avoir toujours faim de bonté, de beauté, de vérité, pour eux, pour leurs frères, pour le monde tout entier!

Hélas! qu'est devenu ce printemps de notre vie sacerdotale? Qu'est devenu lui-même ce groupe d'intelligences et de cœurs si fortement liés ensemble par des amitiés toutes divines (1), et où l'unique passion était d'établir le règne de Jésus-Christ dans le monde? Avec la marche du temps, que de déceptions, que de désillusions amères, que de douloureuses séparations! Henri Perreyve est mort, il y a

(1) Oui, c'est bien là que s'appliquait ce beau mot de Bossuet : « L'amitié est un commerce pour s'aider à mieux jouir de Dieu. »

sept ans, dans toute la fraîcheur de la vie, et déjà dans tout l'éclat du talent. Le P. Cambier est mort en Chine, un an après, en annonçant l'Évangile aux infidèles. D'autres qui s'étaient joints au groupe primitif, attirés par la communauté des idées et la sympathie des sentiments, nous ont été enlevés, et parmi eux cet intelligent Anatole de la Bastie (1), qui nous promettait un esprit si ferme, si apte à l'étude des grandes questions de la théologie, si âpre au travail, si décidé à se donner tout entier aux idées qui avaient ravi notre jeunesse.

D'ailleurs, il n'y a pas que la mort qui sépare et qui disperse. La vie n'a-t-elle pas aussi ses duretés, ses contentions, ses chocs douloureux, ses terribles malentendus? Les hommes mêmes qui veulent le

(1) Voir la très-intéressante notice que le P. Largent a publiée sur ce jeune prêtre, mort de la poitrine à Pau, en 1866, âgé seulement de vingt-neuf ans. (Paris, chez Douniol.)

bien avec le plus de sincérité et le plus d'ardeur n'échappent pas toujours à cette dure loi, où se voit si tristement l'empreinte inexorable de notre native misère !

Déjà même, avant la mort de l'abbé Perreyve, la compacte unité du groupe primitif avait été atteinte, et ceux que le P. Gratry appelait si justement « ses enfants » avaient la douleur de ne plus vivre sous le même toit que leur père, et de ne pouvoir plus, comme autrefois, à chaque instant, partager la vie de sa pensée et de son cœur.

Toutefois, si le foyer primitif où s'étaient allumés de si ardents désirs pour le bien était déplacé, il n'était pas éteint. Le beau cabinet de travail du Père, rue Barbet-de-Jouy, avec ses larges horizons, sa vue étendue jusqu'aux coteaux de Meudon et de Sèvres, la splendide lumière des soleils couchants qu'on voyait descendre lente-

ment derrière le dôme des Invalides, redevint comme un nouveau cénacle où se continuaient, entre lui et les plus fidèles de ses anciens disciples, les entretiens de l'École normale et de l'Oratoire.

A travers tous les incidents et toutes les difficultés de la vie, le Père, travaillant sans relâche, ajoutait chaque année au nombre de ces pages qui faisaient rayonner au loin la lumière, et multipliaient souvent à son insu le nombre des chrétiens. Après la *Connaissance de Dieu,* publiée en 1853, étaient venues successivement la *Connaissance de l'âme, la Logique,* le *Mois de Marie de l'Immaculée-Conception,* pieux et profond livre destiné à expliquer et à glorifier le privilége décerné à la sainte Vierge en 1854 ; puis *la Paix*, où le P. Gratry avait plaidé par des accents si émus la cause de ces nations opprimées, dont les douleurs lui arrachaient des larmes, et qui firent de lui le plus constant ami et le plus cou-

rageux défenseur de l'Irlande et de la Pologne, de cette dernière surtout, au sujet de laquelle il a dit cette parole sublime : « L'Europe est en état de péché mortel, depuis qu'elle a laissé accomplir le partage de la Pologne ; » la *Philosophie du Credo,* dont le manuscrit, envoyé en Belgique, avait beaucoup aidé à la conversion du vaillant et si regretté général de Lamoricière ; enfin, dans les dernières années, *les Sophistes et la critique,* les *Lettres sur la religion*, le *Commentaire de l'Évangile selon saint Matthieu*, la *Biographie d'Henri Perreyve, la Morale et la loi de l'histoire.*

Ainsi, philosophie pure, philosophie applicable à la morale, morale appliquée à la politique et à l'histoire, polémique contre le matérialisme et l'athéisme, pieuses effusions d'une âme recueillie devant les beautés virginales de la Mère de Dieu, ou devant les incomparables

splendeurs de l'Évangile : tout cela se succédait sous cette plume, qui n'évitait peut-être pas assez les redites, mais qui demeurait toujours originale, et avait au plus haut degré le soin d'exprimer simplement les grandes choses.

Cette langue si pure, de si bon aloi, si différente de ce style surmené, à l'aide duquel on essaye souvent de dissimuler aux autres et à soi-même le vide absolu de la pensée, classera le P. Gratry parmi les premiers écrivains de ce siècle, et marquera son élection à l'Académie française comme un des choix qui auront le plus honoré l'illustre compagnie.

Mais ce à quoi le Père tenait davantage, ce dont il avait le droit de se réjouir devant Dieu et dans le cercle de l'intimité, c'est que les petits et les simples comprenaient ses livres, les goûtaient, et se laissaient ravir, eux aussi, à l'amour enthousiaste de ces grandes pensées exprimées

dans un langage digne des Platon et des Malebranche.

Il y a plusieurs années, un prêtre de province vint voir le P. Gratry. Je ne sais trop comment, dans la petite ville qu'il habitait, le livre de *la Connaissance de l'âme* était tombé entre les mains de deux ouvrières dont jusqu'alors la vie n'avait été rien moins que chrétienne. Dieu daigna se servir de cette lecture pour toucher ces deux âmes. La vie suivant la foi et suivant Jésus-Christ leur apparut dans ce livre si belle, si digne d'être conquise au prix de tous les sacrifices, qu'elles n'hésitèrent pas à l'embrasser. Cette grande philosophie, comme autrefois celle des Justin et des Athénagore, convertissait les âmes, et étendait au loin le règne de l'Évangile. Ce penseur éminent, cet écrivain original, était par-dessus tout un apôtre et un pêcheur d'hommes.

Je cite ce fait, parce que j'en ai eu la

connaissance personnelle. Mais que d'autres faits semblables dont Dieu seul aura été le témoin et le confident! Que d'âmes touchées, éclairées par cette admirable méthode d'apologétique, où la charité tient une aussi grande place que la science, et où le cœur s'unit à la raison pour triompher de l'esprit et pour gagner les âmes à la cause de Dieu (1)! Heureuses victoires qui ne font couler que les larmes d'un pieux repentir et de la reconnaissance! Et quel bonheur pour nous de penser que ces pages demeurent pour travailler encore à la conversion des âmes, et pour continuer, malgré la mort, l'apostolat si fécond du P. Gratry!

D'ailleurs, si quelque chose soutenait le Père dans l'accomplissement de sa mission

(1) Le P. Gratry a eu souvent la joie de voir venir à lui, après vingt ou trente ans de séparation, ses condisciples de l'Ecole polytechnique, ramenés, par la lecture de ses ouvrages, au désir de retrouver la foi, et s'agenouillant aux pieds de leur ancien camarade pour se relever chrétiens.

d'écrivain au service de l'Évangile, c'était le continuel désir d'arriver aux âmes, de les persuader, de les transformer, de les transfigurer. Il n'avait jamais eu d'autre pensée; mais plus il avançait dans le travail et dans la vie, plus il se désintéressait des questions de spéculation pure, pour s'attacher par-dessus tout aux questions vivantes et pratiques, à celles qui se résolvent en certitudes pour l'esprit, en consolations et en vertus pour le cœur. Le temps me manque pour retrouver dans un de ses ouvrages le passage où il exprime en termes émus ce besoin d'aller droit aux vérités qui peuvent seules rendre les hommes meilleurs. Il s'était rencontré là, comme en bien d'autres points, avec ce grand métaphysicien chrétien du dix-septième siècle, avec ce Malebranche, dont son génie et sa vocation l'avaient deux fois rendu frère.

« Mon unique maître, disait l'illustre

oratorien d'autrefois, je ne veux plus vous consulter que sur les vérités qui me sont nécessaires pour conduire à la possession des vrais biens. Le temps est court, la mort approche, et je dois entrer dans l'éternité tel que je l'aurai mérité. La pensée de la mort change toutes mes vues et rompt tous mes desseins. Tout disparaît ou change de face lorsque je pense à l'éternité. Sciences abstraites, quelque éclatantes et sublimes que vous soyez, vous n'êtes que vanité. Je vous abandonne. Je veux étudier la religion et la morale. Je veux travailler à ma perfection et à mon bonheur (1). »

Oui, à mesure que son génie se déployait, et que la maturité de l'âge ajoutait à son ardent amour pour Dieu et pour les hommes, telles étaient les dispositions les plus sincères du P. Gratry.

C'est alors que s'ouvrit la période si

(1) Malebranche, 9e *Médit. chrét.*

agitée et si troublée du concile. Il eût mieux valu pour lui, assurément, demeurer dans les paisibles contemplations de cette philosophie chrétienne, à l'aide de laquelle il espérait rendre un jour les hommes moins malheureux et moins méchants.

Mais on lui fit une obligation de conscience de prendre une part active à une lutte à laquelle ses travaux antérieurs ne l'avaient peut-être pas suffisamment préparé. Il craignit de paraître céder à un besoin égoïste de repos, s'il refusait de combattre; et cet homme, qui a eu jusqu'à la dernière heure de sa vie la naïve simplicité d'un enfant; cet homme, qui ne soupçonnait pas qu'on pût porter autre chose dans les polémiques religieuses que l'amour de la vérité et la pratique de la charité, s'engagea dans la mêlée sans compter ni avec le péril ni avec ses forces. Il y devait recevoir et il y reçut plus d'une

sanglante blessure. Nul doute qu'elles n'aient abrégé sa vie.

Certes, il a pu se tromper en soutenant sur tel et tel point d'histoire ecclésiastique ou de droit canon des opinions que la décision solennelle du concile n'a pas ratifiées. Il se trompa du moins en prêtre qui, au-dessus de toutes les questions et controverses particulières, n'avait pas cessé un seul instant de placer le dévouement le plus filial à l'Église et la plus sincère obéissance à sa divine hiérarchie.

Là où j'affirme qu'il ne s'est pas trompé, c'est lorsqu'il a supporté avec la plus angélique patience les injures atroces dont il fut accablé sans relâche, tous les jours, pendant six mois.

Il ne se trompa point non plus lorsque, fidèle quand même aux constantes maximes de mansuétude et de charité qui avaient inspiré toute sa vie, il ne fit jamais entendre une parole amère contre ceux qui

le ménageaient si peu, et prenaient un plaisir si peu chrétien à jeter sur lui du fiel et de la boue.

Il ne se trompa point surtout lorsque, guidé par les sûrs instincts de l'humilité et de la foi, il écrivit au vénérable archevêque de Paris cette lettre si courte et si pleine, qui disait tant de choses en si peu de mots et qui révélait jusqu'au fond de son âme, dans l'admirable simplicité de l'obéissance sacerdotale (1).

Si le Père avait été surpris lorsque, au

(1) Quelque temps après, écrivant à un de ses confrères de l'Académie, au sujet de quelques paroles regrettables qui avaient été prononcées à son occasion dans un discours public, il exprimait avec une admirable netteté les motifs de son adhésion aux décrets du concile. J'ai retrouvé la copie de cette lettre dans ses papiers, et je crois devoir la citer, à cause de son importance exceptionnelle :

« Mon bien cher et très-honoré confrère,

« L'estime et l'approbation de mes confrères dans ma vie publique d'écrivain est et sera toujours pour moi du plus haut prix.

« Lorsque l'ère de la polémique était ouverte dans l'Église, j'ai combattu selon ma conscience et mon droit : vous m'avez approuvé et j'en étais heureux. Maintenant que la décision

milieu des ardeurs de la polémique, il avait entendu mettre en doute sa foi, cette foi pour laquelle il avait déjà tant travaillé et tant souffert, je dirai, et ce trait achèvera de le peindre au naturel, qu'il ne le fut guère moins lorsqu'il apprit qu'il avait donné une si grande édification à l'Église. C'est qu'en effet, pour cet esprit si net, si loyal, si droit, reconnaître ses erreurs, c'é-

est intervenue, vous m'approuvez de m'y soumettre, j'en suis certain.

« Que feraient aujourd'hui saint François de Sales, saint Vincent de Paul, Fénelon et Bossuet? Vous le savez, nous le savons tous; aucun d'eux n'aurait un instant la pensée de se séparer de l'Église.

« Cette pensée, vous êtes bien assuré que je ne l'ai pas; et si je l'avais, vous m'arrêteriez dans son exécution, vous et tous mes confrères sans exception, voilà ce dont je suis heureux.

« Sans vous entraîner sur le terrain théologique, permettez-moi de vous livrer incidemment, et comme sujet de conversation, une remarque : c'est que j'ai combattu l'infaillibilité *inspirée;* le décret du concile repousse l'infaillibilité inspirée. J'ai combattu l'infaillibilité *personnelle;* le décret pose l'infaillibilité *officielle.* Des écrivains de l'école que je crois excessive ne voulaient plus de l'infaillibilité *ex cathedra,* comme étant une limite trop étroite; le décret

tait, je cite ses propres expressions, « faire acte d'honneur intellectuel, et produire l'acte scientifique le plus haut. »

C'est par cet acte scientifique, qui se trouvait être en même temps un grand exemple moral dans un temps où l'orgueil et l'obstination multiplient les scandales, que se termina la carrière publique du P. Gratry.

ose l'infaillibilité *ex cathedra*. Je craignais presque l'infaillibilité *scientifique*, l'infaillibilité *politique* et *gouvernementale*, et le décret ne pose que l'infaillibilité *doctrinale*, en matière de foi et de mœurs.

« Tout cela ne veut pas dire que je n'ai pas commis d'erreurs dans ma polémique. J'en ai commis sans doute sur ce sujet et sur d'autres; mais, dès que je connais une erreur, je l'efface et ne m'en sens pas humilié. »

Au moment où le P. Gratry écrivait cette lettre, il ne connaissait pas encore la lettre des évêques suisses, qui allait lui donner si complétement raison, et au sujet de laquelle il eut encore la force de dicter quelques pages dans la première quinzaine de janvier. On sait que l'explication de la constitution *Pastor æternus*, donnée par l'épiscopat suisse, a été, de la part de S. S. le pape Pie IX, l'objet d'un bref d'approbation. Ce commentaire a donc la plus haute autorité possible.

III

Depuis plusieurs années, le P. Gratry observait avec inquiétude les symptômes de décadence et de dépérissement que la France impériale essayait vainement de dissimuler sous les panégyriques de ses orateurs officiels. Après avoir abdiqué sa liberté en 1851, par peur du spectre rouge, le pays se laissait conduire vers d'autres abîmes par des chemins semés de fleurs. Le scepticisme politique qui avait fait bon marché des libertés nécessaires, avait bien vite attiré après lui d'autres scepticismes plus dangereux encore, et une corruption effrénée, s'étendant de proche en proche, gagnait rapidement toutes les parties du corps social.

Que de fois, dans ses dernières années, le P. Gratry, épanchant son âme avec ses plus intimes amis, gémissait de voir la France descendre ces pentes déshonorées, et se préparer par sa faute des malheurs peut-être irréparables ! Avec quelle énergie de langage il flétrissait ces sophistes de la politique, scribes ou orateurs, qui entretenaient le souverain dans ses illusions par leurs flatteries, et le pays dans sa léthargie par leurs mensonges !

Le P. Gratry n'était ni moins attristé, ni moins effrayé du progrès de ces doctrines brutales qui, transportées de la morale et de la métaphysique dans le domaine des questions pratiques, niaient résolûment tout principe, faisaient abstraction de tout devoir, et prêchaient avec un cynisme menaçant les thèses les plus radicales du socialisme révolutionnaire et athée !

Que pouvait l'humble et paisible penseur pour combattre ces mortelles enne-

mies de la grandeur nationale, la corruption des satisfaits et la barbarie des mécontents? Par quel effort un homme étranger à la politique et aux affaires pouvait-il arrêter ce torrent d'iniquités et d'absurdités dont le flot grossissant menaçait la France des suprêmes écroulements?

Il pouvait du moins avertir le pays. Il le fit par ce beau livre de la *Morale et de la loi de l'histoire*, qui aurait produit plus d'effet s'il avait été plus court, et qui était à la fois un cri d'alarme et un cri de ralliement.

Hélas! il était presque trop tard pour avertir les uns et pour changer les autres! S'il n'y a pas de fatalité dans les choses humaines, il y a encore bien moins de hasard : les révolutions de l'histoire, comme les vicissitudes de la vie individuelle obéissent, malgré les inconséquences des hommes, à des principes dont la logique fait tôt ou tard la rigoureuse application. On

avait semé le vent, on devait recueillir les tempêtes ; on avait semé la corruption, on allait recueillir la dissolution et la mort.

Les douloureuses polémiques de 1870, et l'excessive contention d'esprit qu'elles avaient imposée au P. Gratry, avaient déjà eu pour sa santé de fâcheuses conséquences, lorsque éclata la terrible guerre avec la Prusse.

Retiré pendant l'hiver à Pau, au sein de l'honorable famille qui avait autrefois prodigué des soins si affectueux à M. Ampère et à l'abbé Perreyve, il suivait avec anxiété toutes les péripéties de l'horrible drame qui couvrait la France de décombres et de sang. Chaque bataille, chaque désastre, chaque humiliation nouvelle, retentissaient profondément dans cette âme où la préoccupation de la grandeur et de la prospérité de la France avait toujours tenu tant de place.

Plus que d'autres d'ailleurs, et par tem-

pérament autant que par disposition morale, le P. Gratry avait eu toute sa vie une horreur particulière de la violence. La vue du sang lui faisait physiquement mal. Que ne dut-il donc pas souffrir pendant cette demi-année où le sang coula véritablement à flots, le sang de ces hommes auxquels il avait tant de fois prêché la fraternité, et qu'il avait si souvent, au nom de l'Évangile de Jésus-Christ, invités à ne faire tous qu'un cœur et qu'une âme, pour établir sur la terre le règne de la justice !

Mais aussi par quels accents il savait relever les courages abattus ! Avec quelle miséricordieuse tendresse il compatissait aux douleurs de tant d'êtres que les fureurs des batailles venaient chaque jour atteindre dans leurs plus chères affections ! J'en trouve le touchant témoignage dans une lettre qu'il adressait, en février 1871, à la jeune fille dont Paris a connu et partagé

le deuil, en apprenant que son fiancé, cet artiste sur le front duquel brillait déjà un rayon de gloire, avait été frappé d'une balle sous les murs de Paris, dans la néfaste journée de Montretout :

« Mon enfant, ma bien chère enfant, qu'ai-je à vous demander? J'ai à vous demander l'immense héroïsme de ne pas fléchir jusqu'au désespoir. Maintenez-vous dans la vie, et bientôt dans l'activité. Soyez un des instruments de cette cause pour laquelle il est mort.

« Mourir pour une cause sacrée ne saurait être néant et vanité. Cela est grand et a une suite. Un pareil acte, un pareil don de soi, est une réalité qui subsiste.

« Rien de petit ne se perd ; à plus forte raison, rien de grand. Tout martyr a sa vie éternelle, en pleine et solide vérité.

« Mon enfant, élevez votre âme très-haut. Ce monde n'est pas un jeu cruel, ni

une apparence vaine. Le triomphe de toute justice et de tout bien est assuré, le triomphe de la vie sur la mort est certain. Lorsque deux êtres se sont donné la main et ont dit : pour toujours, ils se retrouveront quoi qu'il arrive. » « Lorsque deux d'entre « vous, dit le Christ, sont d'accord sur la « terre, quoi qu'ils demandent, ils l'ob- « tiendront. » Si vous avez demandé le bonheur éternel et l'amour éternel, vous l'obtiendrez. Notre Père est un père, et il est tout-puissant. »

Il n'est pas possible que de telles paroles n'aient rendu courage, confiance, espoir, à la pauvre enfant dont le cœur avait été si profondément meurtri ! Vues dans cette splendide lumière de la foi et de l'espérance chrétienne, les plus grandes douleurs se transfigurent, et l'âme la plus brisée devient, par le don d'elle-même à toutes les souffrances de ce monde, l'âme la plus capable de verser sur les maux in-

nombrables des hommes les plus efficaces consolations.

Enfin, l'effroyable duel des deux peuples était terminé ; l'armistice venait d'être conclu ; on s'acheminait vers la paix, paix cruelle, il est vrai, mais paix nécessaire, et qui du moins allait mettre un terme aux hécacombes humaines. Le P. Gratry était rentré à Paris, comptant, après de si longs mois d'interruption, reprendre son travail, et toujours plein d'ardeur pour cette grande œuvre de la pacification du monde par la vérité et la justice qui avait été la pensée dominante de sa vie.

Mais, quelques jours à peine après son retour, éclatait l'ignoble révolution du 18 mars. Au moment même où on croyait avoir épuisé la coupe des humiliations et des désastres, il fallait boire une coupe plus amère encore, et y boire de la fange mélangée avec du sang. Le cœur du pauvre Père fut de nouveau brisé. Retiré

à Versailles, puis en Belgique, jusqu'au moment où l'héroïsme de notre armée eut rendu libre l'entrée de la capitale, il passa par une véritable agonie morale lorsqu'il apprit les sinistres événements des derniers jours de mai, l'assassinat des otages, les incendies de Paris, et la France déshonorée par la plus inepte des barbaries devant ses ennemis triomphants.

Il revint cependant à Paris, et même reprit courageusement ses leçons à la Sorbonne pendant le mois de juin.

Ce fut au commencement de septembre qu'apparurent les premiers symptômes du mal qui devait nous l'enlever si rapidement, après lui avoir infligé les plus cruelles tortures. Une petite grosseur s'était formée sous la joue gauche, et semblait au commencement n'être que le gonflement anormal d'une des glandes maxillaires (1).

(1) Il écrivait le 4 septembre : « Je suis très-souffrant de

On lui conseilla alors d'aller passer quelques semaines à Montreux, sur les bords du lac de Genève. Il y devait faire pendant l'automne une cure de raisin, à l'aide de laquelle on espérait arrêter le mal dans son principe (1). Il n'en fut rien. La tumeur grossit en quelques semaines avec

cette tumeur au cou. Je ne sais comment je sortirai de tout ceci. Si vous saviez toutes mes complications et peines, vous m'écririez souvent pour me consoler. Un seul point devient plus simple dans mon être : c'est la résolution du bien complet, de l'évangile entier, la substance surnaturelle de l'amour divin, remède à tous les maux du genre humain. Lisez toujours saint Jean, chapitre XVII. »

(1) Il arriva à Montreux le 8 octobre. Le 12, il écrivait cette lettre à la fois si originale et si touchante :

« Arrivé en ce lieu depuis quatre jours. Pluie et froid. Auberges et pensions remplies. Cherté odieuse; exploitation radicale de l'étranger. Le mal local augmente toujours, et l'on n'aperçoit pas d'issue.

« Mais je m'efforce par la prière de surmonter tout cela, et de rester dans la patience et la sérénité.

« Je pense à ceux qui sont plus malades que moi, qui n'ont pas un ami, pas un morceau de pain, pas un abri, et qui sollicitent, avec un espoir incertain, leur entrée dans un hôpital.

« Courage, mon enfant! *Sursum corda !* »

une rapidité effrayante. Dès le mois de novembre, elle formait une masse compacte et dure, qui devait bientôt s'étendre jusqu'à l'épaule, peser d'un poids très-lourd sur la mâchoire inférieure et le larynx, et bientôt déterminer de graves accidents. La difficulté de la mastication et de la déglutition des aliments solides fut bientôt telle qu'on dut se borner à le soutenir par des aliments liquides; et encore, fallut-il en diminuer de jour en jour la quantité, pour ne pas l'exposer à de périlleuses suffocations. Si quelque accident plus terrible ne survenait pas, le P. Gratry était condamné à mourir d'inanition.

La Providence lui fit rencontrer à Montreux une famille d'Alsace qu'il avait beaucoup connue autrefois à Strasbourg, et qui se consacra tout entière à le soigner jour et nuit, avec le plus touchant et le plus infatigable dévouement. Les nom-

breux amis du P. Gratry seront toujours reconnaissants à cette excellente famille de ce qu'elle n'a cessé de faire pendant quatre mois, pour adoucir les souffrances de notre Père. Sa sœur vint aussi s'établir près de lui au commencement de janvier, et lui prodiguer toutes les sollicitudes et toutes les tendresses de son affection. Enfin, à deux reprises, son beau-frère, M. le docteur Lustreman, médecin en chef de l'armée de Versailles, s'arracha à ses nombreuses occupations pour se rendre à Montreux, et mettre sa longue expérience, avec le plus fraternel dévouement, au service du pauvre malade.

Les soins les plus intelligents (1) et les plus consolants lui furent donc prodigués jusqu'au bout. Mais rien ne put arrêter la marche inexorable du mal. La tumeur grossissait toujours, et, dès la mi-janvier,

(1) Nous tenons à remercier très-particulièrement ici M. le docteur Carrard, de Montreux.

elle rendait la parole difficile, à cause du déplacement de la mâchoire inférieure.

Plus heureux que moi, mon frère Charles avait pu partir de Paris dès le 16 janvier. Je ne le rejoignis que le 29. Il nous a été ainsi donné d'être les témoins des derniers jours du P. Gratry.

Il ne me reste plus maintenant qu'à transcrire simplement les souvenirs que nous avons gardés de ces jours suprêmes.

Nous avons noté aussi fidèlement que possible ce que le Père a dit et fait dans les derniers moments de sa vie terrestre. On nous saura gré, je pense, de reproduire ces *novissima verba,* et peut-être y aura-t-il à recueillir là non-seulement de pieuses émotions, mais de salutaires exemples. Car, si la plus précieuse de toutes les sciences est la science du bien mourir, quiconque nous apprend à quitter la vie avec courage, avec foi, avec amour,

nous rend le plus signalé des services. Le P. Gratry a eu l'honneur de couronner les enseignements de sa vie par les enseignements plus décisifs de sa mort.

IV

Pendant son séjour à Montreux, le P. Gratry n'avait pas cessé de travailler, autant que le lui permettait l'affaiblissement progressif de ses forces. L'été précédent, au milieu de toutes les agitations de ses voyages, il avait commencé à écrire un commentaire de l'Évangile de saint Marc. Il le continua, mais sans pouvoir mener jusqu'au bout ce labeur dont il aurait bien pu dire, avec saint Augustin, qu'il en sentait plus le bonheur que la fatigue : *Quum amatur, non laboratur, aut si laboratur, labor amatur.*

Les amis du P. Gratry se rappellent cet Évangile grec-latin qu'on trouvait toujours ouvert sur sa table quand on l'allait voir.

Cet Évangile, criblé de notes et de coups de crayon, l'accompagnait partout. Aussi bien, dirai-je que je n'ai jamais connu aucun homme qui ait, au même degré que le P. Gratry, vécu dans un commerce plus intime avec l'Évangile, c'est-à-dire avec l'histoire, la doctrine, les paroles, les sentiments, la personne, le cœur même de N.-S. Jésus-Christ. Assurément il connaissait bien tout le recueil de nos saintes Écritures, et l'Ancien Testament comme les écrits apostoliques; mais les Évangiles ne sortaient jamais de sa pensée. Il y a peu d'années encore, il s'était imposé la tâche d'apprendre par cœur tous les discours de Notre-Seigneur contenus dans l'Évangile de St-Jean : *verba Verbi*.

Il s'était donc fait, chez lui, une véritable assimilation entre ses pensées et les pensées du Sauveur. Il n'y avait pas une seule question sur laquelle les idées du Verbe incarné ne lui fussent aussi présentes

que les siennes propres. Tel est, selon moi, le secret de la puissance extraordinaire exercée sur les âmes par ses paroles et par ses écrits.

Mais, dans les derniers jours de sa vie, ce fut moins encore la vérité divine de l'Évangile que son infinie charité dont cette belle âme fit rayonner autour d'elle la douce et vivifiante splendeur. A mesure qu'il approchait du terme de son pèlerinage terrestre, à mesure que le progrès du mal lui rendait la parole plus difficile et le faisait entrer davantage dans le silence, la vie de la charité semblait affluer davantage au cœur. Ses lettres étaient plus que jamais empreintes de ce sentiment d'amour surnaturel pour Dieu et pour les âmes. Ses gestes eux-mêmes exprimaient surtout la suavité et la douceur intérieures où son âme s'établissait de plus en plus. Comme l'apôtre de l'amour, il en arrivait à ne presque plus

dire qu'une seule chose : « Mes enfants, aimons-nous, soyons vraiment frères ; » *Filioli, diligite alterutrum.*

A l'égard de ceux qui l'avaient tant fait souffrir, pas une parole de récrimination, pas un souvenir amer. Dans les derniers jours de décembre il reçut, à l'occasion de son adhésion aux décrets du concile (1), une lettre remplie des reproches les plus durs, et, pour joindre la dérision à l'injure, l'auteur envoyait avec sa lettre une image sur laquelle il avait écrit : *Votre ami.*

Voici la réponse du Père, telle que me la donne un brouillon trouvé dans ses papiers :

« Monsieur, bénédiction pour malédiction.

« Sur l'image que vous m'envoyez, je lis ce mot de votre main : « Un ami. »

« Eh bien! monsieur, j'accepte. Je ne

(1) Cette lettre lui fut adressée de Genève. Le signataire s'intitulait *citoyen Vaudois et prêtre chrétien.*

vois que ce seul mot dans votre lettre, et je m'y tiens.

« Je vous tends ma main fraternelle, prenez-la. Si vous le faites, comme je l'espère, si vous sentez la charité de Jésus-Christ comme je la sens, voici ce qui arrivera.

« Vous prendrez connaissance, en une heure, de mon présent et de mon passé, et vous aurez la joie de reconnaître que je suis, depuis mon enfance jusqu'aujourd'hui, malgré mes misères et mes fautes, le serviteur et l'adorateur de la vérité seule. »

Puisse cet élan de charité, parti du cœur d'un mourant, avoir touché le pauvre homme qui l'avait si indignement injurié! Quand j'ai su qu'il avait grossièrement insulté notre malade, j'ai été tenté de lui en vouloir; mais il y a mieux à faire, c'est d'imiter les sentiments de ce cœur si bon et si fidèle imitateur de la bonté de Notre-Seigneur : *Pater, dimitte illis.*

Dès le jour de mon arrivée auprès du Père, un détail me révéla cet état d'âme où l'infinie charité allait pour ainsi dire absorber tous les autres sentiments et devenir l'harmonie finale de sa vie.

On se rappelle comment, à deux reprises, dans sa carrière d'écrivain au service de la philosophie et de la théologie chrétiennes, le P. Gratry s'était cru obligé de lutter publiquement contre M. Vacherot, ou, pour parler avec une complète exactitude, contre les idées exposées par M. Vacherot dans ses ouvrages ; car jamais, je le sais, et j'en puis rendre témoignage, jamais les vivacités de ces deux polémiques n'avaient empêché le P. Gratry de parler avec une haute estime du caractère si honorable de l'adversaire qu'il avait combattu exclusivement sur le terrain de la philosophie et de l'exégèse.

Peu de jours avant mon départ pour Montreux, j'avais rencontré M. Vacherot

à la réunion annuelle des anciens élèves de l'École normale, et il m'avait demandé avec un affectueux intérêt des nouvelles de notre malade.

Dès mon premier entretien avec le Père, je tins à lui répéter les cordiales paroles que m'avait dites à son sujet l'ancien directeur de l'École. « Cher enfant, me répondit-il, quand vous retournerez à Paris, portez-lui de ma part le baiser de paix. Je le lui aurais porté moi-même si j'avais pu. Il y a quelque temps, je voulais lui écrire, pour lui dire combien j'étais touché de l'attitude si noble, si loyale, qu'il a prise à l'Assemblée. » Il ajouta ensuite : « Oh! la charité, la science de réunir les hommes! Depuis trois mois, comme j'ai pensé à cette science! Et il me semble que je l'ai trouvée! »

Et il joignit ses mains en levant les yeux au ciel. Ce geste si expressif, si beau, revenait à chaque instant dans les entre-

tiens de ses derniers jours. Le Père le renouvela encore lorsque, après lui avoir nommé quelques personnes qui priaient tout particulièrement pour lui, j'ajoutai qu'un de nos confrères de l'Oratoire disait la messe tous les jours à son intention depuis six semaines : « Oh! voilà qui est bon, » me dit-il, tandis que l'expression d'un pieux attendrissement se peignait sur son visage.

Je tins à lui répéter aussi, dans ce premier entretien, les paroles de paternelle tendresse dont Mgr l'archevêque de Paris m'avait expressément chargé pour lui, et j'ajoutai que le vénérable prélat m'avait donné sa bénédiction pour la lui apporter. Le Père se montra très-reconnaissant de cette marque d'affectueuse estime que son évêque lui envoyait pour le consoler au milieu de ses douleurs.

Du reste, dès son arrivée en Suisse, il avait été accueilli par le clergé avec la

plus grande bienveillance, et, tant qu'il avait eu la force de dire la messe, Mgr Marilley, évêque de Lausanne et de Genève, lui avait permis de la dire dans un oratoire privé, attenant à son appartement (1). Cette grande consolation, du reste, lui était refusée depuis plusieurs semaines. Il eût été impossible au Père, à cause de son état de faiblesse, de se tenir debout pendant une demi-heure.

Mais, privations, souffrances, accablements, angoisses (et il en eut de très grandes pendant la période de formation de la tumeur, quand il croyait à chaque instant, surtout pendant la nuit, qu'il allait étouffer), le P. Gratry supportait

(1) Quatre jours avant sa mort, le 3 février, Mgr l'évêque de Bethléem, abbé de Saint-Maurice, et quatre curés du canton de Vaud, vinrent exprès à Montreux pour exprimer au P. Gratry leurs cordiales sympathies. Je tiens à noter aussi la visite que lui fit, presque dans les dernières heures, M. Ernest Naville, de Genève, avec qui le Père avait fait intime connaissance depuis la publication des *Pensées* de Maine de Biran.

tout avec une admirable fermeté d'âme. Pas de plaintes, pas de lamentations, pas de murmures. Lui que son tempérament, nerveux et impressionnable, avait souvent rendu trop sensible à de petites souffrances sans gravité, il nous étonnait par l'invincible patience avec laquelle il endurait de véritables tortures. C'est une des grâces les plus visibles que Dieu lui ait faites pendant les cinq mois de son douloureux martyre. et un des grands exemples que ce bien-aimé Père nous ait laissés.

D'ailleurs, on le retrouvait toujours lui-même jusque dans les plus petits détails. On sait de quel goût exquis il était doué pour la musique. Environ quinze jours avant sa mort, un musicien ambulant s'était arrêté sous ses fenêtres et avait joué je ne sais plus quelle mélodie d'un grand maître · « Ce n'est pas cela, dit le Père, c'est beaucoup trop lent. Tenez, dit-il à

mon frère, portez-lui cette pièce de dix sous, dites-lui qu'un grand musicien l'écoute, et demandez-lui, ou de cesser de jouer cet air, ou de le jouer plus vite. » Le Savoyard ne se le fit pas dire deux fois. La mesure fut accélérée, et le Père dit : « Bien, bien, c'est cela maintenant. »

Le mercredi 31 janvier, juste une semaine avant sa mort, il eut avec mon frère Charles une assez longue conversation qui fut rédigée presque aussitôt après. Il attendait alors son beau-frère, M. le docteur Lustreman, dans l'espérance qu'une incision pourrait être faite dans la tumeur, et que ce serait peut-être pour lui un acheminement vers la guérison.

« Si vous saviez, dit-il, dans son langage toujours si original et si saisissant, si vous saviez ce que c'est que de sentir qu'on descend continuellement, continuellement ! Je sens cela tous les jours depuis six mois. J'étais d'abord en haut de la maison, au

grenier. Je suis descendu dans l'appartement de maître, puis descendu encore, et maintenant, me voici à la cave... au souterrain... au cachot... oui, au cachot, au souterrain... au caveau... au tombeau!

« Dans les premiers temps de ma maladie, lorsque j'ai commencé à voir la mort probable, j'ai dit à Dieu : « Je remets tout « entre vos mains, je ne m'inquiéterai de « rien.» Mais voici que, depuis que le danger s'est rapproché (1), depuis que je vois la mort de plus en plus probable, je tiens davantage à la vie, je sens un grand goût pour la vie! C'est que, depuis quelque temps, j'ai des idées, des idées si grandes, si pratiques, j'ai tant d'espérances! »

« Espérances générales, lui demanda mon frère, ou espérances pour vous? — Pour le genre humain, répondit-il. Oui,

(1) J'ai oublié de dire que, quelques jours auparavant, de lui-même, le Père avait demandé l'extrême-onction, qu'il avait reçue dans son fauteuil.

depuis quelque temps, je me suis fortifié à un tel degré dans mes convictions et dans mes espérances ! Si j'avais seulement encore la force d'écrire ces choses! Mais cela ne fait pas qu'on guérisse, » ajouta-t-il aussitôt de lui même.

Après quelques instants d'interruption, il reprit : « Surtout, pas d'inhumation précipitée. Je vous demande, mon cher enfant, ainsi qu'à mon beau-frère, d'y veiller. Les inhumations précipitées, c'est injuste, c'est affreux. »

Puis, après cette parenthèse significative, revenant à ses premières idées, il ajouta :

« Et les vertus chrétiennes! Je vois tant de choses! La chasteté, par exemple, combien elle est nécessaire! Je vois le type du vrai prêtre, de trente à cinquante ans, le sel de la terre (ici quelques mots que mon frère ne put saisir, car le pauvre Père parlait fort difficilement). C'est à partir

de soixante ans que j'ai eu le plus d'idées. »

Pendant cet entretien, le Père n'avait pas cessé d'avoir la physionomie la plus calme.

Presque immédiatement après, il demanda à me voir. J'allai donc remplacer mon frère auprès de lui. Il s'était fait lire dans le journal de la veille les détails concernant la patriotique entreprise de la souscription nationale pour la délivrance du territoire. Il m'en parla et me demanda si je croyais qu'elle réussirait.

Puis, après quelques instants de silence, il m'adressa cette question :

— Ne serait-ce pas le moment de faire une trouée?

Craignant qu'il ne fût revenu à la pensée de demander une incision dans sa tumeur, et sachant que cette incision était impraticable, je ne voulus pas répondre trop vite pour ne pas le fortifier dans une

espérance qui serait devenue une déception.

— Où cela, mon Père, lui dis-je, faire une trouée ?

— Mais, reprit-il vivement, dans son capital, afin de hâter la marche de cette souscription, car il faut qu'elle réussisse.

Je fus ému jusqu'aux larmes. Ce grand citoyen, ce noble cœur oubliait entièrement son horrible martyre pour ne penser qu'à la mutilation de la patrie et aux moyens de la relever !

Amis, nous nous souviendrons, n'est-ce pas, de cette parole du Père mourant ? et si l'effort actuel ne donne pas du premier coup un résultat suffisant, s'il faut quelque sacrifice plus décisif pour délivrer la France de l'odieuse présence de l'ennemi, nous n'hésiterons pas à obéir au mot d'ordre que ce vaillant cœur nous a laissé : *Nous ferons une trouée.*

Quelques jours après mon retour à Paris,

on m'envoyait la copie de la lettre ci-jointe écrite par le P. Gratry, en ce même 31 janvier, à une personne qui avait sollicité ses prières pour le succès de l'œuvre :

« Mon enfant, bénédiction mille fois. Je suis dans l'enthousiasme de la souscription nationale. Ceci est de première grandeur. C'est d'une grandeur qui peut nous rendre l'estime de nous-mêmes et l'estime du monde entier. Ce jour-là, on pourra s'embrasser. »

Cette lettre, tracée au crayon, entièrement de la main du Père, est la dernière qu'il ait écrite.

Que tous les organes de la presse, qui patronnent la souscription nationale, reproduisent cette lettre. Qu'ils fassent entendre à tout le pays cette voix d'outre-tombe, et l'appel du P. Gratry vaudra des millions !

Le jeudi 1er février, le Père se leva à cinq heures du matin, prit du papier, un crayon,

et écrivit quelques lignes sur un grand cahier. Il fut préoccupé toute cette journée d'une question de politique sacrée; car, nous ayant fait monter auprès de lui, Charles et moi, il nous fit chercher dans la Bible l'histoire de Jéroboam qui, scindant en deux le peuple de Dieu, s'était emparé du pouvoir sans consulter la nation, avait installé officiellement à Dan et à Béthel le culte des veaux d'or, empêchant ainsi les tribus d'Israël de se rendre à Jérusalem et de retrouver, par l'unité religieuse, le chemin de l'unité politique. Il écouta fort attentivement la lecture de ce passage que je lui lus dans le texte latin. La lecture achevée, il nous recommanda d'y réfléchir pour lui en dire nos pensées le lendemain.

Le lendemain, en effet, malgré une nuit très-agitée, et dans laquelle il y avait eu un commencement de délire, il revint sur cette question et se fit faire une seconde

lecture du même chapitre. Après quoi il nous dit :

— Écrivez.

Je pris du papier et un crayon, tandis que Charles se tenait le plus près possible de sa bouche pour ne rien perdre de ce qu'il allait dire.

Le Père dicta alors, sans hésitation, les phrases qui suivent :

« Tous les hommes sont frères, mais absolument frères, parce qu'ils sont tous rois et tous dieux : première vérité.

« Deuxième vérité. Ils deviennent bientôt, pour la plupart, Caïns, fils du diable, Satans, ennemis des hommes et de Dieu, sans liberté et incapables de liberté.

« Mais ils retrouvent la liberté royale et la divinité par l'adoption en Jésus-Christ.

« Comment cela peut-il se faire ?

« Par un unique moyen. C'est qu'un homme peut mourir pour les siens, un roi

peut mourir pour un peuple, et le dernier des mystères de la vie éternelle, c'est qu'un Dieu peut mourir pour un Dieu. »

Cette dictée achevée, il indiqua par un mot deux versets de l'Évangile de saint Jean, qu'il me fit écrire à la suite des phrases précédentes :

Propterea me diligit Pater, quia ego pono animam meam, ut iterum sumam eam.

Nemo tollit eam a me; sed ego pono eam a me ipso, et potestatem habeo iterum sumendi eam. Hoc mandatum accepi a Patre meo. (Joan., x, 17,18.)

Ce 2 février était la fête de la Purification de la sainte Vierge. Nous aurions bien désiré pouvoir, à cette occasion, apporter encore une fois la sainte communion à notre cher malade. Je lui en dis quelques mots ; mais il craignit de ne pouvoir avaler la sainte hostie, et, par respect pour le

sacrement il dut se priver de cette grande consolation.

D'heure en heure la faiblesse augmentait et, avec elle, la presque impossibilité d'avaler même quelques cuillerées de liquides. Nous marchions rapidement vers la fin.

Tout le reste de ce jour (2 février), il fut très-agité, se levant, se couchant, se relevant, parfois voulant ôter ses vêtements, et répétant à plusieurs reprises cette parole qui est si souvent un symptôme de mort prochaine : « Je veux m'en aller. »

Dans la crainte que cette agitation n'augmentât pendant la nuit, on fit le soir dans la tumeur une injection de morphine, et le malade fut pris d'un sommeil très-lourd qui dura toute la nuit.

Néanmoins, le samedi 3, toujours fidèle à ses habitudes de travail, il se leva à six heures, prit son grand cahier, essaya d'écrire : mais il put à peine tracer quelques

mots presque illisibles, et ce fut sa sœur qui, devinant une pensée qu'il n'avait plus la force d'exprimer, écrivit sur ce cahier le mot qui la complétait.

Il nous fit cependant monter près de lui, Charles et moi. A peine nous eut-il vus, et quand nous l'eûmes embrassé : « Vite au travail, » nous dit-il. Je lui répondis : « Oui, mon bon père, au travail, pour que le règne de Notre-Seigneur arrive et pour que les hommes deviennent meilleurs. » Un doux sourire illumina son visage.

Nous nous demandions si cette préoccupation de travail n'était pas une simple agitation fébrile, ou si elle allait se rattacher aux pensées qu'il avait dictées la veille.

Il demanda qu'on lui relût les phrases précédemment citées. Après quoi, il me dit : « Ajoutez : « Et Dieu peut mourir « pour ce qu'il aime. »

« *Ce* au neutre, » dit-il, parce qu'il s'était aperçu qu'en relisant tout haut cette phrase, j'avais prononcé *ceux*.

Le sommeil le reprit ; puis il se réveilla de nouveau au bout de quelque temps pour dire à la personne qui se trouvait alors près de lui : « La France ! la France ! » — « Mon père, lui fut-il répondu, la France ne périra pas ; elle a de trop bons serviteurs. » Il fit un geste qui exprimait combien il était touché de cette pensée et de cette espérance.

Le dimanche, on voulut lui persuader de prendre une cuillerée de bouillon. Il répondit distinctement : « Jamais, » puis leva la main et montra le ciel. A partir de ce moment, il cessa en effet de prendre aucune nourriture.

Le même jour, dans l'après-midi, son beau-frère, M. le docteur Lustreman, et son neveu arrivèrent de Paris. Il les reçut très-affectueusement ; mais il était si affai-

bli qu'il n'exprima pas ce désir d'une opération dont il avait paru préoccupé les jours précédents.

Quand j'arrivai près de lui le lundi matin, 5, voyant qu'il ne pouvait plus parler, et que le dénoûment ne pouvait être très-éloigné, je lui proposai de réciter quelques prières tout haut, de prononcer en son nom l'acte de contrition, de lui donner l'absolution, enfin de lui appliquer l'indulgence plénière, en lui faisant baiser un crucifix que j'avais porté avec moi dans la campagne des Ardennes, et qui avait déjà été la consolation de tant de mourants. Il me témoigna par signes qu'il adhérait à tout, et baisa pieusement la croix. Ses yeux étaient fermés. Après quelque temps je vis qu'il cherchait, en tendant les mains, à savoir s'il y avait quelqu'un près de lui. « Mon père, lui dis-je alors, vous savez bien que vos enfants son autour de vous. » Je vis qu'il m'avait com-

pris, car de sa main droite il me caressa tendrement la figure. J'ajoutai alors : « Mon cher père, c'est vous qui m'avez appelé au service de Dieu ; c'est à vous, après lui, que je dois ma vocation. Vous souvenez-vous, lorsqu'il y a vingt-cinq ans, à l'École normale, vous me répétiez si souvent la parole du Sauveur dans l'Évangile : *Amice, ascende superius !* » Il me serra la main, pour me montrer qu'il entendait et comprenait. Alors je m'agenouillai et lui dis : « Mon bon père, bénissez-moi, et Charles aussi. » Et il posa sa main sur ma tête.

J'ai partagé en esprit cette précieuse bénédiction avec tous ceux de ses enfants spirituels et de ses amis qui devaient m'envier le bonheur de l'avoir reçue. Pour moi, elle était comme la divine conclusion de la mission que ce bien-aimé père avait remplie depuis longtemps à mon égard. C'est lui dont la parole ardente avait sou-

levé mon âme au-dessus des étroits horizons de la vie présente, pour la jeter dans le dévouement absolu de la consécration sacerdotale. Cette main, qui venait de me bénir en cette heure solennelle, était celle sur laquelle ma jeunesse s'était appuyée; et, en retour, ma main consacrée s'était levée sur lui, pour lui pardonner encore une fois au nom du Dieu vivant, et enrichir son âme de tous les trésors de l'infinie miséricorde. Puis-je oublier que, il y a sept ans, quelques jours avant la mort d'Henri Perreyve, nous nous étions également bénis l'un l'autre, et promis de ne pas cesser de travailler ensemble pour Dieu et pour l'Église?

Depuis l'après-midi du lundi jusqu'au mercredi, ce fut l'agonie, mais sans souffrances apparentes; la respiration devenait de plus en plus embarrassée, mais le visage ne cessa pas d'être très-calme: M. le docteur Lustreman et mon frère le

veillèrent dans la nuit du lundi au mardi. J'eus pour partage de le veiller avec son neveu dans la nuit du mardi au mercredi.

Ce fut la dernière.

Je n'essayerai pas de redire ici les impressions de cette veille solennelle.

Je ne pouvais plus rendre d'autre service au Père que d'humecter de temps en temps ses lèvres desséchées avec un pinceau trempé dans de l'eau. Déjà, depuis la veille, il n'était plus possible de lui faire avaler une seule goutte de liquide. La vie se consumait rapidement et allait bientôt s'éteindre. Cette respiration bruyante et cadencée, seul bruit dans le silence de la nuit, rappelait ces balanciers de nos grandes cathédrales qui, en mesurant seconde par seconde chaque parcelle du temps emportée dans le gouffre du passé, avertissent l'âme que l'éternité approche.

La mort était là, attendant sa proie ; la

mort, que le maître avait si justement appelée « le procédé principal de la vie, apportant les données nouvelles, étant l'opération qui, si elle n'est pas misérablement faite à contre-sens, transporte en Dieu et réalise cette étonnante parole : sortir de soi pour entrer dans l'infini de Dieu (1) ! »

Quand, par un beau soir d'été, sur le bord de la mer, on voit le soleil descendre lentement à l'horizon, il vient un moment où le globe de feu s'enfonce dans les flots et semble s'y éteindre. Il n'y a là cependant qu'une apparence. Le soleil ne s'éteint pas ; il continue sa course radieuse et va éclairer d'autres mondes.

C'est sous cette image que, bien des fois, pendant ces dernières heures, m'apparaissait cette lente et douce agonie. Cette âme, « toute faite de lumière et de paix (2), »

(1) *Conn. de l'âme*, t. II, Epilogue.

(2) Ce mot exquis est de M. Léopold de Gaillard.

il semblait qu'elle allait s'éteindre pour nous; et toutefois elle allait devenir plus lumineuse et entrer dans le monde des clartés immortelles. « Ceux qui enseignent la justice à plusieurs, dit le prophète Daniel, brilleront comme des étoiles pendant des éternités sans fin. *Qui ad justitiam erudiunt plurimos, quasi stellæ in perpetuas æternitates* » (Dan., XII, 3). Dans combien d'âmes d'ici-bas le P. Gratry n'a-t-il pas allumé l'amour de la justice! Ce sont comme autant d'éblouissantes lumières qui formeront sa couronne pour l'éternité.

Vers dix heures et demie du matin, le 7, nous étions tous dans sa chambre. Le moment solennel approchait (1). Sa sœur

(1) Un peu avant ce moment, la Bible à la main, je lisais le deuxième livre des Machabées. On pense avec quelle émotion, en face de cette agonie, se sont soulignés pour moi ces deux textes : *Erat magni sacerdotis in agone constituti exspectatio* (III, 21). *Hic est fratrum amator, et populi Israel. Hic est qui multum orat pro populo et universa sancta civitate* (XV, 14).

Oh! oui, celui-là a bien aimé ses frères et l'universelle

était tout près de lui. Les respirations devenaient plus saccadées et plus courtes. Tout d'un coup, une grande pâleur envahit le visage du mourant. Je me glissai dans la ruelle du lit ; une dernière fois, je lui donnai l'absolution au nom de ce Jésus qu'il avait tant aimé, au nom de cette Église qu'il avait si vaillamment servie, et à laquelle il laissait, comme dernier gage de fidélité, l'édification de la plus tendre et de la plus filiale obéissance.

Il était onze heures et quart du matin, lorsqu'au milieu des larmes de tous les siens, et d'une voix entrecoupée par les sanglots, je récitai la belle prière *Subvenite*, suivie du *De profundis*.

Le P. Gratry était aux pieds du Sauveur Jésus ; il venait de naître à la vie éternelle.

Il y a quatre ans, le jour de Pâques,

cité du genre humain ! Et c'est pour elle qu'il prie maintenant.

dans une chapelle de couvent (1), le P. Gratry avait parlé de la mort et des dispositions dans lesquelles il faut mourir. « Mourir et aller au Père, disait-il en commentant les paroles du Sauveur dans l'Évangile de saint Jean (xvi, 7), ce n'est pas aller à un état d'inertie, de contemplation inactive. Nous sommes les coopérateurs de Dieu : *Dei adjutores sumus*. Les saints, les élus de Dieu prient, donc ils travaillent, donc ils agissent. Et ils agissent et travaillent pour nous attirer près d'eux, avec Dieu. »

« Il faudrait, avait-il ajouté, se préparer à la mort, tous les soirs, par un acte d'amour. Il faudrait imiter le petit enfant qui, avant d'aller prendre son sommeil sous la garde de Dieu et des anges, va embrasser tout le monde, non-seulement son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, mais aussi les étrangers qui se trouvent

(1) Chez les dames de la Retraite, 12 avril 1868.

là. Et nous aussi, avant d'aller dormir, il nous faut embrasser tous les hommes par un acte de charité ! Ce sera une nuit bénie ! »

Mon père, c'est ce que vous avez fait ! Comme l'enfant, dans la splendeur de sa naïve innocence, vous avez rayonné par la charité vers le monde tout entier! Avant de mourir, vous avez embrassé tous les hommes ! Oh ! votre sommeil sera béni !

Laissez donc un des aînés parmi ces enfants que vous avez si particulièrement aimés, laissez-le, au nom de tous les autres, vous dire, en se servant de vos propres paroles :

« Meurs, ô notre bien-aimé! meurs pour notre salut et pour le tien, pour obéir à Dieu, pour accomplir l'éternel mouvement de vie, pour délivrer ton âme des filets de la nature fausse, pour rentrer dans le sein de Dieu !

« Meurs, ô notre bien-aimé, nous te suivrons bientôt ; nous ne verrons plus ton visage pendant un temps, mais ton cœur vivra dans les nôtres et nous l'y sentirons quelquefois tressaillir, comme nous le sentions ici-bas, et mieux encore !

« Soyons unis dans la mort comme nous l'avons été dans la vie !

« Que ton âme, en se recueillant, emporte un rayon de notre âme et les prémices de notre esprit vers l'éternel repos !

« Qu'un lien nous lie à toi, âme retirée du monde, et que ce lien nous dispose à mourir !

« Qu'un lien te rattache à nous, à nous qui sommes dans le monde, et que ce lien maintienne avec mystère quelque chose de ton être dans la demeure des vivants jusqu'au jour du réveil.

« Dors, ô notre bien-aimé, comme la semence dort sous l'écorce d'une plante

fanée; un jour tu fleuriras encore comme sous le soleil d'un nouveau printemps (1) ! »

A ces paroles de rendez-vous et d'espérance, je joindrai, comme une bénédiction que je n'ai pas le droit de garder pour moi seul, les lignes suivantes, trouvées dans les papiers du Père avec l'expression de ses dernières volontés, et qu'à cause de cela j'ai le droit d'appeler son *Testament spirituel* :

« Je laisse à tout être humain que j'ai jamais salué ou béni et à qui j'ai jamais adressé quelques paroles d'estime, d'affection ou d'amour, l'assurance que je l'aime et bénis deux ou trois fois plus que je ne l'avais dit.

« Je lui demande de prier pour moi, pour que j'arrive au royaume de l'amour, où je l'attirerai aussi par l'infinie bonté de notre Père.

(1) Je détache cette page incomparable d'un cahier de *Méditations inédites*, écrites il y a longtemps par le Père.

« J'étends ceci à tous mes amis inconnus et à venir, et aussi loin que Dieu me permet de l'étendre, *omnibus hominibus* (saint Paul).

« Je les salue tous devant Dieu, je les bénis du fond du cœur, je leur demande de prier pour moi, et j'espère que je serai près d'eux, et avec eux, après ma mort plus que pendant ma vie ! »

« Et à revoir auprès du Père ! »

ALLOCUTION

PRONONCÉE AU

SERVICE FUNÈBRE CÉLÉBRÉ POUR LE REPOS DE L'AME

DU

P. GRATRY

DANS LA

CHAPELLE DES RELIGIEUSES DE LA RETRAITE

LE VENDREDI 14 FÉVRIER 1873

PAR LE

P. ADOLPHE PERRAUD

PRÊTRE DE L'ORATOIRE, PROFESSEUR EN SORBONNE

LE P. GRATRY

ALLOCUTION

PRONONCÉE DANS

LA CHAPELLE DES RELIGIEUSES DE LA RETRAITE

Vendredi 14 février 1873.

Mes chers Frères,

Vendredi dernier, grâce aux soins pieux de la famille du P. Gratry, un service pour le repos de son âme a été célébré dans l'église des Missions. Tous, ou presque tous, nous y avons assisté, et nous avons payé à cette mémoire si chère le double tribut de nos prières et de nos regrets.

Mais, depuis longtemps, les Religieuses de la Retraite m'avaient demandé de con-

voquer dans leur chapelle les amis les plus intimes du bien-aimé Père, de les réunir ici pour prier ensemble, et aussi pour nous entretenir quelques instants devant Dieu, simplement et fraternellement, de celui que nous pleurons.

Cet appel vous a été adressé ; vous êtes venus ; et j'interromps la solennelle liturgie du sacrifice pour me recueillir avec vous devant le souvenir de l'ami absent.

I

C'est dans cette chapelle qu'il y a vingt ans, pendant l'hiver de 1853-1854, le P. Gratry venait dire la sainte messe. Je me préparais alors au sacerdoce, et j'avais souvent le bonheur de la lui servir.

Plus tard, surtout dans ces dernières années, il aimait à y venir expliquer l'Évangile. Tout lui convenait ici : cette hospitalité religieuse, si intelligente, si cordiale, si dévouée à tout ce qui touche aux intérêts de la gloire de Dieu ; ce recueillement qu'on respire, pour ainsi dire, dès qu'on a dépassé le seuil de cette maison, et qui prédispose l'âme à mieux entendre le langage de la vérité ; enfin, jusqu'aux proportions de cette chapelle où il pouvait parler sans efforts, sans contention, s'abandonnant simplement, quelquefois de la façon la plus naïve, aux pensées dont il était préoccupé, et qu'il commentait à ses auditeurs sans plus d'apprêt qu'un ami qui converse avec des amis, qu'un père qui s'entretient avec ses enfants.

Et toutefois, vous vous en souvenez, quelle élévation dans cette simplicité ! quelle chaleur communicative et bienfai-

sante dans cet abandon ! quel don incomparable de pénétrer victorieusement jusqu'au fond des âmes et de les ravir, presque à leur insu, aux plus hautes pensées, aux enthousiasmes les plus généreux !

Un texte de l'Évangile, un fait contemporain, une comparaison tirée des sciences, un gracieux détail emprunté aux scènes de la nature, tout cela se mêlait, se fondait de la façon la plus originale, la plus saisissante, dans cet enseignement, auquel je puis bien appliquer ce mot de Leibniz que le Père aimait à citer : « Il y « a de l'harmonie, de la géométrie, de la « métaphysique, et, pour parler ainsi, de « la morale partout (1). »

Cet autre mot de Joubert lui était également familier :

« Il n'y a de beau que Dieu, et, après « Dieu, ce qu'il y a de plus beau c'est

(1) Leibniz, *Lettre à Bossuet*, 18 avril 1692.

« l'âme, et après l'âme la pensée, et après
« la pensée la parole. Or donc, plus une
« âme est semblable à Dieu, plus une pen-
« sée est semblable à une âme, et plus
« une parole est semblable à une pensée,
« plus tout cela est beau (1). »

Cette réflexion, si profonde et si délicate, exprime parfaitement ce qu'étaient la pensée et la parole du P. Gratry. L'une et l'autre étaient vraiment un cristal transparent au travers duquel on voyait Dieu; non le Dieu abstrait des formules de la métaphysique, mais le Dieu vivant et aimant, le Dieu de l'Évangile, le Dieu qui bénit et embrasse les petits enfants, guérit les malades, console les pauvres veuves, et pleure sur Jérusalem coupable et endurcie.

Oui vraiment, chez le P. Gratry, la parole ressemblait à la pensée, la pensée

(1) Joubert, *Pensées*, I, 38.

ressemblait à l'âme, et cette âme, constamment nourrie de l'Évangile, avait quelque chose de l'ineffable tendresse et de la compassion de Jésus-Christ.

D'autres diront, en temps et lieu, qu'il fut un métaphysicien, un profond penseur, un écrivain original. « C'était un homme de génie, » me disait de lui notre vénérable archevêque, en le comparant à Malebranche.

Mais ici, j'aime mieux me rappeler qu'il fut bon, non d'une vulgaire et banale bonté; non de cette bonté purement humaine que les siècles sans foi appellent de la philanthropie; mais de cette bonté à la fois naturelle et surnaturelle qui était chez lui comme le reflet de la charité de Jésus-Christ.

Ah ! sans doute, Dieu seul est bon (1), et les meilleurs des hommes ont leurs dé-

(1) Luc, XVIII, 19.

fauts, leurs faiblesses, leurs lacunes, leurs défaillances. Ce ne serait guère honorer la mémoire d'un homme qui a toujours eu un respect absolu pour la vérité que de le draper ici dans les plis factices d'une perfection de fantaisie. D'ailleurs, je ne viens pas faire un panégyrique : je parle simplement. Je ne veux ni ne puis oublier, surtout au milieu de nos augustes mystères, que nous ne devons pas nous lasser de recommander à l'infinie miséricorde ceux mêmes qui nous ont paru les meilleurs et les plus grands. Ce serait bien mal leur exprimer notre reconnaissance, si, par de téméraires éloges, nous les privions d'une seule de ces prières que fait jaillir de toute âme chrétienne la redoutable incertitude où nous sommes toujours, dans la vie présente, à l'égard des jugements de Dieu !

Mais je puis répéter, sans craindre de manquer à la vérité, que l'exquise bonté

d'âme du P. Gratry était due à son commerce continuel avec l'esprit et avec le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ce sentiment inexprimable qu'avait un jour éprouvé le Sauveur en se voyant suivi par une foule affamée et défaillante : *Misereor super turbam* (1), était chez le P. Gratry à l'état d'habitude. C'était sa préoccupation dominante, sa constante inspiration, et comme le ressort intérieur qui le poussait à parler et à écrire.

Il avait pitié des hommes, de leurs ignorances, de leurs folies, de leurs vices, de leurs chagrins, de leur vie traversée par tant d'épreuves, de leur mort prématurée !

Il avait pitié de ces foules, encore non chrétiennes, qui s'acheminent comme des troupeaux vers la mort et vers l'éternité, sans savoir qui les mène ni où elles vont.

(1) Marc, VIII, 2.

Aussi, avec quel intérêt, avec quel respect, avec quelle passion émue il lisait dans les *Annales de la Propagation de la Foi* les récits des courses des missionnaires, de leurs travaux, de leurs souffrances, de leurs combats !

C'est lui un jour qui, parlant du séminaire des Missions-Étrangères, employa cette originale et saisissante comparaison :

« Comme il y a des écoles spéciales où « les jeunes gens vont étudier pour deve- « nir ingénieurs, officiers d'artillerie, « marins, il y a aussi à Paris une école « spéciale où l'on apprend la science du « martyre ; du martyre entrevu, prévu, « désiré, en vue d'arracher aux maux de « la vie présente et aux maux plus re- « doutables de la vie future, ces foules « immenses qui naissent et meurent au « milieu de toutes les horreurs et de « toutes les dépravations de l'idolâtrie ! »

Sa grande image de piété, celle devant

laquelle il méditait, priait, travaillait, préparait ses discours et ses livres, c'était la mappemonde terrestre, surmontée du crucifix; la croix touchant le globe et le pénétrant; le sang de Jésus-Christ ruisselant de toutes ses plaies et de son cœur entr'ouvert, pour inonder le monde, éclairer, guérir, ressusciter les âmes!

Cette toute divine compassion du cœur du maître pour tous ceux qui souffrent et sont opprimés, le P. Gratry cherchait à l'inspirer à tous ceux qui l'approchaient. Cela ne lui était pas difficile; car c'était bien chez lui que la bouche parlait de l'abondance du cœur. Non pas que ses sentiments intimes se répandissent en beaucoup de mots : il avait le don exquis de savoir contenir sa parole, et, par là, de la rendre plus substantielle et plus vivante.

Mais ce qu'il disait était si profondément senti! Il mettait alors son âme dans

l'âme de ses auditeurs, et, en quelques instants, tous ces cœurs vibraient à l'unisson. Tous avaient compassion des foules! Tous avaient faim et soif de se dévouer pour faire un peu de bien, pour tarir quelques larmes, pour s'opposer au flot d'injustice qui dévaste et désole le monde.

« Malheur à la connaissance stérile, qui « ne se tourne pas à aimer! » Ce mot de Bossuet, souvent rappelé par le Père. explique son genre d'action et d'apostolat.

Les émotions que sa parole laissait après elle dans les âmes n'étaient pas de ces sentiments factices, passagers, qu'un instant produit et qu'un instant fait disparaître, pluies d'orage qui battent la terre et ne savent ni la pénétrer, ni la féconder.

Non, c'était comme ces douces et chaudes ondées de printemps, qui tombent sans bruit et sans tempête, mais qui vont

atteindre bien avant dans la terre les germes des plantes pour les décider à croître, à se montrer, à donner leurs fleurs et leurs fruits !

Oui, ce métaphysicien dont la pensée hardie semblait se complaire aux plus hautes spéculations de la philosophie ou de la géométrie, qui passait si aisément d'Aristote à Képler, et de Descartes à Leibniz, et dont on aurait dit parfois que le regard se perdait dans des régions inaccessibles aux esprits moyens, avait plus encore que la passion de la science, la passion toute divine de rendre, comme il le disait, « les hommes moins méchants pour les rendre moins malheureux, » de lutter contre l'ignorance pour tarir les sources du vice, et de réprimer le règne du mal, pour diminuer autant que possible celui de la douleur !

La vue des souffrances de la pauvreté l'attristait profondément, et, quand on

allait le solliciter pour quelque misère, sa générosité n'avait pas de mesure.

Il y a quelque temps, un de ses anciens collaborateurs de Stanislas, entré depuis dans la compagnie de Jésus, et demeuré pour lui, à travers toutes les vicissitudes de la vie, un ami fidèle, m'écrivait un souvenir d'il y a trente ans. Il avait été un jour recommander au Directeur les pauvres secourus par la conférence de Saint-Vincent-de-Paul, formée par les élèves du collége. L'abbé Gratry ouvrit un tiroir, y prit à deux mains, et donna, sans compter, des pièces de cent sous. Que de fois je lui ai vu renouveler ces actes de charité, et donner ainsi, suivant le mot de l'Évangile, « une mesure pleine, pressée, débor- « dante (1) ! »

Le spectacle de l'oppression le bouleversait et lui causait un malaise fiévreux,

(1) Luc, vi, 38.

qui lui enlevait quelquefois tout repos, durant des semaines. Pendant ce temps, il n'avait pas d'autre idée, pas d'autre sujet de conversation. Ainsi, à l'époque des massacres de Syrie, en 1860, il avait toujours devant les yeux ces milliers de familles, égorgées comme au temps d'Hérode et des saints Innocents, par le fanatisme musulman.

L'année suivante, ce furent les drames sublimes de Varsovie, qui remplirent son âme à la fois d'horreur et d'enthousiasme ; d'enthousiasme pour ce peuple qui se faisait tuer en chantant des cantiques ; d'horreur pour la politique sans principes et sans entrailles, qui pesait comme un déshonneur sur les peuples complices ou témoins du partage de la Pologne, ce crime que dans son langage saisissant il appelait *le péché mortel* de l'Europe contemporaine !

Pauvre Père ! ah ! qu'il a souffert, quand

il a vu une double barbarie, celle de la guerre, contre laquelle il s'était élevé si souvent, et celle de la révolution en délire, couvrir de nouveau de sang et de ruines notre France tant aimée ! Ces désastres irréparables le plongèrent dans une sorte de stupeur. Il se sentait atteint jusque dans les dernières profondeurs de son âme. Il mêlait ses larmes à celles de toutes ces pauvres femmes qui pleuraient leurs fils, leurs maris, leurs fiancés !

Il souffrit plus encore, lorsqu'il apprit la terrible mutilation infligée à la France vaincue par le droit impitoyable du plus fort ! Et ce ne fut pas seulement comme Français qu'il pleura avec nous les deux provinces dont nous portons le deuil, mais Strasbourg et l'Alsace lui rappelaient les souvenirs les plus sacrés de sa jeunesse.

II

C'est à Strasbourg, en effet, qu'au sortir de l'École polytechnique, un appel mystérieux de la Providence l'avait conduit! C'est là qu'il avait trouvé un groupe d'âmes, au milieu desquelles allait éclore sa vocation au sacerdoce !

Là, près de ces jeunes hommes, ardents comme lui, et comme lui uniquement désireux de se consacrer tout entiers à Jésus-Christ, il connut cette femme admirable, cette sainte, qui fut alors pour lui comme la mère de son âme !

Elle touchait déjà à la vieillesse, lorsque le jeune polytechnicien, arrivant à Strasbourg, quittait résolûment l'épée pour la soutane. Elle avait grandi au mi-

lieu des orages de la révolution. Elle en avait vu et touché de près les sanglantes horreurs. Jeune fille alors, elle avait eu à remplir une mission qui rappelle nos premiers siècles chrétiens, l'ère des Césars, et les glorieux mystères des catacombes.

Un vaillant prêtre, devenu depuis et mort évêque de Mayence, était resté à Strasbourg, pour se dévouer au ministère des âmes. A la faveur d'un déguisement, il pénétrait auprès des malades et les confessait. Mais, dans la crainte d'être surpris et de voir une profanation s'accomplir sur sa personne, obligé d'ailleurs, pour ne pas éveiller l'attention, de ne pas se présenter plusieurs fois de suite dans la même maison, il se faisait suivre dans ses visites apostoliques par Mlle Humann (1).

(1) Sœur de l'ancien ministre des finances, sous Louis-Philippe. Dans son livre intitulé : *la Chrétienne de nos jours*, deuxième partie, lettre XVe, M. l'abbé Bautain a donné de touchants détails sur celle dont Dieu se servit pour l'arracher à l'incrédulité et le conduire au sacerdoce.

Celle-ci avait alors dix-neuf ou vingt ans. Le digne prêtre lui avait confié la garde du très-Saint-Sacrement. Jour et nuit, elle portait sur son cœur, renfermées dans une custode d'argent, les saintes Hosties destinées à la communion des malades. Munie de ce divin fardeau, la jeune fille se rendait dans les maisons qui lui avaient été désignées; et, comme dans la primitive Église, c'était de ses mains virginales qu'elle déposait sur les lèvres des mourants le corps de Jésus-Christ.

O mon Dieu! nous avez-vous trouvés indignes de garder la province qui a produit de tels prodiges de foi, de courage et de pureté? Oh! à cause de ces âmes, sinon à cause de nous, et aussi à cause de nous, qui avons tant besoin de populations chrétiennes, rendez-nous cette terre de sainte Odile, et cette Lorraine, voisine du berceau de notre Jeanne d'Arc!

Après la révolution, bien que possédant une fortune considérable, Mlle Humann avait refusé de se marier. Entre Jésus-Christ et ce cœur de vingt ans qui lui avait servi de tabernacle, une mystérieuse et indissoluble alliance s'était formée. Cette âme n'appartenait plus à la terre! Elle y demeura cependant encore assez pour que, quelques années avant de la quitter, il lui fût donné d'exercer une influence bénie sur le jeune lévite qui devait être plus tard le P. Gratry.

Un seul trait vous dira ce qu'étaient les relations de ces deux âmes.

Déjà, bien que plongé dans l'obscurité d'une vie de séminaire et voué aux plus rudes fonctions de l'enseignement secondaire, Alphonse Gratry laissait assez pressentir ce qu'il pourrait devenir un jour. Ce goût très-vif pour la philosophie et pour les lettres qui lui avait valu les plus légitimes et les plus brillants succès du con-

cours général; la connaissance approfondie des sciences exactes et naturelles qu'il avait emportée de son séjour à l'École polytechnique; par-dessus tout la nature méditative de son esprit et les riches ressources de son cœur et de son imagination, tout montrait en lui un des hommes les mieux préparés à exercer une grande action sur son siècle par sa parole et par ses écrits.

Un jour cependant, *la mère* l'appela. C'était le nom que ces jeunes hommes donnaient à la femme vénérée qui terminait sa noble carrière en inspirant, encourageant et bénissant les efforts de ce groupe d'ouvriers évangéliques.

La mère lui dit donc : « Alphonse, si
« Dieu voulait que vous fissiez le sacrifice
« absolu de tous vos projets de travail, s'il
« voulait que votre vie tout entière s'é-
« coulât dans une obscurité profonde,
« dans l'humilité et dans la prière, vous

« sentiriez-vous le courage de renoncer à
« toutes vos espérances, de vous séparer
« de vos amis, de ne plus me voir, moi
« qui suis comme la mère de votre âme,
« et d'aller vous ensevelir dans la solitude
« du Bischenberg ? »

Le Bischenberg était un couvent de religieux rédemptoristes, situé dans les montagnes à quelques lieues de Strasbourg.

Alphonse se retira pour réfléchir à cette proposition aussi terrible qu'inattendue.

Comme il l'a dit lui-même dans des pages qui verront bientôt le jour, il lui sembla qu'on lui demandait de mourir. Mais, après avoir prié, il se dit à lui-même :
« Quoi ! si j'étais sorti de l'École polytech-
« nique officier d'artillerie, ne me serais-
« je pas trouvé quelque jour engagé dans
« une bataille, où il aurait fallu, sauf
« contre-ordre, me faire tuer sur mes
« pièces ? Et je n'aurais pas le courage

« d'accepter pour Jésus-Christ de mourir « à mes espérances et à mes goûts! »

Et il accepta.

Le lendemain, il était au Bischenberg, et il y vécut de la vie la plus rude des novices de l'ordre, priant, jeûnant, méditant les Saintes Écritures, résolu, si Dieu le voulait, à passer là toute sa vie.

Mais Dieu ne le voulut pas; il avait voulu seulement, par l'intermédiaire de la sainte, dégager et purifier cette âme de toute pensée de vaine gloire, lui donner le courage de mourir à elle-même dans les profondeurs de la volonté, pour la rendre capable de faire ruisseler plus tard, sur d'autres âmes, la lumière et la vie!

La révolution de 1830 éclata. Le monastère du Bischenberg dut être évacué par les religieux; et Alphonse Gratry retourna à Strasbourg, où il retrouva la mère et le groupe des amis, et il se prépara à recevoir le sacerdoce.

III

« Si le grain de blé, a dit le Sauveur, « ne tombe en terre et ne meurt, il « demeure seul ; mais s'il tombe en terre « et s'il meurt, il porte beaucoup de « fruit (1)! »

L'inspiration si évidemment surnaturelle de M[lle] Humann et les quelques mois de séjour au Bischenberg, dans une mort acceptée sans réserve, ont probablement, dans le plan de Dieu, préparé l'admirable fécondité sacerdotale de cette vie! Le grain de blé avait été mis en terre, et il y était mort; il allait produire trente, soixante, cent pour un!

Ceux d'entre vous qui ont le plus connu

(1) Joann., xii, 24.

et pratiqué le P. Gratry, se sont-ils demandé quelquefois pourquoi il avait creusé avec tant de profondeur, analysé avec tant de justesse, expliqué avec une éloquence si émue, la grande loi du sacrifice comme condition essentielle de la vraie vie de l'âme? — Ah! c'est qu'il avait expérimenté lui-même cette loi, il en était la démonstration ! C'est parce qu'un jour, il avait résolûment renoncé à toute activité extérieure, à toute parole, à tout éclat, à toute action sur les hommes pour demeurer enseveli avec Jésus-Christ, seul, derrière les murailles d'un monastère inconnu, que Dieu lui donna une parole si puissante, une action à la fois si étendue et si profonde, le don d'éclairer les âmes, le don meilleur de les transformer, en leur faisant accepter à leur tour les plus douloureux renoncements en vue du royaume de Dieu !

Dans le second volume de *la Connaissance de l'Ame* vous relirez ces pages si

chaudes, si vivantes, où sous chaque mot on sent battre un cœur qui a trouvé par la mort la vie surabondante, ces pages sur *la Conscience et le Sacrifice* qui ont déjà décidé tant d'âmes, qui en décideront encore tant d'autres, à renoncer aux mensongères apparences de la vie du dehors, et à supprimer, par un énergique effort de la volonté, ces deux foyers ennemis, la volupté et l'orgueil, où la vie se disperse misérablement, afin de la ramener au centre, au cœur, d'où ensuite elle rejaillit comme centuplée, pour se communiquer et se répandre!

La transformation par le sacrifice, la transfiguration des âmes, des lettres, des sciences, des sociétés, en leur faisant accepter la croix de Jésus-Christ pour les délivrer du mensonge, de la servitude, de la bassesse, de l'ignominie, et les mener à la vie pleine, féconde, surabondante! Oui, c'était bien là le dernier mot de cette

grande philosophie et comme la note dominante de cet enseignement si apostolique.

Grand esprit et grand cœur, qui depuis sa conversion à Dieu au collége, à dix-huit ans, après une période d'incrédulité absolue, jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant tout un demi-siècle, n'a pensé, écrit, prié, parlé, que pour travailler à cette transfiguration des âmes et du monde, dans la connaissance et dans l'amour de Jésus-Christ!

Grand cœur, en qui la divine compassion du Sauveur pour toutes les misères de l'humanité a été croissant jusqu'à la dernière heure! qui, dans la simplicité et l'énergie de sa foi, a trouvé le secret de ne pas désespérer, de ne pas renoncer à un progrès de lumière et de justice, et, au milieu même des heures les plus sombres, sous l'accablement des plus poignantes épreuves, d'être, comme il nous le disait trois jours avant sa mort, *rempli d'espérance*.

Ah! j'ai besoin de me rappeler ce grand exemple, pour accepter, sans murmure et sans défaillance, que Dieu nous l'ait repris à l'heure où la moisson de ses magnifiques inspirations allait devenir plus riche encore; lorsque lui-même, ayant déjà un pied dans la tombe, nous disait qu'il n'avait «jamais eu plus d'idées que depuis «qu'il avait atteint l'âge de soixante ans,» et où, malgré les horribles désastres de ce temps, il regardait avec espoir et saluait avec enthousiasme un avenir meilleur pour l'humanité!

Oui, au milieu de ces ruines qui nous environnent, quand le présent est si incertain, l'avenir si menaçant, quand on voit chez les hommes tant d'inintelligence, tant d'ineptes et de dangereuses passions, qu'il eût été bon de se serrer autour de cet apôtre au grand cœur, à l'âme si sereine, à la parole si persuasive! Qu'il eût été salutaire, à son contact, d'apprendre

à ne se pas décourager et à lutter quand même pour le triomphe du bien !

Lui aussi, brisé et renouvelé dans sa vieillesse par le sacrifice purificateur de l'obéissance et de la courageuse humilité, plus grand dans la pratique de cette abnégation intellectuelle inspirée par son tendre amour pour l'Église qu'il ne l'avait été aux jours de ses plus beaux triomphes littéraires, lui aussi, aurait trouvé de nouveaux accents pour nous encourager à l'effort, à la lutte, à la compassion évangélique, au dévouement sans réserve, à la foi vivante, à la prière qui transporte les montagnes, à cette entière pureté de cœur qui ne fait pas seulement voir Dieu, mais qui le donne, et, avec lui, le secret des vrais progrès!

Mais quoi ! est-ce qu'il n'est plus avec nous? est-ce que tout est fini? Ne peut-il plus se faire entendre de nous et nous redire un vigoureux *sursum corda?*

Cependant, je me le rappelle, il y a huit ans, après la mort d'Henri Perreyve, ce fils, ce frère tant aimé de son âme et de la mienne, quand nous nous entretenions ensemble de ce vaillant soldat frappé si jeune sur le champ de bataille; quand nous cherchions à nous consoler avec les amis qui l'avaient connu (et parmi eux se trouvait alors ce noble cœur, cet ouvrier évangélique qui a eu le bonheur de réaliser plusieurs des grandes idées du P. Gratry, notre admirable Auguste Cochin), pour nous encourager et se fortifier lui-même, le Père nous rappelait une mystérieuse parole de saint Pierre :

« J'aurai soin, dit l'apôtre aux pre-
« miers chrétiens, de vous visiter après ma
« mort, pour vous rappeler ces enseigne-
« ments (1). »

N'est-ce pas lui encore qui, ici même,

(1) I Petr., i. 14.

dans cette chaire, a dit cette gracieuse et consolante parole où son âme se peint tout entière :

« Si nous avions une foi plus vigou-
« reuse, la mort ne serait plus qu'un
« voile semi-transparent, sous lequel nous
« sentirions, pour ainsi dire, les chères
« âmes que nous avons perdues, comme
« un petit enfant qui, jouant avec sa mère
« ou sa sœur cachée sous un tapis, la
« touche s'il ne la voit plus. »

Ah! mon père et mon maître bien-aimé! depuis un an je ne vous vois plus. Mais mon âme a bien souvent senti la vôtre, et la vôtre, je l'espère, a plus d'une fois touché la mienne.

Et, en ce moment, il me semble que vous êtes si près de nous, si près de ces âmes qui vous aiment et qui sont venues prier pour vous! si près de cet autel où votre main sacerdotale a plus d'une fois offert la grande victime!

O mon père, que ma faible voix ne soit qu'un écho de la vôtre!

Et moi aussi, en votre nom, je veux exhorter ces âmes!

Je veux leur rappeler ce mot qui, passant du cœur de Jésus-Christ dans votre cœur, et de votre cœur dans le mien, m'a fait prêtre pour annoncer aux hommes l'Évangile de la divine lumière et de la divine compassion. *Amice, ascende superius* (1).

Mes amis, mes frères, voulez-vous honorer vraiment la mémoire du Père que nous pleurons?

Eh bien, je vous demande de monter plus haut.

Vous, âmes consacrées à Jésus-Christ, qui avez embrassé la vie parfaite, et foulé aux pieds le monde pour vous ensevelir dans le sépulcre fécond de la mort volontaire, montez plus haut encore, allez à des vertus plus complètes, à des audaces plus

(1) Luc, XIV, 10.

décisives pour entreprendre, par la prière et par le zèle, la conversion de l'humanité!

Vous, que vos devoirs retiennent dans le monde, vivez-y davantage de l'esprit de l'Évangile; dégagez-vous de tant de servitudes qui oppriment et étouffent en vous les meilleures inspirations de la grâce! Soyez le sel de cette terre affadie avec laquelle vous êtes en contact quotidien; soyez, par vos œuvres, la lumière de cette société si souvent ténébreuse, et obligez-la à glorifier votre Père céleste!

Vous, qui êtes riches, faites de votre or un emploi plus évangélique, au lieu de le jeter en proie à ces passions et à ces sottises que notre ami comparait si éloquemment aux faux dieux du paganisme antique.

Vous, femmes chrétiennes, multipliez par le dévouement ces admirables ressources de cœur que Dieu vous a données; allez essuyer les yeux qui pleurent, con-

soler les âmes qui gémissent et se désespèrent, et prouver qu'il y a un Dieu bon, en vous constituant la providence de tous ceux qui souffrent !

Vous, chers jeunes gens, qui êtes à l'aurore de votre vie, dans la splendeur de vos vingt ans, accomplissez sur vous ce travail que le Père a si admirablement décrit en parlant d'Henri Perreyve, je veux dire la transformation du courage et de l'amour, la transfiguration évangélique de la volonté et du cœur. Ne vous laissez pas rétrécir et étouffer par les préoccupations stériles de l'ambition et de la cupidité. Ne dispersez pas, dans les joies fausses qui mènent si vite aux irréparables tristesses, ces forces principales de la vie qu'il faut appliquer aux progrès du royaume de Dieu. Ayez ces grands élans d'âme que, par une dialectique encore meilleure que celle de Platon, le Père nous persuadait de transporter du monde idéal de la philosophie

au monde pratique des efforts personnels et des sérieuses vertus! Écoutez en cet instant la voix de notre invisible ami qui vous crie de monter plus haut! *Amice, ascende superius!*

Puis à tous, à vous comme à moi, je veux redire ces paroles que je trouve à la fin du livre sur Henri Perreyve :

« O amis! efforçons nous par la prière,
« par le recueillement, par la vraie vie du
« fond de l'âme, d'apprendre à vivre avec
« ceux qui sont dans le ciel, dans ce
« monde où l'on est ensemble! »

Et encore :

« Devenons grands dans notre humi-
« lité, en prenant le grand cœur, les
« grandes pensées des glorieux aînés qui
« sont morts, ou, pour mieux dire, pre-
« nons le cœur de Dieu et les pensées de
« Dieu qui seul est tout en tous! »

Et maintenant, je vais achever le mystérieux sacrifice de nos autels!

Dans quelques instants, Notre-Seigneur Jésus-Christ, présent et caché, sera descendu dans l'hostie du salut!

Le prêtre embrassera dans une prière sublime toutes les parties de l'Église universelle, de la grande assemblée des âmes unies entre elles et avec Dieu, et celle qui combat encore sur la terre, et celle qui souffre dans le lieu des expiations, et celle qui jouit de la lumière et de la paix; puis il redira les paroles dictées par le Sauveur lui-même à ses apôtres :

« Que votre règne arrive, que votre « volonté soit faite en la terre comme au « ciel! »

O chrétiens! ô mes frères bien-aimés! vous direz cette prière avec moi; vous la direz avec lui. Oui, avec lui, car, en vérité, son âme nous touche et n'est séparée de nous que « par un voile semi-transparent ».

Peut-être alors, dans cette union de nos prières avec la sienne (et ici je me tais pour le laisser parler) : « sentirons-nous son « cœur tressaillir dans le nôtre, comme « nous le sentions ici-bas, mieux encore! « et nous attirer, par l'infinie bonté du « Père, à ce royaume de l'amour! » où, vous vous le rappelez, il nous a donné le définitif, l'éternel rendez-vous !

Ainsi soit-il!

TABLE DES MATIÈRES

